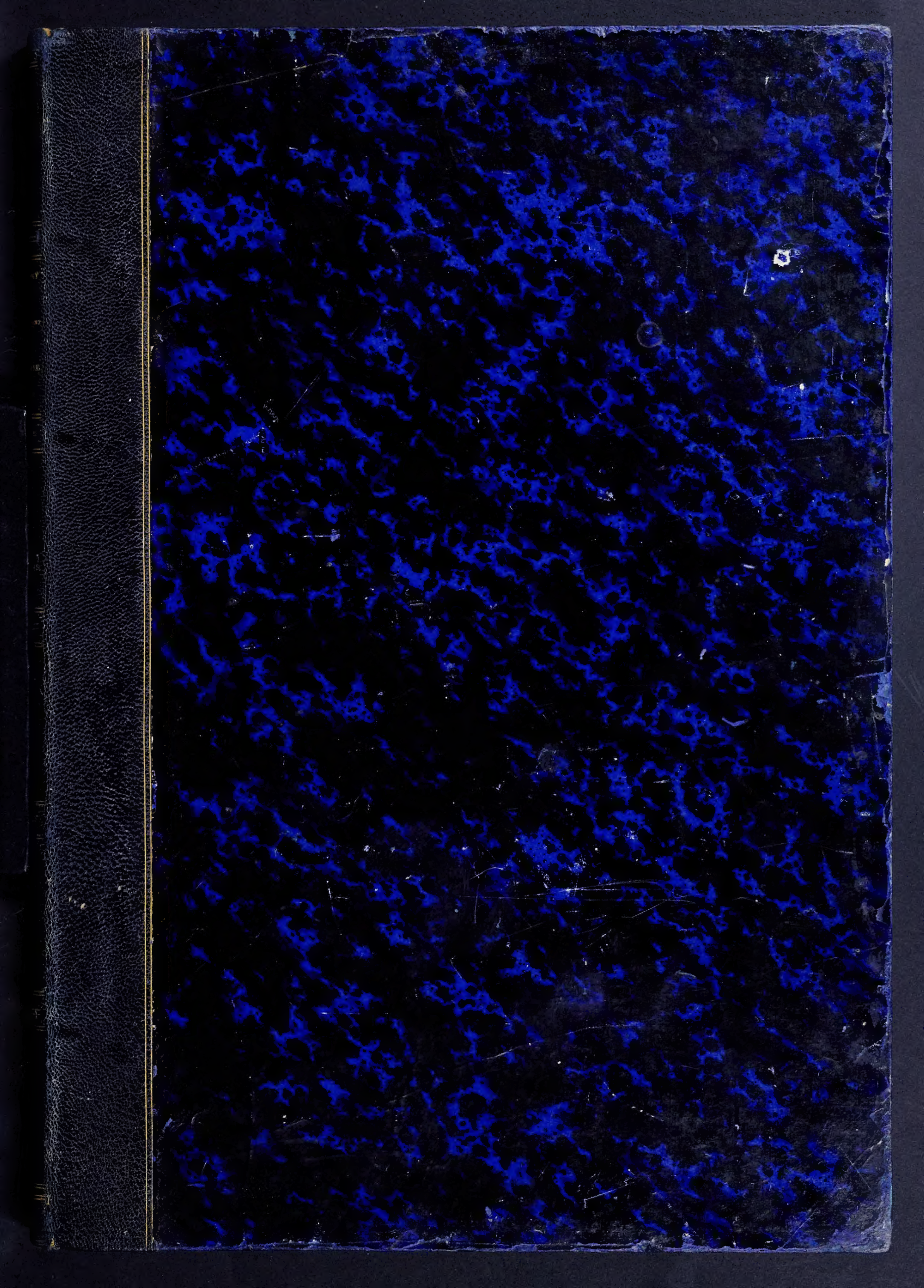
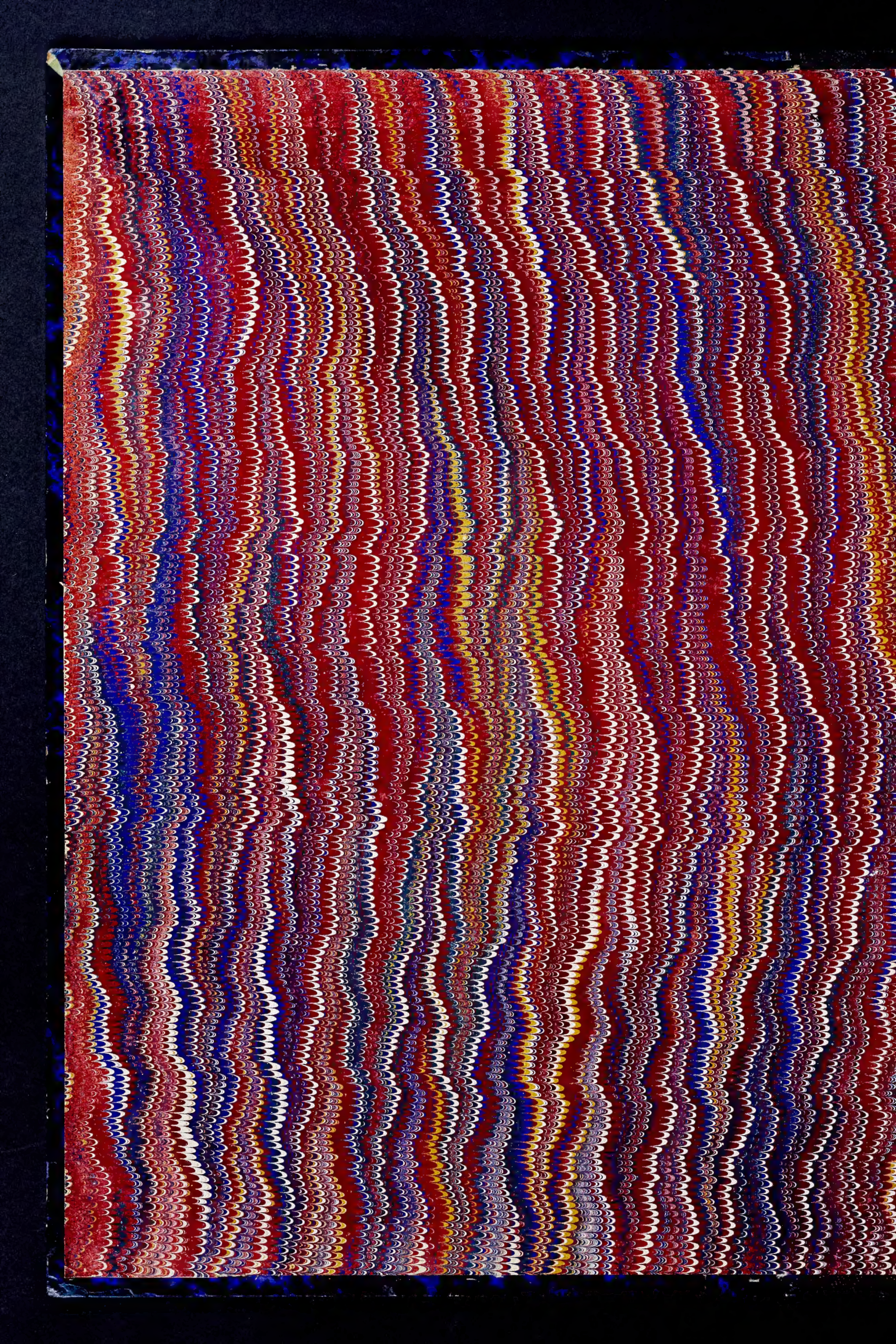
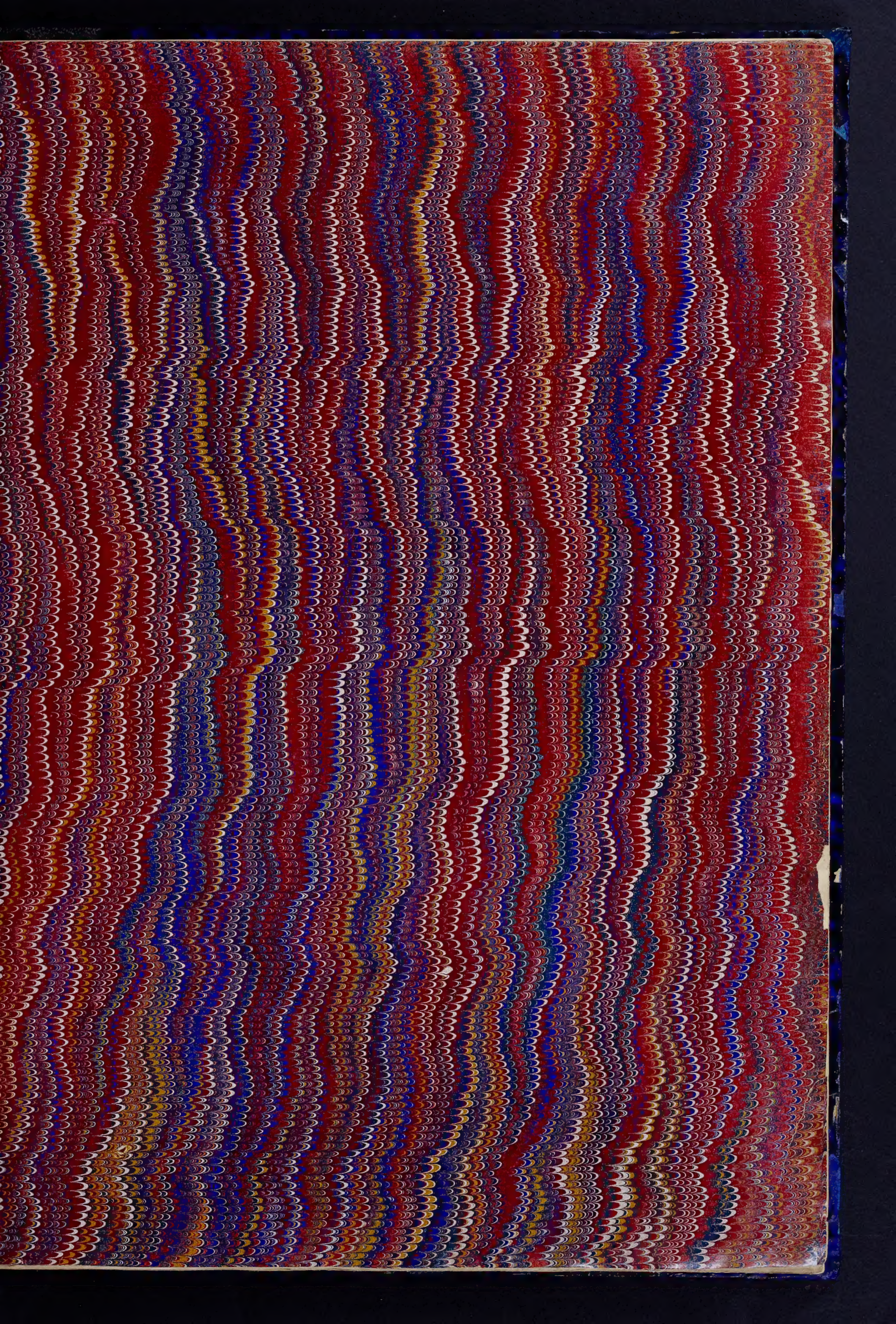
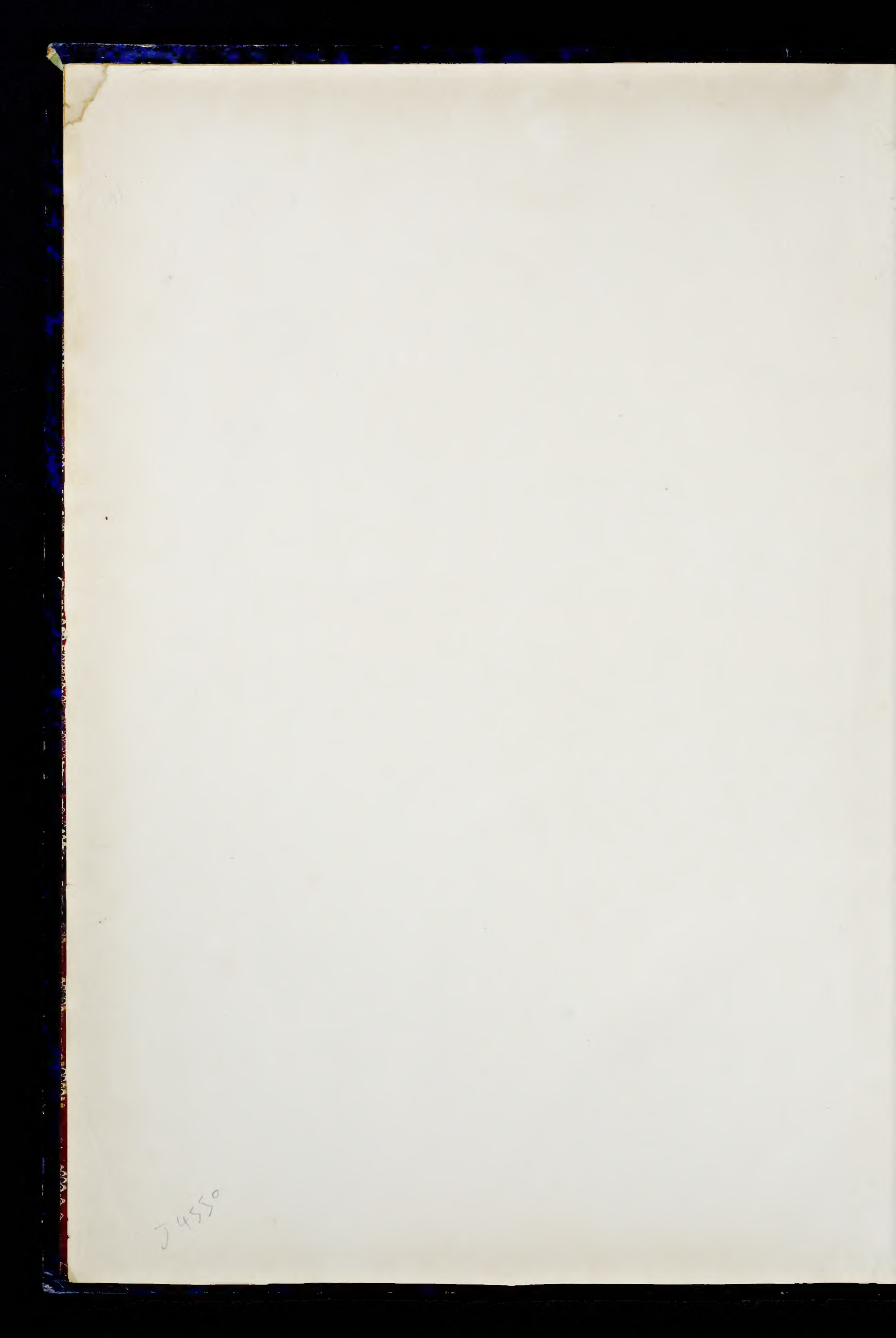








ABarbet
155

# ESSAI

SUR LE DÉCHIFFREMENT

DE

# L'ÉCRITURE HIÉRATIQUE

DE L'AMÉRIQUE CENTRALE

IMPRESSION COMMENCÉE

CHEZ MADAME VEUVE BOUCHARD-HUZARD

Imprimeur, 5, rue de l'Éperon, à Paris

*Le 22 novembre 1875*

TIRÉ A 200 EXEMPLAIRES

N° 19

# ESSAI

SUR LE DÉCHIFFREMENT

DE

# L'ÉCRITURE HIÉRATIQUE

DE

# L'AMÉRIQUE CENTRALE

PAR

LÉON DE ROSNY

---

*Publié par la Société Américaine de France*




PARIS
MAISONNEUVE ET C^IE, LIBRAIRES-ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE

1876

A LA MÉMOIRE

DE

# ADRIEN DE LONGPÉRIER

MEMBRE DE L'INSTITUT

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

MEMBRE TITULAIRE DE LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DE FRANCE

ETC. ETC. ETC.

# INTRODUCTION.

Le présent *Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale* est le développement d'un mémoire dont j'ai présenté le résumé au Congrès international des Américanistes, lors de sa première session, à Nancy, au mois de juillet 1875. L'accueil que reçut à cette époque l'exposé succinct de mes doctrines, les encouragements qui me furent prodigués peu après par les américanistes et par les archéologues les plus éminents de notre époque, m'engagèrent à proposer à la Société Américaine de France de faire paraître mon travail sous ses auspices.

Je n'ai pas la prétention d'avoir obtenu, malgré des études minutieuses, longues et presque toujours pénibles, des résultats en rapport avec le désir des érudits de voir enfin lever le voile qui nous cache un des côtés les plus intéressants de l'histoire du Nouveau-Monde, aux temps antérieurs à la découverte de Christophe Colomb. Des difficultés de toute nature se sont opposées à ce qu'on arrivât jusqu'à présent, dans le domaine de la paléographie américaine, à des déchiffrements comparables à ceux qui ont assuré de nos jours une place si glorieuse aux recherches de l'égyptologie et de l'assyriologie. Je crois cependant avoir éclairci plusieurs côtés du problème et indiqué la voie dans laquelle il convient de continuer les investigations.

La question du calendrier Yucatèque, que les écrits de Diego de Landa, Pio Perez et Brasseur de Bourbourg ont permis d'étudier en s'appuyant sur les données espagnoles, est aujourd'hui posée dans des conditions qui permettent de penser qu'elle ne tardera pas à être résolue. J'ai signalé les endroits où, dans les manuscrits katouniques, les éléments de cette question nous sont fournis par la main d'un hiérogrammate indigène, et j'ai donné la valeur de bon nombre de variantes graphiques qui faciliteront l'étude de ces importants passages. Enfin, j'ai indiqué, outre la direction dans laquelle doivent être lus les signes yucatèques, le système général de l'écriture inconnue des anciennes populations de la région isthmique.

J'ai retardé l'achèvement de cet *Essai*, une première fois au mois de septembre 1877, parce qu'on m'annonçait la prochaine publication de documents que je supposais de

nature à me fournir de nouveaux moyens d'étude. Je l'ai interrompu une seconde fois, à la fin de l'année 1879, parce qu'ayant appris que le *Codex Cortesianus* venait d'être acquis par le gouvernement Espagnol, je résolus de me rendre en Espagne pour l'examiner et pour m'assurer s'il ne se trouvait pas, dans ce pays, d'autres documents originaux relatifs à la langue ou à l'écriture des anciennes populations de l'Amérique Centrale.

A mon retour, je fus tenté de différer encore la publication de mon travail, dans l'espoir d'y introduire des améliorations au moyen des textes désormais plus nombreux que j'avais à ma disposition. J'ai renoncé à cette idée, d'abord parce qu'il n'était pas possible de faire attendre davantage le complément d'un livre publié par fascicules, ensuite parce que les additions que j'aurais eu à intercaler dans mon manuscrit m'auraient entraîné nécessairement fort au delà des limites fixées dès le début de mon ouvrage.

J'ai supprimé de mon travail primitif des essais de lecture d'un certain nombre de groupes katouniques et même de plusieurs phrases entières, parce qu'il me restait des scrupules sur la valeur positive de quelques signes. J'ai suivi, en agissant de la sorte, les conseils de savants amis qui m'engageaient à distraire autant que possible de mon mémoire tout ce qui pouvait me paraître douteux et hypothétique.

Une autre raison m'a décidé à renvoyer à des publications ultérieures les essais de déchiffrements que j'avais eu d'abord l'intention de soumettre ici au jugement des américanistes. La mort m'a enlevé l'illustre académicien qui, non seulement, avait dirigé mes premiers pas dans le dédale de la paléographie américaine et m'avait enseigné les procédés de sa méthode si sûre et si précise, mais qui avait en outre accordé à mes efforts un intérêt de tous les instants. Adrien de Longpérier, qui a revu d'un bout à l'autre ma copie, qui a corrigé avec un soin paternel les épreuves de mon livre, ne saurait être solidaire des erreurs que j'ai pu commettre ; mais si, comme je l'espère, les savants compétents admettent que ce travail a fait avancer quelque peu le problème si obscur de la paléographie américaine, une juste part du mérite acquis reviendra certainement à celui qui a été mon guide et m'a honoré si longtemps de sa précieuse amitié.

# ESSAI

## SUR LE DÉCHIFFREMENT

DE

# L'ÉCRITURE HIÉRATIQUE

## DE L'AMÉRIQUE CENTRALE

## I

On a longtemps contesté à l'Amérique anté-colombienne la connaissance de l'art de l'*écriture*. Klaproth pensait que cet art avait été inventé exclusivement dans l'Ancien-Monde, et se refusait à « accorder le nom d'écriture aux peintures informes, disait-il, par lesquelles les Mexicains cherchaient à transmettre, aux absents, des notions plus ou moins claires et plus ou moins détaillées des choses ou des événements, puisque — c'est toujours le savant philologue allemand qui parle — ces peintures figuraient des scènes entières, et que la différence des couleurs changeait même la signification de l'image, destinée plutôt à parler à l'œil qu'à désigner à l'esprit les mots de la langue (1) ».

Si Alexandre de Humboldt, dont les écrits ont puissamment contribué à la restauration des études américaines en Europe, ne prononça pas un jugement aussi absolu, s'il reconnut que les Mexicains avaient dessiné « des signes susceptibles d'être lus » et qu'ils « savaient écrire des noms en réunissant quelques signes qui rappelaient ces noms (2) », il n'en a pas moins admis l'opinion que l'écriture, dans l'Amérique anté-colombienne, ne s'était guère élevée au-delà d'un système de notations scéniques ou imagées, et qu'en tout cas elle n'avait jamais atteint la perfection d'un système phonétique général ou d'un alphabet, comme on en rencontre, au contraire, dans les différents centres de civilisation de notre ancien continent.

M. Aubin lui-même, malgré ses longues et savantes études des vieux manuscrits américains, n'admet l'écriture, chez les indigènes du Nouveau-Monde, qu'à

(1) Klaproth, *Aperçu de l'origine des différentes écritures* (Paris, 1832), p. 1.

(2) Humboldt, *Vues des Cordillères*, t. I, p. 191.

un état essentiellement rudimentaire, dont le plus haut degré de perfection ne dépasse communément point le système des *rébus* composés chez nous pour la distraction des enfants. Cette appréciation de notre éminent collègue a été énoncée (1) pour la première fois en 1859, et l'auteur ne l'a point modifiée dans ses publications subséquentes.

C'est qu'en effet les seuls documents écrits sur lesquels ait été appelée, jusque dans ces derniers temps, l'attention des érudits, ne permettaient point de formuler une autre opinion. Parmi ces documents, les plus nombreux, et sans contredit les plus importants, appartenaient à la civilisation du Mexique; et les documents mexicains n'étaient guère autre chose que des représentations en images, des *peintures didactiques*, comme les a dénommées M. Aubin (2).

Quelques données, recueillies par les historiens et par les voyageurs, nous disaient bien que des notations graphiques d'un autre genre avaient été signalées sur divers points des deux Amériques, mais ces données étaient le plus souvent trop vagues pour qu'on pût en tirer sérieusement profit; et les rares spécimens connus de ces sortes d'écritures ne présentaient, le plus souvent, point assez de garanties d'exactitude pour qu'on pût y trouver le point de départ d'une étude sérieuse.

Quelques manuscrits catalogués sous le nom de Mexicains, bien qu'ils différassent complétement de style et d'aspect avec les autres documents attribués d'une manière certaine à la civilisation de l'Anahuac, notamment le *Codex Mexicanus* de la Bibliothèque de Dresde, le *Codex Indiæ Meridionalis* de la Bibliothèque de Vienne, et un autre Manuscrit conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris, auraient dû provoquer des idées nouvelles sur l'histoire et la propagation de l'écriture indigène en Amérique. Ces documents étaient connus des savants, et M. Aubin se refusa de les classer dans la même série que les autres documents mexicains connus; mais aucune opinion nettement formulée ne vint s'appuyer sur leur existence pour rendre au Nouveau-Monde l'honneur qu'on lui contestait d'avoir connu l'*écriture proprement dite*, avant l'époque où l'escadrille du glorieux Génois vint établir des relations suivies entre les deux hémisphères de notre globe. Une découverte plus récente devait seule permettre de prononcer, avec certitude, cette réhabilitation intellectuelle de la vieille Amérique. Je veux parler de la *Relation des choses de Yucatan*, du P. Diego de Landa, exhumée par le zèle infatigable de notre regretté collègue, l'abbé Brasseur de Bourbourg.

Mais avant d'examiner quelle a été la portée de ce document, quelles doivent en être les conséquences pour le progrès de la paléographie américaine, il ne me paraît pas inutile de présenter un examen rapide des différents genres d'écriture, dont la découverte, en partie récente, par les Américanistes a été signalée sur les points les plus divers, les plus distancés de la carte du Nouveau-Monde.

Dans la partie septentrionale et dans la région nord-ouest de l'Amérique, on n'a point encore rencontré de traces incontestables d'un système constant d'écriture ou de peinture didactique (3). On ne peut, en effet, donner le nom d'*écriture* à toutes ces tentatives sans règles précises de rappeler certains souvenirs par des images grossières et sans cesse variables. Autrement il faudrait honorer de ce nom le tatouage lui-même, et de même les feux télégraphiques qui, disposés suivant des conventions déterminées, servaient aux anciens Indiens des Etats-Unis de signaux (4) pour leur faire connaître les principaux agissements de leurs ennemis. Les tentatives de ce genre appartiennent à la période d'incubation qui a nécessairement précédé l'éclosion de l'idée graphique : elles diffèrent de l'écriture comme le langage diffère du cri, comme le singe anthropomorphe diffère de l'homme.

Il est bien entendu que je ne prétends pas rattacher à cette période primordiale de l'écriture les inscriptions du genre de celles de Grave-Creek (5), de Taunton River (6), de Dighton Rock (7), etc. Ces inscriptions trahissent une origine européenne, et elles n'ont rien à faire, je crois, avec les monuments qui nous occupent ici. Je crois également devoir en détacher le *Livre des Sauvages*, manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal, publié en 1860, sous les auspices du Ministre d'État et de la Maison de l'Empereur (8). On s'accorde assez communément à voir dans les singulières images de ce livre, publié aux frais de l'Etat, un recueil de polissonneries dessinées par l'enfant de quelque colon allemand. Cette opinion provient surtout des explications en langue germanique qui accompagnent les petits bonshommes et les figures diverses du manuscrit, explications telles que *nicht*, *Will*, *Honig*, *List*, *gewust*, *nicht wohl*, *Wurst* « pas, vouloir, miel, ruse, connu, pas bien, sau-

(1) Voy., à ce sujet, le beau Mémoire sur la peinture didactique et l'écriture figurative des anciens Mexicains, dans les *Archives de la Société Américaine de France*, t. III, p. 225 et pass.

(2) Aubin, *Loc. citat.*

(3) « La pictographie indienne, dit M. l'abbé Domenech, n'est pas une science déterminée, ayant des règles immuables et des lois fixes : c'est le premier pas fait par un peuple encore enfant pour sortir de la barbarie et consigner les simples annales d'une histoire qui commence. » (*Manuscrit Pictographique Américain*, p. 15).

(4) Wuttke, *Die Entstehung der Schrift*, p. 173.

(5) Voy. sur cette inscription : Schoolcraft, *Travels in the Central portions of the Mississipi Valley;* Jomard, *Note sur une pierre gravée, trouvée dans un ancien tumulus americain, et à cette occasion sur l'idiome libyen* (Paris, 1859); Jose Perez, dans les *Archives de la Société Americaine de France*, t. II, p. 173 (Paris, 1865); Moïse Schwab, dans la *Revue Archéologique* (février 1857); Oppert, dans le *Congrès International des Américanistes*, compte-rendu de la 1re session (Nancy, 1875); Levy-Bing, dans le *Même recueil*, t. I, p. 215

(6) Voy. Court de Gebelin, *Le monde primitif*, t. VIII, p. 500; Warden, *Recherches sur les Antiquites de l'Amerique Septentrionale*, p. 70; Moreau de Dammartin, dans le *Journal de l'Institut historique*, 1838, t. IX, p. 145; sir John Lubbock, *L'Homme avant l'Histoire*, trad. Barbier, p. 228; Gravier, *Decouverte de l'Amérique par les Normands*, p. 94.

(7) Voy., sur cette inscription et sur d'autres monuments écrits de l'Amérique du Nord, le Mémoire de M. Gravier dans le *Congrès International des Américanistes*, Compte-Rendu de la 1re session, t. I, p. 166; Court de Gebelin, *Le Monde primitif*, 1781, t. VIII, pp. 14 et 561; Rafn, *Antiquitates Americanæ*, p. 379; voy. aussi le Rev. Mich. Lort, dans *Archeologia*, recueil publié par la Societe des Antiquaires de Londres, 1787, t. VIII, pp. 294 et 303; M. Paul Gaffarel, *Etudes sur les Rapports de l'Amérique et de l'Ancien Continent avant Chr. Colomb*, 1869, p. 130.

(8) *Manuscrit Pictographique Américain, precédé d'une Notice sur l'idéographie des Peaux-Rouges*, par l'abbé Em. Domenech (Paris, 1860, in-8, pl.).

cisse », etc. (1). L'étendue du document, l'unité de style qui se remarque dans tous les dessins qu'il renferme, la présence fréquente de signes conventionnels analogues à ceux qu'on a rencontrés dans les peintures de diverses tribus indiennes de l'Amérique du Nord, ne permettent cependant guère d'y voir simplement l'œuvre d'un gamin (2), et M. Max Müller, avec la grande autorité qui s'attache à ses travaux, a défendu l'abbé Domenech contre les amères plaisanteries de la presse allemande (3). Jusqu'à plus ample informé, le *Livre des Sauvages* ne doit être cité qu'avec la plus grande réserve au nombre des monuments originaux de l'ancienne peinture figurative des Indiens du Nouveau-Monde.

On a cru longtemps que la civilisation du Pérou n'avait jamais produit d'écriture proprement dite, et que le seul moyen de conserver le souvenir de certains faits se bornait, chez les Péruviens, à les noter à l'aide de cordelettes nouées appelées *qquipou*. Ces cordelettes, dont on retrouve des traces dans plusieurs contrées (4), notamment chez les Chinois des temps semi-historiques, avaient été, dans l'empire des Incas, l'objet de toutes sortes de perfectionnements. Non-seulement on formait les nœuds les plus variés, mais encore on faisait usage de fils de diverses couleurs, auxquels les combinaisons polychromes, établies suivant certaines règles, donnaient une foule de significations différentes.

De nouvelles recherches ont permis d'établir que ces qquipous n'avaient pas été l'unique écriture des Péruviens, et que des raisons politiques seules les avaient substitués à une écriture dessinée, dont les habitants de l'Amérique du Sud avaient fait usage dans l'antiquité.

Toutefois c'est au Mexique qu'appartient la grande majorité des documents écrits de l'Amérique indienne.

L'écriture mexicaine, comme le remarque M. Aubin (5), présente au moins deux degrés de développement. Dans sa forme la plus rudimentaire, elle n'offre que la peinture grossière des événements dont on voulait conserver le souvenir. Il est rare, cependant, que la valeur de ce genre de peinture didactique ne soit pas rehaussée, de temps à autre, par quelques indications symboliques qui ne permettent point de les assimiler, comme on l'a fait parfois, à des dessins d'enfant. La période où le rébus y joue un rôle important cesse déjà d'appartenir à la période primitive. Les figures, plus ou moins grotesques, tracées par les sauvages de tous les climats, sont encore loin de nécessiter le travail d'esprit qu'exige un système constant d'images et de rébus *conventionnels*. Quand M. Aubin cite le nom d'*Itzcoatl*, quatrième roi de Mexico, écrit dans les tribus de Lorenzana et dans toutes les peintures populaires (Fig. 1), à l'aide de dards d'obsidienne (*itzli*) figurés autour d'un serpent (*coatl*), il nous fournit un des curieux exemples de ce mode de combinaisons graphiques qui se perfectionne encore, lorsque nous trouvons, dans le *Codex Vergara*, le même nom (Fig. 2) tracé à l'aide de « la flèche « (rad. mex. *itz*), du « vase » (rad. *co*), et de « l'eau » (rad. *atl*).

Fig. 1.

Fig. 2.

Lorsque l'écriture mexicaine devient, au moins en partie, phonétique, elle a réalisé un progrès incontestable; mais il n'est pas prouvé que ce progrès ait été fort apprécié des indigènes. Autrement, ils eussent employé bien vite une écriture idéographique plus ou moins analogue à celle des anciens Égyptiens et des Chinois, et leurs manuscrits, purement figuratifs, se seraient trouvés bientôt hors de mode. Mais, pour arriver à une telle transformation de l'écriture, il aurait fallu une grande commotion de l'ordre social, analogue à celle qui se produisit chez eux à l'arrivée des Espagnols. Sans cela, un peuple n'abandonne pas aisément une coutume peut-être millénaire; et nous voyons, de nos jours, combien sont impuissantes les tentatives de substituer l'écriture si simple, si commode, si rapide dont nous nous servons, à l'écriture si compliquée, si gênante, si difficile à tracer dont se servent les Chinois et la plupart des populations de l'Extrême-Orient. Avec le développement des besoins matériels seulement, on voit les peuples renoncer aux usages qu'ils affectionnaient durant les périodes plus désintéressées de leur vie primitive. L'individu qui songe à acquérir des biens calcule, et le calcul l'oblige à la régularité, à la précision. Il s'engage dans les voies du commerce, et alors il lui faut des comptes précis et une notation sûre pour en retrouver au besoin toutes les traces; il est appelé à conclure des traités, et il lui est nécessaire que les conditions de ces traités soient aussi précises, aussi incontestables que possible.

C'est sous l'empire du développement du commerce qui eut au Mexique des jours de grandeur, puis des jours de décadence et même de persécution (6), que l'écriture acquit une précision inconnue dans les vieux documents historiques. Cette précision, nous la retrouvons dans les écrits émanant de l'administration des revenus de l'État, dans des manuscrits tels que le *Codex Vergara*, les documents du cadastre, les registres matricules, les rôles des tribus, etc. Le système graphique de ces documents statistiques et fiscaux put être maintenu en usage longtemps après la conquête; et, de nos jours encore, il n'a pas été

(1) Voy., au sujet de ce prétendu livre sacré, J. H. Benoist, Questions sur les origines et les antiquités américaines, dans les *Archives de la Société Américaine de France*, 1865, t. II, p. 355; J. Petzholdt, *Das Buch der Wilden im Lichte französischer Civilisation, mit Proben aus dem in Paris als* « Manuscrit Pictographique Americain » *veröffentlichten Schmierbuche eines Deutsch-Amerikanischen Hinterwalder Jungen* (le Livre des Sauvages pour mettre en lumière la civilisation française, avec des preuves que le Manuscrit Pictographique Américain publié à Paris est le livre de gribouillages d'un petit allemand - américain des forêts perdues du Nouveau - Monde, Dresde, 1861).

(2) Voy. la défense de M. l'abbé Domenech publiée sous ce titre : *La Vérité sur le Livre des Sauvages* (Paris, 1861, in-8, pl.).

(3) *Chips from a German Workshop* (1867), p. 314.

(4) Les colliers mnémoniques appelés *garonné*, *garthoua* ou *garsuenda*, chez les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, colliers qui empruntaient un sens à la variété et à la disposition de leurs perles, constituaient, entre autres, un rudiment d'écriture analogue au *qquipou* des anciens Péruviens. (Voy. Lenormant, *Introduction à un Memoire sur la propagation de l'alphabet Phénicien*, p. 9.)

(5) Dans les *Archives de la Société Américaine de France*, t. IV, p. 36.

(6) Voy., à ce sujet, le Mémoire de M. W. Behrnauer (de Dresde). dans les *Archives de la Société Américaine*, 2e série, t. I. p. 192.

complétement abandonné dans les cases des derniers débris de la population indigène (1).

Lorsque les Espagnols voulurent introduire, avec la doctrine chrétienne, l'usage de leur alphabet parmi les Indiens, ils éprouvèrent, de la part de ceux-ci, une vive résistance. Au contraire, l'application du système des rébus à la notation des textes liturgiques fut acceptée sans grande difficulté. Les indigènes se mirent à transcrire, avec des images phonétiques, les prières de la religion de leurs vainqueurs ; les signes représentant » un drapeau » *pantli* (radical **pan**), « une pierre » *tetl* (rad. **te**), un fruit de nopal *nochtli* (rad. **noch**), puis encore « une pierre » (**te**), rendirent les mots **pante nochte**, (*pater noster*) : représentant « l'eau », *atl* (rad. **a**), et l'agavé, **me** (ou **metl**) rendirent le mot *amen*. Les Mexicains, au dire de Las Casas (2), lisaient des textes entiers écrits de la sorte avec la même facilité que nous mettons à lire une lettre écrite avec les caractères de notre alphabet.

Il serait bien difficile, avec les données actuelles de l'américanisme, d'établir quelque chose de positif sur la nation à laquelle on doit l'introduction, au Mexique, de l'écriture figurative qui florissait dans ce pays à l'époque de la conquête. Les images graphiques, que nous rencontrons jusque chez les tribus sauvages de l'Amérique du Nord, nous permettent de supposer que, sous une forme quelconque, l'écriture a dû être pratiquée dans la région de l'Anahuac depuis des temps fort reculés. Mais ce qu'on a pris l'habitude d'appeler du nom assez impropre d'*hiéroglyphes mexicains*, et que M. Aubin désigne plus exactement sous celui de *peinture didactique*, présente un tel caractère d'originalité, un tel aspect artistique *suî generis*, qu'on ne peut guère se dispenser d'y voir l'œuvre spéciale d'un rameau particulier de la population américaine. Ce rameau appartient-il à la haute antiquité du Nouveau-Monde ? Je ne le crois pas. Et le peu que nous savons de la transformation du Mexique, lors de l'invasion des Aztèques, nous invite à ne pas chercher, au delà de leur règne, la diffusion de ce curieux système graphique. De nouvelles investigations confirmeront-elles l'opinion de Gomara (3), qui nous parle de colons venus du golfe de Californie et apportant avec eux l'usage d'employer « des figures en guise de lettres ? » — Je l'ignore.

Mais avant l'arrivée des conquérants Aztèques dans la vallée de l'Anahuac, où ils s'établirent définitivement de 1186 à 1194 de notre ère, plusieurs grandes périodes de civilisation s'étaient écoulées sur le sol du Mexique, et celle des Toltèques s'était traduite par de grandes créations politiques, religieuses, industrielles et artistiques. Ces Toltèques, qui cultivèrent les sciences, connurent certainement l'usage de l'écriture. Vers l'an 660 de notre ère, à l'époque où *Ixtlilcuexàhuac* régnait à Tula, tous les lettrés du pays furent convoqués, sur l'initiative du grand astronome toltèque *Huematzin*, à l'effet de réunir les éléments d'un grand livre sacré qui reçut le nom de *Teoamoxtli* « le Livre Divin » (4). Dans ce livre, on trouvait exposée, en signes figuratifs, l'histoire des origines des Indiens et les faits les plus considérables de leurs annales et de leurs migrations. Mais il s'agirait de savoir quel était le genre de signes figuratifs dont on fit usage pour la rédaction de cet ouvrage canonique.

Il y a là un grand problème d'histoire paléographique que je ne saurais traiter sans m'éloigner trop longtemps du sujet principal de ce Mémoire; et d'ailleurs trop de renseignements me feraient défaut pour le résoudre d'une manière satisfaisante. Je me bornerai donc à exprimer la pensée que ce problème se rattache de la façon la plus intime à celui de l'écriture sacrée de l'Amérique Centrale, et que nous devons attendre du déchiffrement de cette écriture les révélations les plus utiles pour nous éclairer non-seulement sur le développement de la civilisation intellectuelle au Yucatan, mais encore dans plus d'une région avoisinante, dans toute la contrée isthmique et même dans le vaste territoire qui formait à l'époque de la conquête espagnole le brillant empire des Montézuma.

## II

L'écriture mystérieuse, que je me propose d'examiner tout particulièrement dans ce Mémoire, n'a été constatée jusqu'à présent que dans un très-petit nombre de manuscrits; en revanche, elle figure comme écriture monumentale sur une foule d'ouvrages sculptés de l'Amérique Centrale, au Yucatan, à Chiapas, à Chichen-Itza, à Palenqué, etc. On l'a appelée *calculiforme* (du latin *calculus* « petite pierre »), dénomination assez impropre et qui paraît résulter d'une confusion avec un autre système graphique en usage dans l'ancien Pérou, conjointement avec les cordelettes nouées et les assemblages conventionnels de grains de maïs. Les signes qui nous occupent, en effet, ne me paraissent pas pouvoir être assimilés, comme on l'a dit, à des assemblages de « petits cailloux » : ils se composent de toute une série de figures empruntées aux objets les plus variés, et à ce titre

(1) Deux manuscrits mexicains modernes de ce genre figurent dans la Collection Américaine de mon père, où il est intéressant de les comparer avec les productions graphiques de la belle époque de la peinture mexicaine et de l'époque de la décadence, laquelle suivit de très-près l'invasion espagnole.

(2) *Historia apologetica de las Indias Occidentales.*

(3) Cité par M. Aubin, dans les *Archives de la Société Américaine*, nouv. sér., t. I, p. 285.

(4) Boturini, *Idea de una nueva Historia general de la America Septentrional*, p. 139. Le célèbre antiquaire milanais possédait un exemplaire du *Teoamoxtli* en langue nahuatl, orné de figures, de signes symboliques et enrichi d'une version espagnole. Je crois que ce précieux manuscrit n'a pas été retrouvé.

comparables aux signes de l'écriture du Mexique, à ceux de l'antique Égypte, et même à ces images grossières et primitives que l'on donne comme spécimens de la plus ancienne écriture chinoise (1).

Les indigènes désignent sous le nom de *katun* les pierres couvertes d'inscriptions où figurent les caractères qui nous occupent (2), et à l'aide desquels ils notaient les diverses périodes de leur cycle de 20 ans. De là le mot maya **katunil**, que Lizana explique par « ensemble des époques ou cycles, connaissance des cycles et de l'histoire chronologique; ensemble des pierres scellées aux murs des temples, marquant les époques passées et leurs dates » (*conjunto de épocas o siglos; conocimiento de los siglos y de la cronologià; conjunto de las piedras selladas en la pared de los templos, con las épocas y fechas historicas* [3]). En me basant sur ces données et sur d'autres indications analogues qu'il serait trop long de rapporter ici, je n'hésite point à employer le mot *katoun* pour désigner les caractères en question, et la qualification de *katounique* pour désigner l'écriture tout entière.

Cette écriture se présente à nous, au moins sous deux formes nettement distinctes : 1° celle que nous voyons sur les monuments sculptés doit être désignée sous le nom d'HIÉROGLYPHIQUE, car elle offre, comme l'écriture égyptienne ainsi qualifiée, le double caractère d'une écriture gravée (gr. γλύφω « sculpter, graver ») et d'une écriture sacrée (ἱερὸν « sacré, sacerdotal »); 2° celle qui se rencontre dans les manuscrits et qui peut être avantageusement appelée HIÉRATIQUE (ἱερατικὸν), parce qu'elle est aussi une écriture sacerdotale, parce que ce qualificatif est aujourd'hui généralement adopté par les égyptologues pour désigner une altération, ou si l'on préfère une simplification graphique des caractères sculptés de l'Égypte, et parce que cette simplification ou altération se retrouve dans des conditions analogues sur les monuments écrits de l'Amérique centrale.

Il n'est pas impossible — il me paraît même assez probable — qu'une troisième écriture, plus simple encore ou tout au moins plus *courante*, ait été en usage au Yucatan (4), où elle aurait répondu à celle qu'on nomme, en égyptologie, écriture DÉMOTIQUE. Quelques formes abrégées des signes que l'on rencontre dans les manuscrits hiératiques américains, à défaut de documents populaires, pourraient, jusqu'à un certain point, faire croire à l'existence de cette écriture populaire. Mais de telles suppositions sont, pour l'instant, au moins aussi inutiles que hasardées; et nous avons assez à faire pour nous tracer une voie dans l'obscurité des textes connus sans nous laisser aller dans des hypothèses encore beaucoup trop prématurées.

Malgré l'utilité qu'il y aurait sans doute à entreprendre simultanément l'étude des inscriptions hiéroglyphiques et celle des textes hiératiques américains, j'ai cru devoir me borner ici à m'occuper de ces derniers, sauf à revenir ultérieurement sur certains éclaircissements que l'étude des monuments sculptés aurait pu me fournir. Et, à cette occasion, j'éprouve le besoin de solliciter tout particulièrement l'indulgence des savants, en déclarant que, si ce n'eût été le désir de céder aux trop gracieuses instances du comité d'organisation du Congrès International des Américanistes, je n'aurais point encore soumis à l'appréciation des archéologues et des linguistes un Mémoire pour lequel il me restait à accomplir de nombreux travaux de rapprochements et de comparaisons, et qui par conséquent doit être incomplet et très-imparfait là où le temps m'eût sans doute permis d'apporter de sérieuses améliorations (5).

Pendant longtemps on n'a connu que deux manuscrits hiératiques américains, et un seul avait été l'objet d'une reproduction imprimée. Les laborieuses investigations du regrettable abbé Brasseur de Bourbourg nous en ont fait connaître un troisième, et nous savons aujourd'hui qu'un quatrième au moins est appelé à enrichir un jour cette trop restreinte branche de la bibliographie indigène du Nouveau-Monde (6).

A. — Le premier, et incontestablement le plus beau des trois manuscrits connus, appartient à la Bibliothèque Royale de Dresde. Il a été publié sous le titre de « Fac-similé d'une peinture originale Mexicaine » dans la grande et splendide collection due à la munificence de Lord Kingsborough (7). Des reproductions fragmentaires en ont été successivement données dans divers recueils de paléographie (8).

Ce précieux document a été acheté, suivant Humboldt, à Vienne, en 1739. Ainsi que les deux autres manuscrits, il a été peint sur une sorte de papier-tissu fabriqué avec l'agave et recouvert, pour faciliter le tracé des signes, d'un enduit calcaire.

Le manuscrit est plié de façon à former une sorte

(1) Voy. mes réserves, à cet égard, dans les *Mémoires du Congrès International des Orientalistes*, Session de Londres, 1874, p. 129.

(2) Brasseur de Bourbourg, *Relation des choses de Yucatan*, Vocab., p. 493.

(3) Lizana, *apud* Brasseur, *Manuscrit Troano*, t. II, p. 267.

(4) Landa, *Relacion*, p. 317; Bancroft, *Natives Races of North-America*, t. II, p. 768.

(5) Ce Mémoire n'a pu paraître dans le Compte-rendu des travaux du *Congrès International des Américanistes* (Session de Nancy, 1875), par suite des difficultés typographiques inhérentes à sa reproduction. Je l'ai livré à l'impression tel que je l'avais communiqué au Congrès, sur le désir du bureau de la Société Américaine de France.

(6) Le P. Diego de Landa nous fournit les renseignements suivants : « Leurs livres étaient écrits sur une grande feuille, doublée en plis, qu'on renfermait ensuite entre deux planches qui étaient ornées avec soin; ils écrivaient de l'un et l'autre côté en colonnes, suivant l'arrangement des plis (*escrivían de una parte y de otra a colunas, segun eran los pliegues*); quant au papier, ils le faisaient des racines d'un arbre et lui donnaient un vernis blanc sur lequel on écrivait très-bien. » (*Relation des choses de Yucatan*, pp. 44-45.) — Brasseur nous dit que « les Mayas conservaient leurs livres en les passant chaque année, après une suite de cérémonies religieuses, à une eau préparée avec de l'oxyde de cuivre et de l'acide acétique. » (*Quatre Lettres sur le Mexique*, p. 33, n.) Le savant abbé ne nous apprend point à quelle source il a puisé ce curieux renseignement. Ailleurs (*Relation*, etc., p. 44, n.), le même américaniste rapporte que les livres étaient appelés *analté*, ou livres de bois, « parce que le papier en était fabriqué avec l'écorce d'un arbre, le même, apparemment, qu'on appelle *amatl* au Mexique. » — Ce mot *analté* manque dans les vocabulaires que j'ai à ma disposition, mais il est mentionné par Cogolludo (*Historia de Yucathan*, liv. IX, ch. 14), comme le nom d'un livre que conservaient les Itzaex, et dans lequel étaient écrites des prophéties en caractères antiques.

(7) *Antiquities of Mexico*, tome III.

(8) Notamment dans Silvestre, *Paléographie universelle*; Rosny, *les Ecritures figuratives et hiéroglyphiques des peuples anciens et modernes* (Paris, 1860, in-4), planche V; Wuttke, *Geschichte der Schrift und des Schrifttums*, Atlas du tome I, pl. XXII et XXIII; Madier de Montjau, dans les *Archives de la Société Américaine de France*, 2e série, t. I, pl. IV.

de paravent, de chaque côté duquel des textes et des images ont été dessinés.

Je regrette vivement de n'avoir pu prendre connaissance du manuscrit original, ni même de la page qui en a été photographiée par les soins du Dr Förstermann ; et cela d'autant plus que l'exactitude de la copie de Kingsborough a été contestée. « Les facsimilés publiés sous les auspices de ce Mécène des études américaines, dit M. Wuttke (1), ne sont pas tout à fait exacts ; ils renferment des signes qui ne s'aperçoivent point sur le livre lui-même. »

Suivant Brasseur, le *Codex de Dresde* est « un *Tonalamatl* ou Rituel religieux et astrologique », dont la langue se rapproche de celle du Yucatan (2).

B. — Le second manuscrit est conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris, où, par la même erreur qui a fait publier le Codex de Dresde sous la rubrique de « Mexican Painting » dans le recueil de Kingsborough, on l'a catalogué dans le Fonds *Mexicain* (n° 2). On ignore sa provenance. Quelques renseignements particuliers que je possède à son égard, malgré leur caractère malheureusement trop incertain, ne sont peut-être pas sans intérêt.

En 1859, au moment où je tentai, avec Brasseur de Bourbourg et M. Aubin, de fonder à Paris une société spécialement consacrée aux antiquités du Nouveau Monde, société qui, après avoir vécu quelque temps sous le titre de Comité d'Archéologie Américaine, a été reconstituée, il y a deux ans, sous l'empire de ses anciens Statuts et avec son titre primitif de « Société Américaine de France », je m'occupai de rechercher dans toutes les collections publiques et particulières de notre capitale les livres et manuscrits à l'aide desquels il serait possible de fournir des éléments de travail aux membres de l'association nouvelle. J'avais trouvé de divers côtés la mention de manuscrits Mexicains déposés à la Bibliothèque Nationale; mais, à ce moment, aucun catalogue de ces manuscrits n'existait au grand dépôt de la rue Richelieu, et je dus solliciter la faveur d'entreprendre des investigations dans le but d'en retrouver la trace. Hase et Reinaud, alors conservateurs du Département des Manuscrits, et bientôt après l'excellent Jomard, voulurent bien m'accorder toutes sortes de facilités pour arriver au résultat que je poursuivais. Le hasard fit mettre un jour à ma disposition un vieux carton dit « à gorge », à moitié défoncé et qui avait été abandonné dans un panier poudreux, à côté d'une cheminée aujourd'hui démolie et existant alors dans un cabinet réservé aux conservateurs. Ce carton renfermait plusieurs des manuscrits aujourd'hui compris dans le Fonds Mexicain. Ayant eu la curiosité de chercher dans un amas de papiers insignifiants que renfermait le panier, j'aperçus un paquet presque en lambeaux et noir d'une épaisse poussière. C'était le *Codex Mexicanus* n° 2, c'est-à-dire un des trois manuscrits rarissimes de l'antiquité Maya.

Le précieux document fut aussitôt mis à ma disposition, et j'en copiai plusieurs feuillets : l'un d'eux, reproduit à l'aquarelle en fac-similé, se trouve actuellement dans un des recueils de la collection de mon père. J'examinai attentivement tous les papiers que renfermait le panier ; et, au milieu de débris insignifiants, je trouvai un petit fragment déchiré qui s'était détaché de l'enveloppe de papier dans laquelle était alors enfermé le manuscrit (3). Sur ce fragment, je pus lire quelques mots tracés dans une écriture espagnole du XVIe ou du XVIIe siècle. Les voici tels que je les ai copiés à cette époque :

*.........que fue.......... o de........ Perez.*

Les conservateurs de la Bibliothèque (4) que j'eus alors l'occasion de consulter, me firent l'honneur de me confirmer dans la pensée que ces mots renfermaient une sorte d'*ex libris*, et que le nom de l'un des anciens possesseurs du manuscrit avait dû s'appeler PEREZ.

De nombreux érudits américains ont porté le nom de Perez, et j'ignore s'il sera jamais possible de connaître d'une manière précise celui de l'ancien possesseur du manuscrit n° 2. Mais comme il y a toujours avantage à pouvoir désigner d'une manière claire un document sur lequel on est appelé à baser des travaux d'érudition, je crois que la peinture en question pourrait avantageusement recevoir le nom de *Codex Peresianus*, comme le troisième manuscrit dont il sera question tout à l'heure a été appelé *Codex Troano*, et comme le célèbre Manuscrit Mexicain de la Bibliothèque Nationale a été baptisé *Codex Telleriano-Remensis*.

Le *Codex Peresianus* a été photographié par ordre de M. Victor Duruy, alors Ministre de l'Instruction Publique ; et je dois à la bienveillance de ce savant académicien un exemplaire de cette reproduction (5), dont l'étude n'a pas été d'une médiocre utilité pour mes recherches. Le nombre excessivement restreint des exemplaires photographiés de ce Codex m'a engagé à le faire copier autographiquement, et je l'ai reproduit de la sorte dans mon recueil de documents sur l'écriture en Orient et en Amérique (6). Cette copie a été faite avec le plus grand soin par un artiste très-minutieux ; mais, à cette époque, je manquais des connaissances que j'ai acquises plus tard sur les éléments de l'écriture hiératique américaine ; de sorte que des fautes, qu'il me serait possible de corriger aujourd'hui, ont passé, à cette époque, complétement inaperçues. Ce défaut sera réparé par un Mémoire que je compte joindre aux planches autographiques de mon livre, et dans lequel j'aurai non-seulement à signaler d'utiles corrections, mais à proposer de fréquentes restitutions de signes plus ou moins complétement effacés dans l'original.

(1) *Die Entstehung der Schrift*, p. 230-231, et *Abbildungen zur Geschichte der Schrift*, 1re livr., [illegible], p. 17.

(2) *Relation des choses de Yucatan*, Introduction, p. XVIII, n.

(3) Depuis que ce manuscrit a été placé dans la « Réserve », l'enveloppe en question n'existe plus, elle a été remplacée par un [illegible] coquet en percaline anglaise [illegible].

(4) Je dois une mention surtout à M. Michelant qui, dans cette circonstance et dans bien d'autres, m'a prêté de la façon la plus gracieuse, le concours de son expérience et de son savoir.

(5) *Manuscrit dit Mexicain n° 2 de la Bibliothèque Impériale. Photographié sans réduction.* Paris, 1864, in-fol.

(6) *Archives Paléographiques de l'Orient et de l'Amérique*, publiées avec des Notices historiques et philologiques, par Léon de Rosny. Atlas, t. I, pl. 117 et suiv.

J'aurai plusieurs fois l'occasion de revenir sur ce manuscrit dans le courant de ce Mémoire.

C. — Le troisième manuscrit, le *Codex Troano*, tire son nom de celui de son propriétaire, Don Juan de Tro y Ortolano, descendant de Fernand Cortez, et actuellement professeur à l'Ecole des Chartes de Madrid. On en doit la connaissance à Brasseur, auquel ce document important fut communiqué, lors de son séjour en Espagne, durant l'été de 1866. Le possesseur de ce trésor archéologique, par une libéralité qu'il faut proclamer d'autant plus hautement qu'elle est fort rare chez les bibliophiles et surtout chez les bibliophiles américanistes, consentit à prêter son manuscrit au savant abbé à qui il donna, en outre, la permission d'en publier un fac-similé intégral. Ce fac-similé, entrepris avec une exactitude digne des plus grands éloges par M. Henri Bourgeois, dessinateur de Brasseur, sous la direction de ce dernier et sous celle de M. Angrand, fut imprimé en chromolithographie à l'Imprimerie Impériale de Paris, et parut, en 1869, sous les auspices de la Commission du Mexique (1). Le fac-similé en question est à peu près la seule production utile que cette commission officielle donna à l'érudition et au pays, en échange des sommes considérables inscrites au budget de l'Etat, pour sa constitution et pour sa subsistance. Quant au texte qui l'accompagne, je demande, pour l'instant, à faire mes réserves au sujet de sa valeur scientifique.

Le *Codex Troano* est semblable, au point de vue matériel, papier, pliage en paravent avec inscription aux rectos et aux versos, enduit pour la peinture des signes, aspect et dispositions générales, aux autres manuscrits mentionnés plus haut. Il se compose de trente-cinq feuillets, soit soixante-dix pages de 23 centimètres de haut sur 12 centimètres de large. Par inadvertance, le savant abbé a pris la fin du manuscrit pour le commencement, de sorte que la pagination européenne, qu'il a jointe à son édition, doit être renversée d'un bout jusqu'à l'autre.

Brasseur, se basant sur la rudesse du profil des personnages représentés dans le *Codex Troano*, pensait que ce manuscrit devait être fort ancien et qu'il remontait peut-être à mille ans avant notre ère (2). Cette antiquité était, d'ailleurs, peu de chose, à côté de la date des événements racontés dans les livres sacrés de l'ancienne religion toltèque. Le *Codex Chimalpopoca*, dont il avait entrepris la traduction, et qui n'était, suivant le savant abbé, qu'une transcription écrite des monuments figuratifs de l'antiquité américaine, lui fournissait une date remontant à 11492 ans avant le débarquement de Cortez au Mexique, soit 9973 ans avant notre ère. « Le commencement de la période toltèque sacerdotale et le triomphe de la civilisation à laquelle le nom de *Quetzal-Coatl* sert de drapeau » seraient tombés, suivant les mêmes sources, à l'année 6593 avant Jésus-Christ (3). De la sorte, l'histoire américaine devenait la plus ancienne histoire écrite de notre globe tout entier. — Brasseur a été enlevé aux études américaines qu'il cultivait avec tant de zèle et d'enthousiasme, avant d'avoir pu nous donner la traduction de son ***Histoire des Soleils***. Je crains fort que ses successeurs ne trouvent pas les moyens de faire remonter l'histoire du Nouveau-Monde à des dates aussi reculées à beaucoup près que celles qu'il croyait avoir retrouvées dans les plus vieux monuments de la littérature indienne originale.

Tels sont, jusqu'à présent, les seuls manuscrits originaux sur lesquels les savants peuvent appliquer les ressources de leur sagacité, dans le but de découvrir l'interprétation de ces précieux documents de l'antiquité américaine.

Mais, pour aborder le déchiffrement d'une langue et d'une écriture inconnues, il faut ou des textes bilingues ou des données historiques qui faisaient défaut aux Américanistes. Tout, pour eux, était l'inconnu : la provenance des manuscrits, leur destination, le système de caractères et l'idiome dans lesquels ils avaient été composés. On a vu plus haut que Kingsborough appelait le *Codex de Dresde* « une peinture originale *Mexicaine*. » M. Aubin se bornait à dire que les documents en question offraient quelque rapport avec les Rituels, mais qu'ils échappaient « à toute interprétation (4) ». Le savant mexicaniste ajoutait, cependant, que quelques analogies avec les signes mexicains devaient faire connaître, un jour, « le mode de formation de ces anciens caractères et la langue dans laquelle ils furent conçus (5) ». Les indications de M. Aubin ne provoquèrent aucun résultat durable. La gloire d'avoir ouvert la voie des découvertes était réservée à notre très-regrettable collègue, l'abbé Brasseur de Bourbourg.

Dans un voyage scientifique entrepris en Espagne, durant l'hiver de 1863, Brasseur prit connaissance, aux archives de l'Académie Royale d'Histoire de Madrid, du manuscrit d'un ouvrage intitulé ***Relacion de las Cosas de Iucatan***, et composé par le P. Diego de Landa, premier évêque de ce pays. Par une singulière bizarrerie du sort, ce devait être le même missionnaire, dont le zèle sauvage avait anéanti tous les manuscrits indiens qu'il avait pu rencontrer (6), qui devait nous donner, dans une certaine mesure, la pierre de Rosette du déchiffrement de ces mêmes manuscrits. Après avoir résumé les renseignements qu'il avait pu se procurer sur l'histoire, la religion, les mœurs et coutumes des Indiens du Yucatan, Diego de Landa juge opportun de nous entretenir du calendrier et des *katouns*, dont il ne peut se dispenser de vanter l'habile coordination : « Si celui qui régla l'ordre de ces katouns fut le démon, dit le pieux évêque, il s'en tira certainement, comme à l'ordi-

(1) *Manuscrit Troano. Études sur le Système graphique et la Langue des Mayas*, par Brasseur de Bourbourg. Paris, Impr. Imp., 1869-70; 2 vol. in-fol.

(2) *Quatre Lettres sur le Mexique*, p. 33.

(3) Brasseur de Bourbourg, *Lettre à M. Léon de Rosny sur la découverte de documents relatifs à la haute antiquité américaine* (Paris, 1869), p. 7; et dans les *Mémoires de la Société d'Ethnographie*, seconde série, t. XI, 1871, p. 78.

(4) Dans les *Archives de la Société Américaine*, t. IV, p. 279.

(5) *Archives de la Société Américaine*, loc. cit.

(6) « Nous leur trouvâmes, dit le P. Diego de Landa, en parlant des Indiens de son diocèse, un grand nombre de livres dans ces caractères (en signes hiératiques mayas), et comme ils n'en avaient aucun où il n'y eût de la superstition et des mensonges du démon, *nous les leur brûlâmes tous*, ce qu'ils sentirent vivement et leur donna de l'affliction. » (*Relation des choses de Yucatan*, p. 317.)

naire, en tout honneur; si ce fut un homme, ce devait être un bien grand idolâtre, car à tous ces katouns, il ajouta toutes les tromperies, les divinations et les subtilités, où ces gens, en outre de leurs misères, se sont laissé enjôler, cette science étant, entre toutes, celle à laquelle ils donnaient le plus de crédit, mais dont tous les prêtres également ne savaient, d'ailleurs, pas bien rendre compte (1) ».

Aux renseignements que nous donne Landa sur le calendrier yucatèque sont joints les signes à l'aide desquels les indigènes notaient les mois et les jours. Ces signes, que nous trouvons fréquemment reproduits dans les trois manuscrits connus jusqu'à ce jour, étaient donc un indication précieuse, bien que d'une portée assez réduite, pour leur déchiffrement. Mais ce qui a semblé, tout d'abord, devoir fournir la clef de la lecture de ces mêmes manuscrits, c'est la notice sur les lettres hiératiques maya, dont le même missionnaire a jugé à propos d'enrichir son livre. A cette notice est annexé un alphabet (2), et c'est avec cet alphabet qu'ont été entreprises, depuis lors, toutes les tentatives d'interprétation des monuments écrits ou sculptés de la presqu'île de Yucatan.

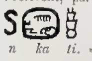
Nous verrons, tout à l'heure, dans quelle mesure la notice et l'alphabet mis au jour par l'abbé Brasseur nous ouvrent la voie du déchiffrement de l'écriture katounique. Mais ce qu'il faut s'empresser de reconnaître, c'est que la publication de l'ouvrage de Landa nous a fixé sur la langue dans laquelle ont été écrits les manuscrits qui nous occupent, et que, désormais, on peut affirmer, à peu près avec une certitude complète (3), que cette langue est, comme on l'avait d'ailleurs supposé antérieurement, la langue *Yucatèque* ou *Maya*.

## III

Avant d'entreprendre l'examen critique des signes que nous fournit la *Relation* du P. Diégo de Landa, il me paraît nécessaire d'étudier le passage où ce missionnaire nous présente quelques indications sur l'alphabet Maya. Voici ce passage textuellement reproduit d'après l'édition de l'abbé Brasseur :

« . . . . . . . . . . De leurs lettres, je mettrai ici un *A-B-C*, leur grossièreté n'en permettant pas davantage ; car ils se servent, pour toutes les aspirations de leurs lettres, d'un caractère, et ensuite, pour la ponctuation, d'un autre, qui viennent ainsi à se reproduire à l'infini, comme on le pourra voir dans l'exemple suivant : **Le** veut dire « le lacet » et « chasser avec » ; pour l'ecrire avec leurs caractères, quoique nous leur eussions donné à entendre qu'il n'y avait que deux lettres, ils l'écrivaient eux, avec trois, mettant à l'aspiration de l'*l* la lettre *e*, qu'il porte devant lui, et en cela ils ne se trompent point, encore qu'ils usent, s'ils le veulent, de leur manière curieuse. Exemple :




Ensuite, mettant à la fin la partie qui est jointe, *ha*, qui veut dire « eau », parce que le son de la lettre se compose de *a*, *h*, ils lui placent d'abord par devant un *a*, et au bout, de cette manière :  *ha*. Ils l'écrivent aussi par partie, mais de l'une et de l'autre manière.

« Je n'aurais pas mis tout cela ici, et je n'en traiterais pas, si ce n'avait été pour rendre entièrement compte des choses de ce peuple. **Ma in kati** veut dire « je ne veux pas » : ils l'écrivent, par parties, de cette manière :

*ma i n ka ti.* »

Landa ne s'est certainement pas douté de l'importance du passage de son livre, où il traite de l'alphabet hiératique du Yucatan; sans cela, il se serait certainement efforcé de le rédiger plus clairement et de le développer davantage.

Que faut-il entendre par l'aspiration des lettres mayas qui, suivant cet auteur, aurait été notée par le signe , que l'on rencontre assez souvent dans les manuscrits? Ce ne doit pas être le son rendu, dans les grammaires, par la lettre **h**, car le correspondant hiératique de cette lettre figure sous la forme dans l'alphabet de Landa.

Si la notation des sons mayas n'a pas été mal comprise par tous les auteurs qui ont traité de cette langue, l'aspiration dont parle Landa semble ne pouvoir être autre chose que l'intonation particulière à certains vocables qui ont été transcrits par les missionnaires au moyen de lettres européennes barrées, savoir **ħ**, **ꝁ**, **ꝑ**, **tħ**. Mais il y a plusieurs objections contre cette idée. D'abord, les vocables en question n'appartiennent pas à une classe de lettres aspirées proprement dites, mais à une série de consonnes détonantes, communes au maya, à l'othomi, et à d'autres langues américaines, mais étrangères à la langue des Mexicains, qui ne parviennent que difficilement à les prononcer (4); ensuite, ces consonnes paraissent avoir été notées par des signes spéciaux dans l'écriture hiératique, et Landa lui-même nous l'apprend, au moins dans un cas, en transcrivant par **p**, et par **pp** ou **ꝑ**.

(1) *Relation des choses de Yucatan*, trad. de Brasseur, p. 315.

(2) Cet alphabet a été publié dans les *Archives de la Société Americaine de France*, t. II, pl. IV.

(3) Il reste encore une certaine incertitude sur la question de savoir si les inscriptions et les manuscrits katouniques sont bien tous composés dans une seule et même langue. Je serais tenté plutôt de reconnaître, dans diverses particularites de leur composition, des indices de variété philologique ; mais il serait très-imprudent de se prononcer dès à présent sur une question aussi vaguement aperçue. Il est, toutefois, très probable qu'il ne peut s'agir que de dialectes dont le maya serait le type fondamental. Restera ensuite à tenir compte des modifications, incontestablement importantes, qu'a subies la langue yucatèque au travers des temps. (Voy. à ce sujet mon *Interprétation des anciens textes Mayas*, Paris, 1875, p. 13.)

(4) Voyez ma notice sur la langue Othomi, dans les *Mémoires de la Société d'Ethnographie*, t. VIII, p. 15, et l'excellente étude de M. Aubin, dans les *Archives de la Société Américaine*, 2e série, t. I, p. 333.

La question de l'aspirée, mentionnée par Landa, est donc encore à résoudre.

Le caractère employé « pour la ponctuation », la copie publiée du manuscrit de Landa le mentionne sans en donner le tracé. On ne peut douter, cependant, que la connaissance d'un tel signe ne soit aussi utile pour le déchiffrement, que l'a été le clou penché pour la lecture des inscriptions cunéiformes perses.

Un autre passage très-obscur paraît cependant d'une incontestable importance : *Despues al cabo le pegan la parte junta* « puis au bout ils accolent LA PARTIE JOINTE ». Brasseur pense (1), avec raison suivant moi, qu'il y a là une erreur ou plutôt des omissions du copiste. Je crois, en effet, que par « partie jointe », il faut entendre « les signes déterminatifs » ajoutés aux mots écrits en caractères phonétiques, d'après un système dont on retrouve l'analogue dans l'écriture hiéroglyphique égyptienne et dans l'écriture cunéiforme anarienne. Il manque, en effet, une liaison entre ce que nous dit Landa du groupe *elelé* et ce qu'il veut nous apprendre à propos du groupe $a + h + ?$ Ce groupe, écrit, se compose de deux lettres *a* et *h*, dont la valeur est fournie par l'alphabet inséré dans la *Relacion*, et, en plus, d'un signe qui est, je crois, « la partie jointe » qui nous occupe, c'est-à-dire le déterminatif en raison duquel le groupe tout entier signifie « eau » et ne peut être confondu avec d'autres mots homophones.

Tels sont, en résumé, les indications que la *Relation des choses de Yucatan*, du P. Diego de Landa, a fournies au monde savant pour le déchiffrement de l'écriture katounique de l'Amérique Centrale. Examinons maintenant quel parti on a su tirer, jusqu'à présent, de ces indications.

Brasseur de Bourbourg, qui avait eu la bonne fortune de déterrer le seul document (2) qui, jusqu'à présent, nous ait fourni quelque lumière sur l'écriture hiératique des Mayas, voulut — cela se comprend aisément — exploiter lui-même la mine inespérée qui lui était tombée sous la main. Il chercha donc à déchiffrer, avec le secours de l'alphabet de Landa, quelques groupes de signes du *Codex de Dresde*, du *Codex Peresianus*, et bientôt du *Codex Troano*, que le possesseur avait mis libéralement à sa disposition.

Le savant abbé nous raconte lui-même toutes les péripéties de ses investigations. L'alphabet et la série des signes symboliques le guident dans les commencements. Mais les signes de jours fournis par Landa apparaissaient si souvent dans les textes, que Brasseur ne tarde pas à douter de leur valeur cyclique. Le *Codex Troano*, qu'il s'appliquait surtout à déchiffrer, lui avait d'abord semblé, évidemment en raison de la multiplicité de ces signes, « une sorte d'almanach à l'usage des propriétaires ruraux » (3). Il lui vient alors l'idée que ce document, comme tous les autres documents hiératiques mayas et une foule de peintures mexicaines, renfermaient l'histoire du cataclysme qui, dans la haute antiquité, causa l'effondrement de tout un continent (l'*Atlantide*, de Platon). Cette idée tourne la tête du savant américaniste et fait de lui un homme absolument nouveau, que, pour ma part, je tiendrai toujours à distinguer de l'homme antérieur, de l'éminent érudit auquel on doit l'*Histoire des Nations Civilisées du Mexique* et tant d'autres ouvrages considérables qui ont ouvert de larges voies à l'américanisme. L'idée fatale du fatal cataclysme illumine Brasseur ; à ce moment, dit-il, « mes doutes se dissipèrent, mes incertitudes cessèrent insensiblement. Je pénétrai peu à peu le « mystère de ces images bizarres ; enfin, les derniers « voiles s'écartèrent, et je commençai à lire d'un « bout à l'autre les inscriptions (4) ». Dans tout le reste de sa vie scientifique, Brasseur n'est plus qu'un esclave enchaîné à cette déplorable vision ; et, dans son dernier livre, tout en reconnaissant qu'il avait pris le commencement du *Codex Troano* pour la fin et lu les inscriptions à rebours, il n'hésite point à remonter sur son trépied prophétique et à s'écrier : « J'ai levé le voile bleu du sanctuaire d'Isis, à qui « Plutarque fait dire : « Je suis ce qui est, ce qui « fut, ce qui sera. Nul mortel n'a jamais levé le voile « qui me couvre ». « Εὔρηκα (5) !!! »

Ce n'est pas sans un pénible sentiment, sans une tristesse profonde, que je me vois dans la nécessité de dire ici que, de tout l'échafaudage pompeusement élevé par Brasseur pour l'interprétation des anciens documents mayas, rien, à peu près rien (6), ne doit subsister, et que nul ne verra plus, après lui, cette histoire merveilleuse des terres qui se soulèvent et s'abaissent comme sous la baguette d'une fée, des volcans qui s'écroulent dans la fureur de leurs irruptions, de ces colonnes de gaz et de vapeur qui embellissent le tableau du grand tremblement de l'antiquité américaine. Cet échafaudage est de ceux qui s'écroulent d'eux-mêmes. Personne, que je sache, n'a critiqué la doctrine de Brasseur, ce dont il se plaignait d'ailleurs amèrement : il croyait à la conspiration du silence, arme odieuse dont les savants font, malheureusement pour leur honneur, un trop fréqnent usage. Et cependant, malgré l'absence de critique,

(1) *Etudes sur le système graphique et la langue des Mayas*, t. I, p. 5.

(2) Le document retrouvé par Brasseur n'est malheureusement pas le manuscrit original du P. Diego de Landa, mais une copie sans doute abrégée et défectueuse à plus d'un égard. Il n'est pas impossible que le manuscrit original existe encore en Espagne, et il y a tout lieu de penser que sa possession rendrait un précieux service à la science du déchiffrement des anciens textes mayas. Il serait fort à souhaiter qu'un gouvernement ami des lettres ordonnât des recherches pour aboutir à un résultat aussi désirable.

(3) *Études sur le système graphique et la langue des Mayas*, t. I, p. v.

(4) *Libr. cit.*, t. I, p. v.

(5) *Bibliothèque Mexico-Guatémaltenne*, Introduction, p. XLVII.

(6) Je dois dire cependant qu'on doit à Brasseur un certain nombre d'identifications de signes hiératiques mayas dont les épigraphistes devront lui tenir un grand compte, et qui eussent sans doute suffi pour donner à son œuvre une juste célébrité, s'il n'avait tiré un si déplorable parti de ses découvertes. Nous rendrons plus loin à ce savant américaniste la part qu'un travail de patience, tel que celui que j'ai entrepris, permet seul de lui restituer ; car, je l'ai dit, Brasseur n'a jamais justifié les valeurs qu'il attribuait aux signes hiératiques non mentionnés par Landa, et il n'est possible d'inscrire à son avoir scientifique que ceux dont on reconnaîtra l'exacte valeur par des travaux de comparaison et de déchiffrement recommencés de fond en comble

malgré le défaut de théorie nettement contradictoire, non-seulement l'œuvre de la seconde partie de la vie de Brasseur n'a pas survécu à son éminent auteur, elle n'a pas même vécu. Et de la seule production monumentale de la Commission du Mexique il ne restera qu'une œuvre d'imprimerie, un beau facsimile lithographique du manuscrit de Don Juan de Tro y Ortolano.

Lorsqu'il s'agit d'un homme de la trempe de Brasseur de Bourbourg, je me demande cependant s'il est permis de contester ses prétendues découvertes en ne leur opposant qu'un trop facile dédain. Mais à quoi servirait de vous citer ses traductions, que la simple lecture permet à chacun d'apprécier (1), et pourquoi disputer sur des déchiffrements que l'auteur n'a pour ainsi dire jamais justifiés, jamais établis par aucune preuve paléographique ou philologique sérieuse. Il me suffira, je crois, de mentionner l'opinion de Brasseur sur les faits de déchiffrement que j'aurai tout à l'heure à aborder. En attendant, je me bornerai à rappeler que les seuls américanistes qui, à ma connaissance, aient prononcé un jugement sur la doctrine de Brasseur, MM. Brinton (2), Bancroft (3), Lenormant (4), l'ont condamnée de la façon la plus sévère et la plus absolue.

A la suite de Brasseur, peu de savants se sentirent le courage de reprendre, avec le secours de la *Relacion* du P. de Landa, l'œuvre de déchiffrement qui avait amené son promoteur à de si fantastiques résultats. Je ne connaissais sur la question que quelques pages composées par M. William Bollaërt (5), et une Notice de M. Hyacinthe de Charencey (6); au moment où j'écris ces lignes, on me communique un nouvel article de ce dernier auteur (7), et un chapitre sur l'écriture et le calendrier mayas, faisant partie d'un nouvel ouvrage de M. Bancroft (8).

M. William Bollaërt est connu depuis longtemps du monde savant par de remarquables travaux d'histoire, d'archéologie et de géographie, principalement relatifs à l'Amérique du Sud. Lors de la publication de l'ouvrage de Landa, il fit paraître (9), une courte Notice sur la découverte qui venait d'être faite de ce précieux document et donna, avec quelques observations, l'alphabet hiératique maya, tel que nous l'avait fait connaître la *Relacion* du célèbre prélat yucatèque.

Dans la nouvelle étude qu'il a publiée récemment, M. Bollaërt réunit, avec une remarquable érudition, une foule de faits relatifs à l'histoire de l'écriture chez les Indiens du Nouveau-Monde; puis il aborde l'interprétation d'un certain nombre de signes empruntés, soit aux monuments sculptés du Yucatan, soit aux trois manuscrits hiératiques mayas connus jusqu'à ce jour. Je ne m'occuperai, pour le moment, que d'examiner ses idées au sujet de ces trois manuscrits.

M. Bollaërt n'a point fait usage de caractères hiératiques mayas, de sorte qu'il est souvent difficile d'apprécier la valeur de ses explications. En outre, je regrette qu'il nous présente, comme acquises à la science, des interprétations qui n'ont encore été justifiées par personne.

Le *Codex de Dresde*, suivant le savant américaniste anglais, renferme des récits d'un caractère mystique, historique et religieux. M. Bollaërt a obtenu une épreuve photographique (10) de la page 23 de ce manuscrit et en a entrepris le déchiffrement. Il a cru devoir lire le texte de bas en haut et de droite à gauche, suivant l'hypothèse de Brasseur.

A côté d'une mère tenant son enfant devant elle et portant un autre enfant plus jeune sur le dos, se trouvent des hiéroglyphes que M. Bollaërt traduit par : « *Nous venons en ta présence pour implorer* » (11). Puis vient le second groupe — une femme avec une divinité ou un magicien : *la jeune femme prie devant la divinité*; *elle pleure, mais elle a du courage* (12). Le troisième groupe représente probablement un roi et une jeune femme : *elle a fait un vœu concernant le roi au magicien... le roi est heureux* (13).

(1) Voici, à titre de spécimen, pour les personnes qui ne possèdent point la grande publication de la Commission Scientifique du Mexique, le sens que trouve Brasseur dans un passage (*ab uno disce omnes*) du *Manuscrit Troano* (t. Ier, p. 151) :

« Le maître... c'est celui de la terre soulevée, le maître de la calebasse, terre soulevée de la bête fauve (aux lieux abimés sous les flots); c'est lui le maître de la terre soulevée, de la terre gonflée outre mesure, lui le maître... du bassin de l'eau. Voie descendue, abimée, sans souffle, voie descendue abimée de toutes parts, les montagnes s'y sont soulevées en dix-neuf endroits (?); aux lieux soulevés sur l'eau, aux lieux soulevés de l'abime, les montagnes se sont soulevées à la surface du bassin. Car c'est là qu'ils étaient sans force, à la surface de la lave montée, voie déchirée qui a amoncelé la terre soulevée, lave montée de la terre-mère ; mais ces lieux qui étaient sans force ont repris leur vigueur, car c'est là qu'est le volcan »

Si l'on saute deux fois vingt feuillets pour en trouver la fin, on lit (p. 191) :

« Le foyer soulevé, double voie du cratère, a fondé un cône sur son issue pour élever une place au volcan ».

(2) It is painful to be unable to say a single word in favor of his views. They are thoroughly untenable and groundless. The abbé Brasseur deserves the highest praise for his ardor and devotion to archæological studies, but his theories do not bear a moment's examination... He insists on the identity of the ancient Maya and Aztec tongues, for which there is not a shadow of proof, and going further, claims that they are both derived from Germanic roots. Of course, with such notions as these, his « interpretation » of the Manuscript is an absurdity, and can never obtain a serious hearing in scientific circles ». *The Ancient Phonetic Alphabet of Yucatan*, by D. G. Brinton; New-York, 1870, p. 7.)

(3) « The translation must be pronounced a failure, especially after the confession of the author that he has begun his reading at the wrong end of the document, — a trifling error perhaps in the opinion of the enthusiastic Abbé, but a somewhat serious one as it appears to scientific men ». (*The Native races of the Pacific States of North-America*, by Hubert Howe Bancroft; New-York, 1875, t. II, p. 780.)

(4) Malheureusement l'auteur s'est laissé aller, dans cette publication, à des théories préconçues et à un système d'interprétation de fantaisie, qui n'a rien de commun avec la science véritable ». (*Essai sur la propagation de l'alphabet Phénicien*, par François Lenormant, t. Ier, p. 59, n.).

(5) Examination of Central American Hieroglyphs : Of Yucatan — including the Dresden Codex, the « Guatémalien » of Paris, and the Troano of Madrid; the Hieroglyphs of Palenqué, Copan, Nicaragua, Veraguas, and New-Granada; by the recently discovered Maya Alphabet. (Extrait des *Transactions of the Anthropological Institute of Great-Britain*; sans date, ni indication de provenance).

(6) Essai de déchiffrement d'un fragment d'inscription palenquéenne, dans les *Actes de la Société Philologique*, t. Ier, mars 1870.

(7) Essai de déchiffrement d'un fragment du Manuscrit Troano, dans la *Revue de Philologie*, t. Ier, p. 380 (juillet à septembre 1875).

(8) *The Native races of the Pacific States of North-America*, New-York, t. II, p. 748.

(9) Dans les *Memoirs of the Anthropological Society of London*, t. II. 1865-66.

(10) En 1865, d'après une lettre de M. le Dr Forstemann, conservateur de la Bibliothèque Royale de Dresde.

(11) « We come to thy presence to implore ». (*Exam. of Centr. Amer. Hier.*, p. 21.)

(12) « The young female implores before the Deity, she weeps but has courage ». (Loc. cit.)

(13) « She has made a vow about the king to the magician... the king is happy ». (Loc. cit.)

M. Bollaërt continue, de la sorte, à traduire divers passages du manuscrit. Comprendre ainsi quelques mots, des phrases même, écrites dans des caractères et dans une langue inconnus, serait un résultat considérable s'il était justifié. Seulement, le savant américaniste anglais a oublié d'établir comment il arrivait à de tels résultats. De sorte que, malgré le vif désir d'applaudir à ses découvertes, il me semble indispensable d'attendre ses futures explications avant de prononcer un jugement sur la solidité de ses déchiffrements du *Codex de Dresde*.

Les indications qu'il nous fournit sur le *Codex Peresianus* sont un peu plus explicites.

N° 2 verso — M. Bollaërt trouve : une partie du signe « puits » ou « eau » ; « vent » ; « roi » (renversé) « chef » ; « parler » ; etc. Mais il ne nous indique pas à quels signes il attribue ces valeurs. Le signe qu'il rend par « roi » est évidemment le signe qu'il suppose synonyme du signe . Ce dernier signe est le dix-septième du cycle des jours et, comme tel, se lit **ahau**. Or *ahau*, en maya, signifie « roi » ; il en conclut que le signe du mois **ahau** est ici pour le mot « roi ». Cela n'est point impossible, mais je ne puis l'admettre comme prouvé, surtout lorsqu'on me montre le signe *renversé*, comme dans le cas présent. Je ferai ensuite observer que le signe se rencontre sans cesse comme nom de jour, dans les trois manuscrits que nous connaissons, et tout particulièrement dans le *Codex Troano*, où nous le voyons entrer dans des combinaisons de calendrier d'une coïncidence incontestable, ainsi que nous le prouverons si des doutes pouvaient être émis à cet égard. M. Bollaërt admet également comme une variante du mot « roi », le signe qui offre bien quelque analogie avec le signe *ahau*, mais que rien n'autorise encore à considérer comme son équivalent, quand bien même il serait prouvé (et ce n'est pas prouvé) que les deux personnages presque entièrement effacés et assis sur ce signe (1) représentent des « rois ».

C'est en suivant le même système que le savant anglais trouve plus loin (2), dans une même ligne verticale le signe répété non pas neuf fois, comme il le dit, mais bien douze fois. En effet, il traduit ce signe, qui est celui du dixième jour, d'après Landa, par « dépenser avec économie (3) ». Mais le signe , comme nom de mois, se lit *béen*, et *béen* (rad. *be*) signifie « route, chemin ». Ce signe est, en effet, figuré douze fois de suite au milieu d'un dessin qui pourrait représenter assez bien « une voie (4) ». Je ne vois donc pas pourquoi on irait y voir le radical du verbe *beentah* (gastar poco á poco, con economia), car cette interprétation lui donnerait assurément encore moins de sens que celle de « route, chemin, voie ».

De même, à la page suivante (5), où se trouve aussi répété, dans une colonne verticale, le signe , pourquoi vouloir l'identifier avec celui du cinquième mois *tzéc*, lorsqu'il est très-certainement une variante du signe du vingtième jour *akbal* ?

Je justifie l'identification des signes et en remarquant que cette dernière forme se trouve mentionnée dans des listes continues de « jours », où il ne figure que des signes de « jours », notamment au n° 14 verso du *Codex Peresianus*, où le doute n'est pas possible. Que devient de la sorte la lecture *tzéc* de M. Bollaërt et sa traduction « parler » (6), alors que le signe doit se lire *akbal*, ce qui signifie, dit-on, « aux approches de la nuit » (7) ?

C'est en procédant par le même système que M. Bollaërt, dans six tableaux composés exclusivement des signes de jours connus par Landa, trouve les mots « poitrine, eau, unir, bâton de commandement, vent, magicien, rois (renversés), pas » (8). Je crois inutile de m'arrêter davantage sur ce mode de traduction.

M. Bollaërt s'occupe ensuite du *Codex Troano*. J'espérais trouver, dans cette partie de la notice du savant anglais, des interprétations qu'il eût été intéressant de comparer avec celles de Brasseur. A mon grand étonnement, M. Bollaërt s'est abstenu de toute explication relative à ce troisième manuscrit, qui était cependant celui sur lequel la discussion pouvait s'engager de la façon la plus fructueuse pour la science. Notre savant collègue admet-il donc la signification *volcanique* de ce document ? Il me semble qu'il n'aurait pas dû taire son opinion en pareille circonstance.

Je passe à l'examen des tentatives faites par M. Hyacinthe de Charencey pour expliquer quelques groupes de l'écriture katounique. M. de Charencey ne se prononce point non plus sur le système de Brasseur, mais il est évident qu'il le repousse de fond en comble. Il présente, en outre, sur M. Bollaërt cet incontestable avantage de préciser son opinion, de formuler nettement ses idées et de discuter les éléments graphiques des mots qu'il examine de façon à ne laisser subsister aucun doute sur sa manière de voir. Qu'il ait ou non réussi dans ses essais, — on sera à même, je l'espère, de le décider tout à l'heure, — toujours est-il qu'il a procédé avec un soin incontestable, par la seule méthode qui soit admissible, suivant moi, quand il s'agit de tenter le déchiffrement d'une langue et d'une écriture inconnues.

M. de Charencey a cherché, dans les deux articles qu'il a publiés (9), à déchiffrer plusieurs groupes de

(1) *Codex Peresianus*, n° 8 verso ; *id.*, n° 9 recto ; *id.*, n° 11 recto ; *id.*, n° 12 verso ; *id.*, n° 13 recto ; *id.*, n° 16 verso ; *id.*, n° 17 recto ; *id.*, n° 20 verso ; *id.*, n° 21 recto.

(2) *Libr. cit.*, n° 10 verso.

(3) « To expend with economy ».

(4) Je dois me hâter d'observer, afin d'éviter des malentendus, que dans le passage en question le signe *ben* ne signifie rien autre que le nom du jour ainsi nommé dans le Calendrier Maya.

(5) N° 11 recto.

(6) « To talk ». — Le sens principal de **tzéc** est « châtiment » (castigo).

(7) D'après Landa, cité par Brasseur, *Etudes sur le système graphique et la langue des Mayas*, t. II, p. 142.

(8) « Breast, water, to unite, staff of office, wind, magician, kings (reversed), and steps ». (*Loc. cit.*, p. 24-25.)

(9) *Actes de la Société Philologique*, t. I, p. 45 ; *Revue de Philologie*, t. I, p. 380.

signes yucatèques. Je vais examiner les faits à l'aide desquels il pense justifier ses interprétations.

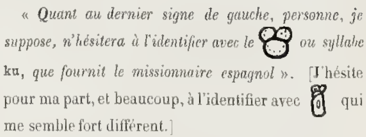
Le premier groupe appartient à l'écriture hiéroglyphique maya. Il se trouve, dit-il, sur le célèbre bas-relief de Palenqué, dit *Monument de la Croix*, et au-dessous de l'image de l'oiseau perché au haut de la croix. Ce groupe est figuré sous la forme suivante :



L'auteur ne dit point d'après quelle autorité il a reproduit ce groupe. Je dois observer seulement qu'il ne figure point sur la copie complète du monument faite en 1832 par M. de Waldeck, aux ruines de Palenqué, et publiée par lui dans le recueil des travaux de la Société Américaine de France (1). Il me paraît inutile de discuter sur l'authenticité plus ou moins grande des diverses copies de ce monument, d'autant plus que j'accepte, sans vouloir la contester, l'exactitude de la copie reproduite ci-dessus.

M. de Charencey trouve, dans les caractères qui composent ce groupe, plusieurs signes qui lui semblent *certainement* identiques avec ceux que nous a fait connaître Landa. Je ne puis partager son avis. « *Le premier, à droite,* , *est bien,* dit-il, *le* *ou ha de la* Relacion de las Cosas de Yucatan. *Il est vrai que ce dernier ne porte que deux points au lieu de trois. Je croirais volontiers qu'il y en a un d'oublié, et cette présomption se change presque en certitude si l'on réfléchit que ces deux points sont placés à la partie inférieure du caractère, dont la portion supérieure reste vide.* » [Mais je trouve, sur le signe de Landa, les points disposés en sens contraire ˙. au lieu de .˙ ; et ensuite je ne puis oublier qu'il ne s'agit pas ici d'une page d'écriture plus ou moins négligée où un point peut être aisément oublié, mais d'une inscription sculptée avec grand soin, et où l'oubli me semble moins aisément admissible ; ensuite, ces points sont sculptés sur un bas-relief, et je voudrais bien savoir quelle est leur forme exacte en sculpture. Cette observation est d'autant plus grave que M. de Charencey nous dit un peu plus bas qu'il a travaillé sur une copie d'un missionnaire, sans doute négligent, qui a transcrit le texte de l'inscription (2).

« *Nous avons affaire ici*, continue-t-il, *à un caractère cursif* ». [Sur le monument de Palenqué ! est-ce croyable, je ne le pense pas, à moins de preuves à fournir.] « *Le petit crochet qui termine la ligne supérieure de ce signe, dans la liste de Landa, doit être considéré comme fautif* ». [Et pourquoi?] « *Ce qui le fait voir clairement c'est qu'il ne se retrouve plus dans la transcription maya du mot* haa « *eau* », *donnée par notre auteur* ». [Mais, au contraire, le crochet se retrouve dans l'exemple de Landa .]



« *Quant au dernier signe de gauche, personne, je suppose, n'hésitera à l'identifier avec le* *ou syllabe* ku, *que fournit le missionnaire espagnol* ». [J'hésite pour ma part, et beaucoup, à l'identifier avec qui me semble fort différent.]

« *La principale différence qui se remarque entre les deux caractères, c'est que les points sont, dans l'inscription, remplacés* [nous sommes d'accord, ils sont remplacés... par autre chose] *par des lignes continues et arrondies, et cela ne nous paraît d'aucune importance* ». [Chacun est en état de juger. — Il est vrai qu'on nous cite un exemple analogue dans l'écriture allemande, et cet exemple le voici :] « *Dans beaucoup de livres allemands, imprimés au commencement de ce siècle, le tréma qui surmonte les voyelles faibles se trouve figuré par une ligne circonflexe, par exemple* : Mânner *pour* Manner. *Il est vrai qu'une ligne double sépare, dans le groupe palenquéen, la partie inférieure du caractère des deux globes dont elle est surmontée. Chez Landa, au contraire, cette ligne est simple* ». [Une ligne de plus ou de moins lorsqu'il s'agit de signes inconnus, suffit pour nous engager à la plus prudente circonspection, et il faudrait établir qu'en hiéroglyphes mayas, des lignes ou des points représentent la même chose et que deux lignes en font une, pour que l'identité des deux caractères fût, dans une certaine mesure, admissible.]

Or *ku* veut dire « saint, sacré, » et M. de Charencey a trouvé qu'il n'y avait dans le vocabulaire maya que le mot *hunab-ku* auquel ces divers caractères pussent convenir. « *Si nous parvenons,* dit-il, *à établir par de sérieux motifs que l'un des signes à déchiffrer doit représenter la syllabe* nab, *et l'autre une voyelle simple* [c'est-à-dire la syllabe hu], *la critique la plus sévère ne pourra se refuser d'admettre que l'on doit lire* Hunab ku *ou* « *le seul saint* ». [En effet, étant donné que le signe est le même que , il suffira, pour prouver que le groupe entier répond au nom rencontré par hasard en feuilletant le vocabulaire maya, de démontrer que le reste doit se lire hunab.] Malheureusement, l'auteur l'avoue aussitôt : *le signe inférieur du groupe présente plus de difficultés*, et un peu plus loin il reconnaît aussi que le deuxième signe de droite [cherchez, s. v. p.], qu'il veut assimiler au ou de Landa, offre encore plus de difficultés.

Or, comment expliquer ces signes qui offrent tant de difficultés, mais point assez pour que « *la critique la plus sévère puisse se refuser d'admettre que l'on doit lire* Hunab-ku ».

« *Notre première pensée,* dit M. de Charencey, *fut de voir dans la main ouverte la transcription du mot* kab « *main* », *de la langue maya. Mais alors le groupe n'eût plus correspondu au sens d'aucun des mots à nous connus de cet idiome.* Et un peu plus loin, il ajoute : « *On*

(1) *Archives de la Société Américaine de France*, 1re série, t. II, p. 69. — Je dois ajouter que la partie du Monument de la Croix, où se trouve le caractère en question, a été photographiée à Palenqué, par M. Désiré Charnay, et publiée dans le grand album de ses *Cités et Ruines Américaines* (texte par M. Viollet-Le Duc, Paris, 1863). J'engage les personnes qui s'intéressent au déchiffrement du groupe en question à recourir à la reproduction photographique et à juger de la ressemblance de ce qu'ils y verront avec le groupe reproduit ci-dessus. La comparaison ne manquera pas d'un certain intérêt.

(2) *Actes de la Société Philologique*, t. I, p. 50.

*trouve en maya un mot* **nab**, *non indiqué dans le vocabulaire publié par M. l'abbé Brasseur à la suite du manuscrit de Landa. Mais le savant abbé nous a appris que* **nab** *signifie « paume de la main » en yucatèque. Il est vrai qu'à en juger par le dessin, l'artiste palenquéen a voulu représenter plutôt le dos d'une main droite soutenant les autres caractères que la paume d'une main gauche* ». [Mais importe-t-il réellement peu que ce soit le dos ou la paume, la main droite ou la main gauche, pourvu que le signe se lise **nab**?] Et puis, « *l'attention du lecteur se trouve forcément reportée sur le creux de la main servant tout au moins de support* ». [En effet, quand on voit le dessus d'une main, rien de plus simple que de supposer le dessous, et il est impossible de ne pas le supposer ici, puisque le dessous fournit la lecture **nab**].

Reste cependant une petite difficulté, celle de l'ordre des signes. Que faites-vous du signe ? Rien sans doute, bien que vous paraissiez le rattacher par moments à ce que vous comparez avec le signe **ku** déjà assimilé par vous au *dernier signe de gauche* , à moins qu'en matière de déchiffrement la gauche d'un signe ne soit *au milieu*. — Puis encore une autre difficulté ; mais de celle-ci vous triomphez aisément. « *Peut-être*, dites-vous, *sera-t-on surpris de ne pas trouver le caractère en question à la place* QU'IL DEVRAIT NATURELLEMENT OCCUPER, *mais l'objection que l'on pourrait tirer de cette circonstance semble n'être d'aucun poids. Les déplacements de signes sont fréquents dans* TOUTES [« dans toutes », c'est peut-être beaucoup dire] *les écritures ornementales* ». [Vous auriez pu trouver encore un autre argument à ajouter en faveur de votre doctrine. L'abbé Brasseur, — vous le lui avez sans doute souvent entendu dire, — soutenait que les signes mayas pouvaient se lire également dans tous les sens, et M. le Dr Brinton a adopté son opinion. Lus de haut en bas ou de bas en haut, de droite à gauche ou de gauche à droite, au besoin dans tous les sens en même temps, c'est identiquement la même chose. Voilà une écriture vraiment bien commode, et je tiens le fait comme démontré dans votre Mémoire.]

Mon intention était de poursuivre ainsi, signe par signe, l'examen des deux ou trois groupes yucatèques expliqués par le même auteur. Mais je me suis aperçu qu'un tel projet m'entraînerait beaucoup trop loin, et je ne veux pas abuser, outre mesure, de la bienveillante attention du Congrès.

Qu'il me suffise d'ajouter, pour le moment, que le savant américaniste, dans son récent essai de déchiffrement d'un fragment du Manuscrit Troano, a employé identiquement la même méthode qu'il avait appliquée, il y a cinq ans, à la lecture du groupe du Monument de la Croix dont nous venons de nous occuper. Il a trouvé, dans le vocabulaire maya, quelques mots qu'il suppose avoir dû être cités dans les textes hiératiques que nous possédons. Puis, partant de cette hypothèse, il cherche comment il pourrait la justifier. Les groupes qu'il rencontre ne lui offrant pas les signes voulus pour représenter ces mots, il suppose les signes fautifs, ou bien il imagine que les signes qu'il ne connaît pas sont des variantes de ceux qu'il désire rencontrer ; et les obstacles s'aplanissent sur sa route comme par enchantement. Étant donné le nom de **Kukulcan**, il cherche à le rattacher à un signe où un élément graphique apparaît deux fois de suite à peu près sous la même forme. Il tombe sur le groupe (1) :

qu'il cherche à déchiffrer en lisant de droite à gauche et par lignes horizontales tracées de bas en haut, comme :

4 3
2 1

est, suivant lui, l'équivalent du **cu** de Landa (2). Et et lui fournissent le même signe répété deux fois, la variante lui semblant insignifiante. Quant à (3), c'est une variante du **l** de Landa (??). Pour compléter le mot, reste le signe , qui « *ne se rencontre pas sans doute dans l'alphabet de Landa, mais on le retrouve dans la série des hiéroglyphes de jours sous la forme* ». Voilà trouvé le nom de **Cuculkan**, *héros légendaire si fameux dans les annales du Yucatan et qui correspond chez les Mayas au* Quetzalcohuatl des Mexicains.

Il me paraît inutile d'insister davantage. Je crois juste, cependant, de répéter ici que M. de Charencey a fait un travail utile, en ce sens qu'il a montré combien était difficile le problème épigraphique à résoudre, et le peu de secours que fournissent en réalité les indications du P. Diego de Landa, pour entreprendre le déchiffrement de l'écriture mystérieuse de l'Amérique Centrale. Si ces indications lui avaient prêté un concours analogue à celui que la Stèle de Rosette a prêté aux égyptologues et l'Inscription de Bisutun aux assyriologues, M. de Charencey, qui a fait preuve en maintes circonstances d'un zèle laborieux et intelligent pour les recherches linguistiques, n'aurait pas été sans faire faire quelques progrès à la science qui nous occupe. Chacun de nous doit donc dire, comme l'a fait, avec une franchise qui l'honore, le savant M. William Bollaert : « Je n'ai pas trouvé que l'alphabet de Landa ait l'utilité que j'en avais espéré (4) ».

Il résulte, je crois, de la discussion qui précède,

(1) Ce groupe se rencontre, dans l'édition de Brasseur du *Codex Troano*, au feuillet XXI, col. 2.

(2) Je crois cette identification exacte, bien que l'auteur ne dise point sur quel fait il se fonde pour l'établir. Je pense, cependant, devoir l'inscrire à l'actif de ce savant américaniste.

(3) Le signe est bien connu. C'est le nom du premier jour *Kan*. L'identification de cette forme avec celle que nous fournit la *Relacion* de Diégo de Landa ( ) est incontestable. On le verra plus loin. (Cf. *Codex Troano*, p. 34 et pass.)

(4) « I did not find Landa's Alphabet of the use I hoped for. » (*Lettre à M. Léon de Rosny*, en date de Londres, 6 juillet 1875). — Voy. aussi M. Heinrich Wuttke, *Die Entstehung der Schrift*, p. 229.

qu'aucun des essais de déchiffrement des textes katouniques n'a produit jusqu'à présent une doctrine philologique acceptable pour la science. Je vais à mon tour soumettre à l'appréciation des Américanistes quelques-uns des résultats auxquels m'ont conduit, si je ne m'abuse, les recherches que j'ai entreprises, dans ces derniers temps, pour l'interprétation des anciens manuscrits hiératiques mayas.

Mais, avant de chercher à établir la solidité de ces résultats, je dois exprimer humblement le regret de n'avoir point à offrir des découvertes aussi brillantes à beaucoup près que celles que croyaient avoir faites mes devanciers. Avec la méthode de Brasseur de Bourbourg, nous avions la traduction, au moins partielle, d'un livre où il voyait l'histoire, bien autrement vieille que celle des pyramides d'Égypte, d'un grand cataclysme qui avait fait disparaître en un jour et une nuit, μιᾶς ἡμέρας καὶ νυκτός, ou à peu près, un vaste continent depuis lors submergé sous les eaux de l'Atlantide. Avec M. Bollaërt, nous avions déjà une idée du contenu de trois manuscrits hiératiques relatif à la mythologie, à l'histoire, aux rites, aux usages domestiques, etc., des anciens indigènes de l'Amérique Centrale. Avec M. de Charencey, nous trouvions la mention de plusieurs des noms les plus fameux de l'histoire ancienne du Yucatan et les éléments de déductions historiques et chronologiques relatives au Nouveau-Monde avant Colomb.

Avec le système que je vais vous exposer, le caractère précis des trois manuscrits mayas connus jusqu'à présent reste à découvrir; leurs figures (1) et leurs légendes demeurent généralement inexpliquées, et la nature des caractères katouniques est encore, à plus d'un égard, une énigme que le génie des temps futurs, — prochains, je l'espère, — aura l'honneur, j'en ai la ferme confiance, de deviner d'une façon sérieuse et même definitive.

J'entre en matière.

Nous avons à déchiffrer trois manuscrits, dont nous possédons le premier, le *Codex Peresianus*, avec les garanties rarement contestables qu'offre la photographie; le second, le *Codex Troano*, sous la forme d'un fac-simile chromo-lithographique qui paraît être d'une grande fidélité de reproduction; et le troisième, le *Codex de Dresde*, lithographié et colorié à la main, avec une exactitude qui ne paraît pas absolument à l'abri de la critique (2).

Pour entreprendre le déchiffrement de ces trois manuscrits, nous avons un point de départ, un seul jusqu'à présent : la *Relacion* du P. Diego de Landa. Mais cette précieuse relation ne nous fournit, comme on l'a vu, qu'un passage fort court sur la question de l'alphabet yucatèque; et, comme pour rendre plus penible la tâche des paléographes, ce passage est de la plus déplorable obscurité (3). Le manuscrit de la *Relacion de las Cosas de Yucatan*, que Brasseur a eu la bonne fortune de retrouver aux Archives de l'Académie Royale d'Histoire de Madrid, n'était malheureusement pas l'original, mais une copie faite, ainsi que nous l'apprend le célèbre américaniste, trente ans environ après la mort de Landa, si l'on en juge par l'écriture. D'après le titre et suivant certaines phrases, « ce manuscrit de Madrid serait même incomplet, et le copiste en aurait supprimé avec intention les titres des chapitres qui le divisaient, mais en y laissant des provincialismes et une orthographe *à peine intelligibles, même pour un Espagnol* (4) ». En outre, il est fort à craindre que le copiste, ignorant l'intérêt que devait avoir un jour la partie de cet ouvrage relative à l'écriture katounique, ait justement négligé cette partie plus que toute autre, et l'ait même abrégée. Toujours est-il que l'alphabet de Landa et la liste des signes de jours et de mois, tels qu'ils sont parvenus jusqu'à nous, sont très-loin de nous fournir une série quelque peu complète des caractères hiératiques employés par les anciens Mayas. De sorte qu'une foule de ces caractères, même avec le secours du célèbre prélat, sont encore absolument lettre morte pour les américanistes.

Une partie des signes que nous fournissent les trois listes renfermées dans la *Relacion* du P. Diego de Landa se reconnaissent aisément dans les trois manuscrits que nous possédons. Mais il faut se hâter d'ajouter qu'ils ne représentent que l'infime minorité des caractères que nous y distinguons. En d'autres termes, Landa nous fournit la valeur de 71 signes (20 pour les jours, 18 pour les mois, 33 pour l'alphabet) : l'examen attentif des textes hiératiques m'a signale plus de 700 signes différents (5), d'où il résulte que les neuf dixièmes des caractères hiératiques mayas restent pour le monde savant à l'état d'une profonde et décevante énigme.

Tel est, sur le Grand-Livre de la paléographie yucatèque, l'actif et le passif actuels des archéologues. Voyons maintenant dans quelle mesure il semble possible, avec les instruments de travail malheureusement si imparfaits et si insuffisants que nous possédons jusqu'à présent, d'améliorer la situation faite aux américanistes qui veulent se livrer à des tentatives de déchiffrement et d'interprétation des textes hiératiques de la vieille civilisation Maya.

(1) Un travail d'interprétation sur les figures qui ornent les manuscrits hiératiques mayas et sur les caractères distinctifs des Divinités du *Panthéon Yucatèque* rendrait, en ce moment, de grands services à la science de l'archéologie et de la paléographie de l'Amérique Centrale. Il serait fort à désirer que ce travail fût mis à l'ordre du jour d'une des plus prochaines sessions du Congrès International des Américanistes.

(2) M. le Dr Förstemann m'écrit qu'il est question de publier un fac-simile photographique de ce précieux manuscrit. Une telle publication serait fort utile pour les études d'archéologie yucatèque.

(3) « The passage relating to the alphabet is very vague, unsatisfactory, and perhaps fragmentary ». (Bancroft, *The Native races of North-America*, t. II, p. 777.)

(4) *Relation des choses de Yucatan*, Introduction, p. 3, n.

(5) Je me proposais de joindre au présent Mémoire le catalogue de ces signes; j'y ai renoncé, tant à cause des difficultés typographiques inhérentes à leur reproduction que parce que j'ai acquis la conviction que je ne pouvais publier ce catalogue d'une façon satisfaisante avant d'avoir étudié l'*original* du magnifique Manuscrit maya de la Bibliothèque de Dresde.

# IV

Parmi les indications paléographiques que nous devons à la *Relacion* de Landa, celles qui ont rapport au calendrier sont au nombre des plus précieuses ; et cela d'autant plus que les signes du calendrier se rencontrent fréquemment dans les trois seuls manuscrits sur lesquels nous pouvons appuyer des essais de déchiffrement. Il me paraît donc nécessaire d'examiner avec un soin tout particulier les signes cycliques dont nous avons connaissance, et de rechercher, dans les documents que nous possédons sur la supputation du temps chez les Mayas, les moyens de tirer le meilleur parti possible de la portion des manuscrits hiératiques qui est jusqu'à présent la moins difficile à interpréter.

Diego de Landa nous donne, pour servir d'exemple à ses renseignements d'ailleurs si défectueux sur le calendrier maya, les noms de mois et de jours d'une année dont il oublie de nous fournir la correspondance romaine (1). Puis, au lieu de prendre pour base le calendrier maya lui-même, il tire son point de départ du calendrier européen, de sorte qu'il commence son énumération de jours au 1[er] janvier, au lieu de la commencer au premier jour du mois *pop*, avec lequel débute l'année yucatèque. Enfin, il commet un autre oubli en ce qui concerne les jours intercalaires, ce qui pourrait nous entraîner dans une grave erreur pour les années subséquentes, si l'on n'y faisait point attention.

Voici la liste des signes cycliques de l'écriture hiératique maya, pour la notation des jours, telle que nous la fournit la *Relacion de las Cosas de Yucatan* :

Signes hiératiques des Jours :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1. — Kan. | 6. — Muluc. | 11. — Ix. | 16. — Cauac. |
| 2. — Chicchan. | 7. — Oc. | 12. — Men. | 17. — Ahau. |
| 3. — C.mı. | 8. — Chuen. | 13. — Cib. | 18. — Ymic. |
| 4. — Manık. | 9. — Eb. | 14. — Caban. | 19. — Ik. |
| 5. — Lamat. | 10. — Ben. | 15. — Ezanab. | 20. — Akbal. |

Le JOUR s'appelait **kin** en maya, mot qui signifiait également « soleil ». On se servait pour sa subdivision des locutions suivantes :

**Malik ocok kin** « l'aube ».
**Hatzcab** « matinée, avant-midi ».
**Chun-kin** « midi, milieu du jour ».
**Tzelep kin** « déclin du jour », vers 3 heures du soir.
**Oc na kin** « coucher du soleil »
**Akab** « nuit » (2).
**Chumuc akab** « minuit ».

Dans un intéressant Mémoire sur la Chronologie antique du Yucatan (3), Don Juan Pio Perez, chef politique de Peto, essaye de trouver les étymologies des vingt noms de jours reproduits ci-dessus d'après la *Relacion* de Diego de Landa (4). Ces étymologies sont en général fort douteuses, et si quelques-unes sont véritables, il faut nécessairement admettre qu'elles se rapportaient à des signes différents de ceux que nous trouvons dans le calendrier maya, ou bien que ces signes ont, pour la plupart, subi avec le temps de profondes altérations. On en jugera par les explications suivantes, auxquelles j'ai eu soin de joindre le signe figuratif yucatèque toutes les fois qu'il pouvait, tant bien que mal, se rattacher au sens du nom de jour correspondant :

1. **Kan** signifie « la corde ou le fil de henequen tordu », puis aussi « jaune ».
2. **Chicchan**, signification inconnue.
3. **Ciml** est le prétérit du verbe *cimil* « mourir ». — Le signe hiératique peut, en effet, figurer une tête de mort, avec les cils baissés et les dents apparentes à l'extérieur.
4. **Manik** « vent qui passe » (??).
5. **Lamat**, signification inconnue.
6. **Muluc** « réunion, amoncellement » (??)
7. **Oc** « le contenu du creux de la main » (?).
8. **Chuen** « planche, nom d'arbre » (?).
9. **Eb** « escalier » ; signification qui ne répond certainement pas à la figure de ce caractère cyclique.
10. **Been**, de *beenlah* « dépenser avec économie » (?!). — On verra plus loin ce qu'il faut penser de cette étymologie, et comment il faut probablement la rectifier.
11. **Ix** « peau de poisson », ou, suivant Brasseur, « sorcier, sorcellerie ». — Peut-on voir dans le signe hiératique quelque chose qui rappelle l'une de ces idées ? — Je m'abstiens de répondre (5).

(1) La *Relacion* de Diego de Landa a été composée quelques années avant la réforme grégorienne, laquelle date de 1582

(2) Beltran donne, en outre, les mots suivants : **o-kin** « cette nuit » (de **o**, privatif, et **kin** « soleil »; — **okni** ou **okne** « la nuit dernière ; — **okinal** ou **oknal** « au soir ». (*Arte del idioma Maya*, p. 185.)

(3) *Explicacion del Calendario y de la Cronologia antigua de Yucatan*, reproduction, dans le *Registro Yucateco*, d'un travail de chronologie inséré, par Stephens, dans ses *Incidents of travels in Yucatan*, et publié de nouveau par Brasseur de Bourbourg, dans son appendice à la *Relation des choses de Yucatan* (Paris, 1864, in-8°); voy. également D. Pio Perez, dans le *Diccionario universal de Historia y de Geografia*, Append., art. « Chronologie Yucatèque. »

(4) Suivant Nuñez de la Vega, les vingt noms de jour du calendrier seraient ceux des vingt chefs ou ancêtres du pays.

(5) M. de Longpérier me fait observer que cette figure rappelle la torpille avec sa bouche et ses taches en disques, et qu'il existe, en outre, divers poissons épineux qui sont marqués de disques et ont des formes plus ou moins globuleuses. — Plusieurs caractères de l'écriture sacrée du Yucatan dérivent, d'ailleurs, de la représentation de certains poissons.

12. **Men** « édificateur ». — Le signe de ce jour, sous sa forme plus parfaite peut-il correspondre à ce mot, qui signifie également « artisan »?
13. **Cib** « la cire » ou « le copal ». Le signe de ce jour, sous sa forme peut-il être considéré comme figuratif??
14. **Caban**, sens inconnu, suivant Pio Perez; — « qui est amoncelé, en masse, bouleversé », suivant Brasseur. — La racine *cab* signifie « lave volcanique, poison, miel, aurore, la terre du Yucatan », etc.
15. **Ezanab** ou **Edznab**, sens inconnu. — Brasseur remarque qu'il est identique avec le *tecpatl* mexicain, représenté également par le « silex à la croix tremblée ».
16. **Cauac** sens inconnu.
17. **Ahau** « roi » ou « période de 24 ans ».
18. **Imix** sens inconnu. — La racine **im** signifie « trou, mamelle, foyer souterrain » (Brass.). — Le signe est peut-être figuratif (?).
19. **Ik** « vent, souffle, esprit ». Un des symboles de Kukulcan ou Quetzalcoatl.
20. **Akbal**, incompréhensible, suivant Pio Perez ». — « Sur le point de faire nuit », suivant Brasseur (Cp. **Akab** « nuit »).

On désigne sous le nom de SEMAINE maya des périodes de 13 jours; et, à cette occasion, je ferai remarquer que le chiffre 13, base du cycle maya de 52 ans ($13 \times 4 = 52$) est, au Yucatan, le nombre sacré par excellence, et en même temps celui des Grands Dieux (1). Ce nombre fut également celui des premiers hommes créés, sous le nom de *Chay-Abah*, pour la défense de *Tullan*, c'est-à-dire des treize premiers chefs de la noblesse guerrière qui avaient dans leurs attributions la défense des dieux et des prêtres (2).

Les signes de jours, dont nous venons de reproduire la liste, d'après la *Relation* de Diégo de Landa, n'ont peut-être point été figurés, par le copiste, d'une façon aussi parfaite qu'on aurait pu le désirer. Néanmoins, ils sont d'un tracé assez exact, et il n'a pas été difficile de les reconnaître dans les trois manuscrits hiératiques mayas que nous avons actuellement à notre disposition; et cela, d'autant plus que ces signes figurent, comme nous l'avons dit, un nombre considérable de fois dans ces manuscrits.

Un examen attentif du *Codex Troano* d'abord, ensuite du *Codex Peresianus* et du *Codex Dresdensis*, n'a pas tardé à démontrer, toutefois, que, dans les passages où l'on était invité, par les dispositions du texte, à voir des séries continues de ces noms de jours, se trouvaient un assez grand nombre de caractères non compris dans la liste de Landa et qui étaient, vraisemblablement aussi, des signes cycliques et même des variantes des signes de jours qui nous étaient connus.

L'abbé Brasseur, tout le premier, a reconnu l'existence de telles variantes et nous en a donné une longue table (3). Seulement le regrettable américaniste a oublié de justifier ses identifications, de sorte qu'on demeure sans cesse dans le doute sur l'exactitude des valeurs qu'il attribue aux signes non mentionnés par Landa. Je me suis donc préoccupé, au début de mes études de paléographie yucatèque, d'examiner ligne par ligne, dans les trois manuscrits hiératiques mayas, les signes qui me semblaient devoir figurer des noms de jours, et de chercher s'il n'y aurait pas un moyen sûr d'établir les identifications entre les caractères connus et les caractères inconnus.

Voici les résultats auxquels je crois être parvenu.

Dans les trois manuscrits mayas, dans le *Codex Troano* surtout, les signes que nous connaissons par Landa comme des signes de jours se présentent en grand nombre dans deux conditions évidemment différentes. Dans l'une, nous les voyons mêlés à une foule de signes qui, pour la plupart, nous sont inconnus, et parfois accolés à ces signes inconnus ou groupés entre eux, d'une façon qui ne permet guère de croire à une simple énumération de calendrier; les passages où les signes en question figurent de la sorte doivent former le texte proprement dit, la narration de ces vieux documents hiératiques. Dans l'autre condition, nous trouvons, au contraire, ces signes de jours reproduits en colonnes verticales, isolés de toute autre marque graphique, et dans une disposition qui rappelle assez bien celle de nos almanachs. J'ai cru devoir m'occuper, tout d'abord, de ces colonnes qui ne me paraissaient pas devoir renfermer d'autres signes que ceux des jours.

Au premier feuillet du *Codex Troano*, suivant l'ordre ordinaire des livres européens, ou au dernier feuillet, suivant la pagination donnée à ce manuscrit par l'abbé Brasseur de Bourbourg, et dans la partie supérieure de ce feuillet, figurent exceptionnellement en ligne horizontale une série de signes de jours commençant par le signe *ymix*, que Landa nous donne comme étant celui par lequel commençait, chez les anciens Mayas, « leur computation des jours ou calendrier (4). » A droite de ce signe, viennent, successivement, les six signes de jours (5) qui suivent le jour *ymix* dans la table des vingt jours yucatèques. La première pensée, en voyant, à l'une des extrémités du manuscrit, une série de jours commençant par le premier de la computation indigène, et se continuant, sans interruption, par les signes des jours suivants, est de croire que le document maya va nous fournir ainsi tous les signes cycliques qui nous sont connus et dans l'ordre qu'ils doivent avoir dans un almanach. Il suffit de tourner le feuillet pour être obligé de renoncer à cette illusion. Après le septième jour, le *Codex Troano* ne donne point le huitième, et c'est en vain qu'on chercherait dans tout le manuscrit la suite de cette série interrompue dès le second feuillet.

Que trouvons-nous maintenant aux feuillets subséquents de ce document énigmatique? — Désormais plus de série continue de signes de jours, mais çà et là, à divers endroits des pages, une ou plusieurs co-

(1) Clavigero, *Historia antigua de Mexico*, t. II, liv. VI.
(2) Brasseur, *Relation des choses de Yucatan*, p. 366, n.
(3) J'ai reproduit la table des signes de mois et de leurs variantes que nous donne Brasseur de Bourbourg, sur la PLANCHE XIII.
(4) *Relation des choses du Yucatan*, pp. 236-237.
(5) Le manuscrit est très-détérioré en cet endroit, mais je suis parvenu à reconstituer cette ligne tout entière d'une façon absolument incontestable, ainsi qu'on le verra dans la suite de cet Essai.

lonnes de signes cycliques présentant, entre eux, des lacunes plus ou moins considérables.

En présence de ces notations de signes cycliques, dont la discontinuité détruisait l'idée première que j'avais conçue d'une énumération suivie des jours d'une période donnée, j'ai recherché si un principe quelconque n'avait pas présidé à la notation de ces signes. L'examen attentif de quelques feuillets du *Codex Troano*, et plus tard l'étude des autres manuscrits mayas, m'a démontré que ces signes, tout en ne se suivant pas sans interruption, étaient toujours notés suivant un ordre, ou, si l'on préfère, suivant une progression rigoureusement mathématique. Tantôt ils figurent séparés les uns des autres de 5 en 5, tantôt de 13 en 13, tantôt de 7 en 7, etc.

La constatation de cette disposition numérique régulière devait me fournir un précieux moyen d'investigation, et m'amener non-seulement à rétablir avec certitude de regrettables lacunes et des signes effacés en partie ou en totalité, mais encore à déterminer d'une manière rigoureuse la valeur de toute une série de variantes et à connaître, par conséquent, la signification d'autant de signes non mentionnés par Diégo de Landa.

Je reviendrai plus tard sur la nature des diverses dispositions numériques des signes cycliques mayas dans les trois manuscrits que nous possédons. Qu'il me suffise, pour l'instant, de donner la liste des signes nouveaux dont j'ai acquis la connaissance, en me conformant à la progression mathématique dont je viens de parler.

Dans cette liste, on trouvera, tout d'abord, la figure hiératique maya (1), puis, dans les colonnes suivantes, la valeur donnée à ces signes par Landa (2) ou par Brasseur (3), quand ils en ont connu l'existence, ou par l'auteur de cet Essai (4), quand les identifications n'ont pas été faites dans des travaux antérieurs. Une dernière colonne, enfin, servira à justifier les valeurs attribuées aux signes, en indiquant les feuillets des manuscrits hiératiques mayas où ils se rencontrent et où il est facile de constater leur valeur exacte d'après leur place respective dans des séries de signes cycliques séparés les uns des autres par des distances égales.

**Tableau des signes de jours :**

| SIGNES. | LANDA, 1864 | BRASSEUR, 1869 | ROSNY, 1875. | JUSTIFICATIONS. |
|---|---|---|---|---|
| | **kan** | kan | kan | |
| | « | « | **kan** | *Tro.*, 6, 10, 18, 26. |
| | « | **kan** | kan | *Tro.*, 5, 11, 19, var 22, 26, 28, 30, 31, 34; 17*, 18*, 21*, 22*, 23*, 26*, 33*. |
| | **chicchan** | chicchan | chicchan | |
| | « | **chicchan** | chicchan | *Tro.*, 2, 3, 5, 17, 25, 26, 28, 33, 35; 10*, 12*, 16*, 24*, 25*, 33*; *Per.*, 14. |
| | « | « | **chicchan** | *Tro.*, 31. |
| | « | « | **chicchan** | *Tro.*, 19. |
| | « | ix | **chicchan** | *Tro.*, 6*; var. 9*. |
| | « | « | **chicchan** | *Tro.*, var. 12, 25; v. 24*, v. 25*, — *Per.*, v. 5, v. 14. |
| | « | « | chicchan | *Tro.*, *. |
| | **cimi** | cimi | cimi | |
| | « | « | **cimi** | *Tro.*, 6, var., 11; v. 5*. |
| | « | « | **cimi** | *Tro.*, 7, 13. |
| | « | « | **cimi** | *Tro.*, 26*. |
| | **manik** | manik | manik | |
| | « | « | **manik** | *Tro*, 28. |
| | **lamat** | lamat | lamat | |
| | « | **lamat** | lamat | *Tro.*, 6, var. 11, v. 18, 30, 31, 32, 34; 17*, 34*. |
| | « | **lamat** | lamat | *Tro.*, 4, 8, 35; 2*, 4*, 9*, 11*, 15*, 17*, 18*, 19*, 22*, 23*, 30*, 31*; — *Per.*, 14; 18, 19. |
| | « | « | **lamat** | *Tro.*, 2, 5, 10, 26, 28; 12*, 15*, 19*, 20*, 22*, 23*, 28*, 29*, 33*, 34*. |
| | « | « | **lamat** | *Tro.*, 19, var. 32*. |
| | **muluc** | muluc | muluc | |

(1) Je n'ai pas cru devoir mentionner, dans le tableau qui va suivre, les variantes de signes cycliques qui ne présentent point de différences notables avec les signes connus, ou qui en diffèrent seulement par un défaut évident de calligraphie ou par une altération du manuscrit. Ce tableau suffira, je l'espère, pour permettre la lecture, sans aucune espèce de doute, de tous les signes de ce genre figurés dans les trois manuscrits mayas qui nous sont connus.

(2) J'ai donné en lettres **grasses**, dites normandes, la valeur qui a été attribuée, pour la première fois, d'une manière exacte, à chacun des signes de jours, et en lettres romaines la même valeur lorsqu'elle a été reconnue exacte et adoptée dans les travaux ultérieurs. Les signes dont la valeur est indiquée en lettres normandes dans la colonne de Landa sont ceux qui proviennent de la *Relacion de las cosas de Yucatan* de ce missionnaire.

(3) Brasseur de Bourbourg, comme nous l'avons dit, n'a point établi les raisons sur lesquelles il se fondait pour établir l'équivalence des signes nouveaux qu'il rencontrait dans les textes, avec ceux dont on doit la connaissance à Diégo de Landa. J'ai cru, cependant, devoir lui attribuer la détermination de tous ceux dont j'ai pu constater la valeur conforme à celle qu'il indique dans ses *Etudes sur le système graphique et la langue des Mayas* (Paris, 1869, t. Ier). Quant aux autres signes qui figurent dans sa liste (*Libr. cit.*, p. 201 et suiv.), et dont je n'ai pu constater par moi-même l'attribution exacte, je n'ai pas cru devoir les admettre dans mon tableau, mais je les ai reproduits PLANCHE XIII.

(4) Les signes qui figurent dans mon tableau, à la troisième colonne des valeurs, ne se rencontrent point dans la liste de Brasseur ou y ont été l'objet d'une attribution inexacte. Je crois pouvoir garantir l'exactitude de mon identification, et à ce titre j'ai indiqué leur valeur en lettres *normandes*. Il appartiendra à mes successeurs de rectifier les méprises que j'aurai pu commettre, si parfois je me suis fait illusion sur la sûreté de mes procédés.

| Signes. | Landa, 1861. | Brasseur, 1869. | Rosny, 1875. | Justifications. | Signes. | Landa, 1861. | Brasseur, 1869. | Rosny, 1875. | Justifications. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | » | » | **muluc** | *Tro.*, 25, 31; 16*; — *Per.*, 14. | | » | » | **cib** | *Tro.*, 17, 19, 28; 9*, var. 2*, 11*, 12*, 14*, 15*, 19*, 28*, 34*. |
| | » | **muluc** | muluc | *Tro.*, 30; 3*, 6*, 7*, 12*, 21*, 24*, 25*, 32*, 34*. | | » | **cib** | cib | *Tro.*, 6, 7, 8, 12; 23*, 31* |
| | **oc** | oc | oc | | | » | » | **cib** | *Tro.*, var. 7*, 9*, 12*, v. 17*, 18*, 33*. |
| | » | **oc** | oc | *Tro.*, 4, var. 6, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 18, 31; 5*, 9*, 10*, 18*, 23*, 26*, 27*, 30*, 31*, 33*; — *Per.*, 6, 14. | | » | » | **cib** | *Tro.*, 12*. |
| | » | p | **oc** | *Tro.*, 12. | | **caban** | caban | caban | |
| | » | » | **oc** | *Tro.*, 2, 6*, 26*, 28*, 31*. | | » | | **caban** | *Tro.*, 31; var. 7*. |
| | **chuen** | chuen | chuen | | | » | **caban** | caban | *Tro.*, 2, 6, 31, 33; var. 1*, 2*, 6*, 7*, 8*, 10*, 12*, 18*, 25*; — *Per.*, 9, 13, 14, 19. |
| | » | **chuen** | chuen | *Tro.*, 27, 28, 30, 31; 3*, 7*, 12*, 14*, 15*, 21*, 22*, 25*. | | » | **caban** | caban | *Tro.*, 9*. |
| | » | c | **chuen** | *Tro.*, 7. | | » | » | **caban** | *Tro.*, 17, 19, 24; 2*, 3*, var. 4*, 24*. |
| | » | » | **chuen** | *Per.*, 14; var. 6. | | **ezanab** | ezanab | ezanab | |
| | **eb** | eb | eb | | | » | » | **ezanab** | *Tro.*, 2, 8, 11, 12, 29, 35; 20*, var. 23*, 25*, 27*. |
| | » | » | **eb** | *Tro.*, 34*. | | **cauac** | cauac | cauac | *Per.*, var. 8, v. 9. |
| | **ben** | ben | ben | | | » | » | **cauac** | *Tro.*, 3, 19, 33, 34; 5*, 7*, 10*, 11*, 12*, 15*, 18*, 21*, 22*. |
| | » | **ben** | ben | *Tro.*, 7*. | | » | **cauac** | cauac | *Tro.*, 19, 28; var. 24*, 25*, 26*, 28*, [illegible] |
| | **ix** | ix | ix | | | » | » | **cauac** | *Tro.*, 23. |
| | » | » | **ix** | *Tro.*, 4, 6, 7, 8, 10, 11, 12, 18, 33; 4*; — *Per.*, var. 6, 14. | | **ahau** | ahau | ahau | |
| | » | » | **ix** | *Tro.*, 20; var. 2; 5*, 14*, 17* | | » | » | **ahau** | *Tro.*, 13*, 19*, 20*, 21*, 23*; — *Per.*, 9, 16, 20. |
| | » | » | **ix** | *Tro.*, 12. | | | » | **ahau** | *Per.*, 5, 8, 13, 16, 20. |
| | » | » | **ix** | *Tro.* var. 31*, 32*, 33*, 34*. | | **ymix** | ymix | ymix | |
| | » | » | **ix** | *Tro.*, 27*. | | **ik** | ik | ik | *Tro.*, var. 12, v. 13; v. 18*, v. 27*, 31*. |
| | » | » | **ix** | *Tro.*, 5*. | | » | **ik** | ik | *Tro.*, 6, 30, 32, 34, 36; var. 4*, 7*, 27*. |
| | **men** | men | men | | | · | » | **ik** | *Tro.*, var. 1*, 4*, 14*. |
| | » | » | **men** | *Tro.*, 35. | | » | » | **ik** | *Tro.*, 2, 8, 28, var. 30; 2*, 18*, 20*, 23*, 25*, 28*, 32*. |
| | » | **men** | men | *Per.*, 14; — *Tro.*, var. 12, 28. | | » | » | **ik** | *Tro.*, var. 4, v. 6, v. 7, v. 9, 10, 11, v. 12, 13, 18, 24. |
| | **cib** | cib | cib | | | » | · | **ik** | *Tro.*, var. 8*. |
| | · | **cib** | cib | *Tro.*, 5, 6, 8, 11, var. 18, 26, 31; 14*, 22*, 23*, 26*, 31*, 34*; — *Per.*, 18, 19. | | | **ik** | ik | *Tro.*, 26*. |

| Signes. | Landa, 1864. | Brasseur, 1869. | Rosny, 1875. | Justifications. |
|---|---|---|---|---|
| | **akbal** | akbal | akbal | |
| | » | **akbal** | akbal | *Per.*, 11, 14; *Tro.*, 19, 28. |
| | » | » | **akbal** | *Tro.*, 2, 30, 31, 35; 5*, 11*, 12*, 16*, 22*, 24*, 29*, 36*; — *Per.*; 6. |

Le tableau qui précède porte de 20 à 77 le nombre des signes cycliques mayas dont la valeur nous est connue d'une façon, je crois, absolument sûre. En avançant dans nos études de déchiffrement de l'écriture hiératique du Yucatan, nous verrons que la connaissance d'un grand nombre des variantes expliquées ci-dessus apporte, en outre, un jour nouveau pour la lecture des signes purement phonétiques des anciens manuscrits de l'Amérique centrale.

J'ai mentionné, dans mon *Mémoire sur la Numération des anciens Mayas*, le fait que plusieurs tribus de l'Amérique du Nord avaient emprunté parfois à des dialectes étrangers certains noms de nombre en en modifiant la valeur. Les Chérokais, de leur côté, ont formé leur écriture à l'aide de nos lettres latines, sans se préoccuper de la valeur que nous attribuons à ces lettres. Cette singulière manière de faire des emprunts, en dénaturant l'objet emprunté, paraît avoir été adoptée pour les signes cycliques par plusieurs nations de l'Amérique centrale. Ainsi le nom du 3e jour, **cimi** en maya, est devenu celui du 6e jour, *camey* en cakchiquel; et ces deux noms, d'une origine évidemment identique, signifient « mort », tout comme *miquiztli*, nom du 6e jour en mexicain ou en nahuatl de la région isthmique. Des transpositions cycliques analogues s'observent dans toute la série des jours, chez les différents peuples de cette partie du Nouveau-monde (1). Il ne sera peut-être pas inutile, pour découvrir la valeur phonétique exacte de tous les noms du calendrier maya et les rapports de cette valeur phonétique avec les signes hiéroglyphiques ou hiératiques qui servent à les figurer, d'étudier ces transpositions (2), et les variations de sens qu'elles ont motivées. Le nombre des travaux préliminaires qu'exige toute tentative sérieuse de déchiffrement des textes mayas est tellement considérable, que j'ai dû négliger à mon grand regret, une foule de comparaisons de ce genre. Dans l'espoir que d'autres en pourront tirer parti, je mentionnerai ici les transpositions les plus remarquables que signale l'examen des cycles maya, quiché, mexicain, etc. (3):

| | |
|---|---|
| 1er jour maya, **kan**; | 5e jour quiché, *can* « serpent »; 5e jour mexicain, *cohuatl* « serpent ». |
| 3e jour maya, **cimi** « mort »; | 6e jour quiché, *camey* « mort »; 6e jour mexic., *miquiztli* « mort ». |
| 5e jour maya, **lamat** (sens inconnu); | 8e jour chiapanèque, *lambat*. |
| 6e jour maya, **muluc** « réunion, amoncellement »; | 9e jour chiapanèque, *molo* (?). |
| 10e jour maya, **been**; | 13e jour chiapanèque, *been*. |
| 11e jour maya, **ix** ou **hix**; | 14e jour chiapanèque, *hix*. |
| 14e jour maya, **caban**, | 16e jour chiapanèque, *chabin*. |
| 16e jour maya, **cauac**; | 19e jour quiché, *caok* « pluie » (?); 19e jour chiapanèque, *cahogh*. |
| 18e jour maya, **imix** (sens inconnu); | 1er jour quiché, *imox* « espadon »; 1er jour chiapanèque, *imox*. |
| 19e jour maya, **ik** « souffle, esprit »; | 2e jour quiché, *ig* « souffle, esprit »; 2e jour chiapanèque, *igh*. |
| 20e jour maya, **akbal** (sens inconnu); | 3e jour quiché, *akbal* « chose confuse »; 20e jour chiapanèque, *òghual*. |

De telles permutations des noms de jours dans les différents calendriers de la même région d'une part, et l'incertitude presque générale qui subsiste sur leur signification, d'autre part, me font craindre que l'origine de ces noms soit loin d'être un problème envisagé sous son véritable jour. D'ailleurs, si l'on suit les données étymologiques qui nous sont fournies par les auteurs espagnols, on ne parvient à saisir aucune idée comme ayant présidé à ces dénominations. En revanche, Clavijero (4), qui cite, entre autres, la liste des noms de jours chiapanèques reproduite ci-après, nous dit que ces noms étaient ceux de vingt héros de l'antiquité choisis à peu près comme les noms de jours de notre semaine dans l'Olympe grec et romain. *Votan*, nom du 3e jour, en effet, est bien certainement celui du célèbre fondateur mythique de la civilisation yucatèque (5). Mais alors *Ig* ou *Ik*, *Akbal*, *Can*, *Camey*, *Ah*, etc., qui se retrouvent sous une forme à peine altérée dans le calendrier maya, sont également, de part et d'autre, des noms de héros, et les significations qu'on attache à ces noms ne peuvent être tout au plus que des épithètes de ces demi-dieux. Les recherches relatives à la signification des signes cycliques de l'Amérique centrale doivent donc être surtout basées sur la connaissance du panthéon yucatèque, et l'intervention de la philologie ne doit y être admise que d'une façon subsidiaire. La connaissance de ce panthéon est encore tellement rudimentaire, que je n'ose point m'aventurer dans de plus amples discussions sur le problème qui nous occupe en ce moment, d'autant plus que ces discussions m'entraî-

(1) A part ces transpositions et quelques particularités de peu d'importance, le système cyclique de la plupart des anciens peuples civilisés de l'ancienne Amérique était le même, et ce système présente d'incontestables analogies avec celui des populations Jaunes de l'Asie centrale et orientale. Humboldt, *Vues des Cordillères*, t. I, p. 363, 385, 392; José Perez, dans les *Archives de la Société Américaine de France*, 1re série, t. II, p. 302; d'Eichthal, *Etude sur les origines bouddhiques de la civilisation américaine*, p. 40; l'abbé Pipart, dans les *Mémoires du Congrès international des Orientalistes*, 1re session, Paris, 1873, t. I. p. 190.

(2) Dans le *Codex Troano*, par exemple, on voit représenté au folio 33 un lapin tenant une torche à la main. Dans l'œil du lapin se trouve le signe de jour *chuen*, qui est justement celui qui répond au jour mexicain du *lapin*.

(3) Ces transpositions de noms, dans les différents calendriers de l'Amérique centrale, si elles étaient suffisamment étudiées, nous décéleraient, sans doute, des faits importants, non-seulement sur la manière de supputer le temps chez les diverses populations du Mexique et de la région isthmique, mais encore sur les phases successives de la civilisation dans ces contrées. Et parmi ces résultats précieux, le premier, sans doute, serait de déterminer l'époque relative de l'adoption du calendrier chez les anciens peuples où nous savons qu'il a été en usage. Il ne me serait pas difficile d'émettre des hypothèses à cet égard et de dire, par exemple, comme M. Orosco y Berra : « Si ce ne sont pas des illusions de notre imagination, « nous considerons le calendrier Chiapanèque comme le plus ancien, « le Mexicain comme le plus moderne, et le Yucatèque comme l'intermédiaire. » *Geografia de las lenguas y Carta Etnográfica de México*, p. 108.) De telles suppositions, quelque vraisemblables qu'elles soient, ne font avancer que fort médiocrement la science; je préfère m'en abstenir.

(4) *Historia antigua de Méjico*, p. 132.

(5) Brasseur, *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale*, t. I, p. 42; Domenech, l'*Amérique avant sa*

neraient trop longtemps en dehors du but spécial de ce mémoire. J'aurais voulu cependant pouvoir donner ici un tableau composé des noms de jours chez tous les peuples civilisés de l'ancienne région isthmique ; malgré de longues recherches, je n'ai pu découvrir ces noms que pour les six calendriers ci-dessous :

**Tableau de concordance des Jours chez les peuples de l'Amérique centrale :**

| MAYA. | QUICHÉ et CAKCHIQUEL. | CHIAPANEQUE. | MICHOACAN. | MEXICAIN. | NICARAGUA. | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| 1. **kan,** | *imox* « espadon (poisson) », | *imox,* | *in odon,* | *cipactli* « espadon », | *agat,* | mex. 13. |
| 2. **chicchan,** | *ig* « esprit, souffle ». | *igh,* | *in ic-ebi,* | *ehecatl* « esprit, souffle », | *ocelot,* | 14. |
| 3. **cimi,** | *akbal* « chose confuse », | *votan,* | *in ettumi,* | *calli* « maison », | *oat,* | 15. |
| 4. **manik,** | *qat* « lézard », | *chanan,* | *in beari,* | *cuetzpallin* « lézard », | *cozgacoatz,* | 16. |
| 5. **lamat,** | *can* « serpent », | *abah,* | *in ethaati,* | *cohuatl* « serpent », | *olin,* | 17. |
| 6. **muluc,** | *camey* « mort », | *tox,* | *in bani,* | *miquiztli* « mort », | *topecat,* | 18. |
| 7. **oc,** | *quieh* « cerf », | *moxic,* | *in xichari,* | *mazatl* « cerf », | *quiauvit,* | 19. |
| 8. **chuen,** | *ganel* « lapin », | *lambat,* | *in chini,* | *tochtli* « lapin ». | *sochit,* | 20. |
| 9. **eb,** | *toh* « averse (?) », | *molo,* | *in rini,* | *atl* « eau ». | *cipat,* | 1. |
| 10. **been,** | *tzy* « chien ». | *elab,* | *in pari,* | *itzcuintli* « chien ». | *acat,* | 2. |
| 11. **hix, ix,** | *batz* « singe », | *batz,* | *in chon,* | *ozomatli* « singe », | *cali,* | 3. |
| 12. **men,** | *ci, balam* « balai. tigre », | *evob,* | *in thahui,* | *malinalli* « liane », | *quespalcoat* | 4. |
| 13. **cib,** | *ah* « canne », | *been,* | *in tzini,* | *acatl* « canne », | *migiste,* | 5. |
| 14. **caban,** | *yiz, itz* « sorcier », | *hix,* | *in tzonhiabi,* | *ocelotl* « tigre », | *macat,* | 6. |
| 15. **eɔnab,** | *tziquin* « oiseau », | *tziquin,* | *in tzimbi,* | *quauhtli* « aigle », | *toste,* | 7. |
| 16. **cauac,** | *ahmak* « hibou, pêcheur », | *chabin,* | *in thihui,* | *cozcaquauhtli* « faucon », | *at,* | 8. |
| 17. **ahau,** | *noh* « température », | *chic,* | *in ixotzini,* | *ollin* « mouvement », | *izquindi,* | 9 |
| 18. **imix,** | *tihax* « obsidienne », | *chinax,* | *in ichini,* | *tecpatl* « obsidienne ». | *ocomat,* | 10. |
| 10. **ik,** | *caok* « pluie (?) », | *cahogh.* | *in iabi,* | *quiahuitl* « pluie », | *malinal,* | 11. |
| 20. **akbal,** | *hunahpu* « tireur de sarbacane », | *aghual,* | *in taniri,* | *xochitl* « fleur », | *acato,* | 12. |

Le MOIS est appelé en maya **u**, c'est-à-dire « lune ». Il se composait de 20 jours, et était également désigné sous le nom de **uinal** (1). Ce mois comprenait, de la sorte, 1 semaine + 7 jours. D'où il résultait que si le premier mois commençait par un nom de jour associé au chiffre 1, le deuxième mois commençait par un nom de jour associé au chiffre 8. Pour faciliter le moyen de trouver le nombre associé au premier jour de chaque mois d'une année dont on connaissait seulement le nombre associé au jour initial (jour de l'an), on avait imaginé la règle dite **hukxoc** ou « comput général ».

D'après cette règle, l'ordre des nombres associés aux jours initiaux des mois est indiqué, pour toutes les années, par les chiffres qui entourent le cercle ci-dessous :




Étant donné, par exemple, que l'année 1394 commence par un nom de jour associé avec le chiffre **9**, les mois suivants auront pour nombre initial 3, **10**, 4, **11**, 5, etc., et le dernier mois de l'année commencera avec le nombre associé 2.

Les étymologies des noms de mois ne sont pas moins difficiles à établir que celles des noms de jours. Pio Perez (2) propose les suivantes :

1. **Pop** « la natte ».
2. **Uo** « grenouille ». — Signe : 
3. **Zip**, racine de *zipché* « arbre » ; — « faute, erreur », suivant Brasseur.
4. **Zoɔ** « chauve-souris ». — Signe :
5. **Zeec**, sens inconnu.
6. **Xul** « terme, fin ».
7. **ɔe-yax-kin**, sans signification ; — commencement de l'été (Brass.). — En réalité « soleil nouveau ».
8. **Mol** « réunir, recouvrer » (Cf. **mool** « serre d'un animal »).
9. **Chen** « puits ».
10. **Yaax** « bleu, vert ». — Ce mot signifie également « premier, original, commencement » (premier soleil du printemps).
11. **Zac** « blanc ».
12. **Ceh** « cerf ».
13. **Mac** « fermer, boucher ».
14. **Kan-kin** « soleil jaune ». — Époque où le soleil jaunit le feuillage, qui était vert au mois **Yaax** (Brass.).

*découverte*, dans les *Archives de la Société Américaine de France*, t. IV, p. 93 ; Charencey, *Le Mythe de Votan*, § I et pass. ; Bancroft, *The native Races of North-America*, t. II, p. 632.

(1) Brasseur (*Relation*, p. 376, n.) pense que **uinal** a la même signification que **uinic**, « homme », ainsi nommé, dit-il, parce qu'on était homme à vingt ans. Le mot **uinic**, que le regrettable abbé fait dériver de la racine *vin*, et qu'il rapproche du mot *viginti* « vingt », me semble se rattacher à l'idée fondamentale de tout le système numérique maya, d'après laquelle le nombre 20 est considéré comme le principe du calcul, parce qu'il est celui des 10 doigts de la main et des 10 doigts du pied. (Voir mon *Mémoire sur la Numération des anciens Mayas*, dans le compte-rendu du *Congrès international des Américanistes*, 1re session, Nancy, 1875, t. II, p. 439.)

(2) Suivant ce savant, plusieurs des noms de mois usités dans l'ancien Yucatan tireraient leur origine d'une langue étrangère au maya. (Pio Perez, dans la *Relacion de las cosas de Yucatan*, p. 380 ; Orosco y Berra, *Geografia de las lenguas de México*, p. 107.)

15. **Moan** « temps couvert » ; — sorte d'ara, en maya **mo** ou **moo** (Brass.). — Signe : 

16. **Pax**, instrument de musique.

17. **Cayab** « chant ».

18. **Cumku** « détonation, résonnement divin » (mois des orages) (1).

Nous sommes loin de posséder pour l'étude des signes de mois les mêmes ressources que nous avons rencontrées pour l'étude des signes de jours. Tandis que ces derniers se rencontrent en foule et à chaque page dans les manuscrits hiératiques mayas, les caractères que Landa nous donne comme servant à indiquer les mois y sont à peu près introuvables, du moins dans la forme que nous fait connaître l'évêque du Yucatan. Brasseur, tout le premier, a été frappé de l'absence à peu près générale de ces caractères dans les textes que nous possédons, mais il ne s'est point étonné de cette absence, notamment dans le *Codex Troano*, parce que ce document, suivant lui, n'est pas un calendrier (2).

J'hésite à me prononcer d'une manière formelle sur la valeur qu'il faut attacher à la liste des signes de mois recueillis par Landa, parce que je n'ai eu ni le temps ni les moyens d'étudier suffisamment la question ; mais je dois déclarer que l'examen dans tous leurs détails du *Codex Troano* et du *Codex Peresianus* m'invite de la façon la plus sérieuse à n'accepter ces signes, tout au moins au point de vue de l'exactitude de leur tracé, qu'avec une certaine réserve.

Voici les signes de mois suivant Diego de Landa :

**Signes hiératiques des mois :**




Je ferai remarquer tout d'abord que les signes de la liste ci-dessus, au lieu d'être, comme ceux de la liste des jours, des signes simples, sont en grande majorité des *signes composés*, et que dans leur composition figurent des éléments qui nous sont parfaitement connus.

Ainsi, dans le signe du 1er mois *pop*, on retrouve le b de l'alphabet de Landa, et peut-être aussi le signe deux fois répété du 19e jour **ik** sous sa variante .

Le signe du 5e mois **tzec** rappelle celui du 19e jour **akbal** sous sa forme .

Dans le 7e, **yax-kin**, nous trouvons le signe très-fréquent sur les manuscrits hiératiques mayas et que Brasseur de Bourbourg dit représenter « une calebasse (3) », joint au signe qui est, suivant le même américaniste, le symbole du « jour » et du « soleil » au Yucatan.

Dans le 9e, **chen**, se trouve la lettre **i** de Landa, et le signe que Brasseur de Bourbourg admet comme une variante de l'**h** dans le *Codex de Dresde*.

Dans le 10e, **yax**, on rencontre de nouveau « la calebasse » du mois **yax-kin**, et le signe du 16e jour **cauac**.

Ce même signe **cauac** reparaît dans l'hiéroglyphe du 11e mois **zac**, du 12e mois **ceh**, et du 18e mois **cumku**.

Dans le signe du mois **mac**, on reconnaît le caractère **ma** de Landa.

Une incorrection paraît probable dans le tracé de l'hiéroglyphe du 14e mois **kan-kin**, où il faut sans doute voir le signe élémentaire **kin**.

Je m'abstiens d'autres rapprochements qui me paraissent vraisemblables, mais qui n'offrent pas la même certitude.

Maintenant, on peut remarquer que plusieurs de ces caractères de mois, le 6e, le 7e, le 10e, le 12e, peut-être même le 15e, présentent tous également à gauche le signe . Si, partant de cette observation, on parcourt avec attention les manuscrits mayas que nous possédons, on arrive à constater que cet élément graphique y figure dans les mêmes conditions au moins 20 fois, et dans des groupes qui ressemblent souvent beaucoup à ceux dont Landa nous a donné l'image (4). Ce signe me semble donc être

(1) Ce mois était également appelé **vaycab**, ou **utuz kin**, ou **ulobol kin**, et il était réputé un mois malheureux, parce que c'était à ce mois qu'étaient attachés les cinq jours néfastes des épagomènes. (Cogolludo, *Historia de Yucathan*, p. 185.) Ce savant écrivain orthographie ainsi qu'il suit les noms des 18 mois mayas : *poop, voo, cijp, zeec, xul, yax kin, mool, cheen, yaax, zac, ceh, mac, kan-kin, muan, paax, kayab, cumku.*

(2) *Études sur le système graphique des Mayas*, t. I, p. 98. Voy. aussi *Annuaire de la Société Américaine de France*, 1876, pp. 122-128.

(3) *Études sur le système graphique*, t. I, p. 217 et pass.

(4) Nous avons reproduit ces groupes sur notre PLANCHE XIV, section A. — Voici la liste des principaux passages des manuscrits hiératiques mayas où on les rencontre : **1**. Élément graphique ; — **2**. Signe du mois **yax-kin**, d'après Landa ; — **3**. *Troano*, 10, 29, 35, 36, 18*, 23* 26*, 28*, 29*, 31* ; — **4**. *Troano*, 16 ; — **5**. *Troano*, 36, 5*, 7* ; — **6**. *Troano*, 16* ; — **7**. *Troano*, 32, 36, 18* ; — **8**. *Troano*, 14, 19, 32 ; — **9**. *Troano*, 6, 7, 14, 15, 36, 7*, 25*, 28*, 29*, 31*, 32* ; — **10**. *Troano*, 24* ; — **11**. *Troano*, 26* ; — **12**. *Troano*, 32, 36, 18* ; — **13**. *Troano*, 28* ; — **14**. Signe du

un *déterminatif*, peut-être celui des noms de mois, comme est donné dans le livre de Landa comme un déterminatif du mot **ah** « eau ».

Parmi les signes de ce genre, du *Codex Troano* est donné par Brasseur (1), comme une variante de *yax-kin* (7e mois). J'ignore sur quoi se fonde l'identification que présente le regrettable abbé, mais elle me paraît au moins très-vraisemblable, et elle le sera, je l'espère, pour tous ceux qui feront un examen comparatif des signes attachés à l'image et groupés sur notre PLANCHE XIV. On remarquera d'abord que ces groupes sont parfois composés des mêmes éléments, mais dans un ordre différent (nos 3, 4, 5, 6, 7 et 8, nos 9 et 11), qu'un bon nombre d'entre eux renferment l'image « soleil », et qu'enfin le signe 14 du *Codex Troano*, composé de la « calebasse » et du nom de jour **cauac**, se rencontre dans le *Codex Peresianus* (no 21) sans la « calebasse », c'est-à-dire avec la simple image du seizième jour accompagné de l'aile latérale.

La première pensée, en constatant que les images des mois yucatèques sont composées de plusieurs signes élémentaires (dont quelques-uns nous sont connus), est de chercher dans ces signes élémentaires les éléments phonétiques de leur nom. Malheureusement, ces groupes se montrent tout d'abord rebelles à une analyse de ce genre. Une étude plus minutieuse des signes des mois révélera peut-être des faits épigraphiques utiles pour nos études. — Examinons :

Brasseur nous a donné pour le signe la lecture *kin* « soleil, jour ». D'où l'a-t-il tirée ? Il a toujours le tort de nous laisser dans l'ignorance de ses procédés de déchiffrement. Est-ce par suite d'une analogie, d'ailleurs assez éloignée avec l'hiéroglyphe mexicain qui a la même signification ? Je l'ignore ; mais je suis plus porté à croire que c'est par la comparaison de l'image du 7e mois avec celle du 14e. Ces deux mois ont dans leur nom maya un élément semblable, le mot **kin** « soleil ». L'un, **yax-kin**, signifie, comme nous l'avons vu, « soleil nouveau »; l'autre, **kan-kin**, « soleil jaune (soleil ardent) » ; ou bien en donnant au mot **yax** le sens de « vert » qu'il possède également, le premier signifie « le soleil printanier qui fait naître la verdure », et le second « le soleil d'automne qui dessèche le feuillage ». — Si maintenant nous examinons les images hiératiques de ces deux mois



nous y reconnaissons, bien qu'avec une légère différence de tracé, un même élément que Brasseur lit **kin** et qu'il considère, nous l'avons dit, comme la figure hiératique du « soleil ».

Ceci admis, et étant considéré dans le premier comme le déterminatif des « mois », il nous reste à expliquer les éléments complémentaires de ces groupes. Je n'essaierai point de l'entreprendre pour le second, parce que je ne l'ai rencontré dans aucun des manuscrits hiératiques mayas que nous connaissons, et parce que je crains que le copiste de Landa l'ait mal tracé. Quant au premier, il reste la « calebasse » dont il faudrait déterminer la valeur phonétique. Si ce dernier signe représente réellement une « calebasse », comme le prétend Brasseur, il devrait se lire **coc** ; mais cette attribution de valeur n'est pas démontrée. L'élément phonétique nécessaire à compléter le nom **yax-kin** devrait être une image qui représentât quelque chose appelé **yax** ou tout au moins **ya**. Or **yax**, en maya, signifie « premier, origine » ; — **ya** signifie « plaie, blessure ». — Qu'on me permette, pour un instant, d'admettre par l'hypothèse que le signe a pour valeur phonétique **yax** (2) ou **ya** et de poursuivre mes investigations par l'examen de quelques autres signes.

Je choisis les suivants, qui appartiennent tous à la série des mois que nous étudions en ce moment :




Ces groupes représentent les mois appelés :

**Yax**, **Zac**, **Ceh**, **Cumku**;

et dans tous également figure, comme élément, le signe , qui est le 16e de la liste des jours, lequel se lit **cauac**. Or je dis que ce signe représente dans tous ces noms de mois une intonation de la classe du **K**.

En effet, dans le nom de chacun de ces quatre mois on rencontre également le son du **K** ; car il ne faut pas oublier que, suivant l'orthographe si défectueuse des anciens missionnaires au Yucatan, orthographe qui a été conservée par la plupart des philologues pour éviter de continuelles confusions (3), le **c** a, devant toutes les voyelles, la valeur du **k** (4). Transcrits suivant l'usage généralement adopté de nos jours par les philologues, ils donneraient les mots :

*Ya***ks**, *Za***k**, **k***eh*, **k***umku*.

Si maintenant nous recourons à l'alphabet hiératique maya contenu dans la *Relation* de Diego de Landa, nous trouvons un caractère qui est don-

mois **yax**, d'après Landa : — **15**. *Troano*, 3*, 4* ; — **16**. *Troano*, 32, — **17**. *Troano*, 19* ; — **18**. *Troano*, 29* ; — **19**. *Troano*, 25* ; — **20**. *Troano*, 27 ; — **21**. *Peresian.*, 8, 13.

(1) *Études sur le système graphique*, t. I, p. 209.

(2) Cette valeur est, d'ailleurs, donnée à ce signe par Brasseur (*Études sur le système graphique*, t. I, p. 205), bien qu'ailleurs il en fasse une portion de la syllabe *ku* (*Libr. cit.*, p. 194 et pass.)

(3) Voy. mon *Interprétation des anciens Textes Mayas*. (Paris, 1875), p. 13-15, et dans les *Archives de la Société Américaine de France*, nouvelle série, t. I, pp. 61-63.

(4) De la sorte **cimi** se prononce *kimi*, — **cec** se prononce *kek*, etc.

né comme devant se lire **cu**. Or nous avons établi qu'à la planche 23 du *Codex Troano* le signe **cauac** avait la forme . L'identification des deux signes, du signe de jour et du signe de l'alphabet, devient de la sorte incontestable, et nous avons pour résultat, d'une part, la preuve que le signe  représente, dans les groupes donnés plus haut, un élément phonétique des noms de mois qu'ils représentent, et ensuite, que les hiéroglyphes du cycle yucatèque — un d'entre eux tout au moins — avaient été employés comme hiéroglyphes acrologiques.

Si nous revenons maintenant à la prétendue image de la « calebasse »  (1), que nous avons demandé à admettre provisoirement et par hypothèse comme répondant à la syllabe **yax** ou **ya**, nous trouvons qu'elle figure de nouveau dans le premier des quatre groupes donnés ci-dessus, et que ce groupe, qui se lit **ya***ks*, est justement composé des signes élémentaires auxquels nous attribuons les valeurs de **ya** et de **k**.

Nous noterons donc ces deux valeurs et nous essaierons d'en tirer profit plus loin en abordant la question de l'alphabet yucatèque hiératique proprement dit.

L'ANNÉE se nommait, en maya, **haab**. « Les ancêtres des Mayas, dit Pio Perez, ayant voulu fixer le commencement de l'année au jour où le Soleil passe par le zénith de la péninsule yucatèque pour aller aux régions australes, sans avoir eu d'autres instruments astronomiques, pour leurs observations, que l'œil nu; ils ne se sont guère trompés que de quarante-huit heures en avance ». Et un peu plus loin, le savant Américaniste ajoute que cette erreur légère prouve certainement « qu'ils connaissaient l'usage du gnomon et de ses résultats, même aux jours les plus orageux de la saison des pluies (2) ».

Chaque année se composait de 18 mois de 20 jours chacun, soit 360 jours (3). Pour arriver au chiffre de 365, on ajoutait 5 jours épagomènes ou intercalaires, dits **xma kaba kin** « jours sans nom » (4), et on les plaçait à la fin du vingtième mois, **cumhu** ou **cumku**. Il en résultait que la première année, commençant par le signe du cycle vigésimal  *kan*, la seconde commençait par le sixième (1 + 5 = 6)  *muluc*; la troisième par le onzième (1 + 5 + 5 = 11)  *ix*; la quatrième par le seizième (1 + 5 + 5 + 5 = 16) , *cauac*; la cinquième commençait de nouveau par le premier signe cyclique *kan* (1 + 5 + 5 + 5 + 5 — 20 = 1). De cette façon, toutes les années, comme tous les mois, commençaient invariablement par l'un des quatre signes cycliques :


Kan. 1.


Muluc. 6.


Ix. 11.


Cauac. 16.

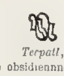
Ces quatre signes reçurent, en conséquence, le nom de **cuch hàab**, c'est-à-dire « support des années » (5).

Les quatre signes du calendrier mexicain (6) qui servent comme signes initiaux des années sont :

*Calli*, « maison ». 3


*Tochtli*, « lapin ». 8.


*Acatl*, « canne » 13.


*Tecpatl*, « obsidienne » 18

Les jours mexicains correspondants, dans l'ordre numérique, des **cuch hàab** donnés ci-dessus sont : 1, *cipatli* « espadon (poisson) »; — 6, *miquiztli* « mort »; — 11, *ozomatli* « singe »; — 16, *cozcaquauhtli* « faucon ». = Je remarquerai que le sens de **muluc**, en maya, est mal ou point connu, que celui de **cauac** est également ignoré, et que le signe hiératique maya  pourrait bien dériver de l'image d'une tête de singe.

(1) Hujus characteris effigiem nunquam cucurbitæ imaginem fuisse, sed antiquissimæ Mayaorum religionis φαλλόν præfigurare existimo. — **Yax**, yucatecè « origo, virilitas, primus » vulgo significat; ex radice **ya** nunc inusitatâ, verbum **yacun** « amare », substantivumque **yacunah** « amor », mihi derivare videtur.

(2) Pio Perez, dans l'abbé Brasseur, *Relation des choses de Yucatan*, p. 383.

(3) Cogolludo, *Historia de Yucathan*, p. 185. — Cette division de l'année était la même que celle des Toltèques. Orosco y Berra, *Geografía de las lenguas de México*, p. 103; Clavijero, *Historia antigua de Méjico* (trad. esp. de Pablo Vasquez, p. 132); D. Francisco Pimentel, *Cuadro descriptivo de las lenguas de México*, t. II, p. 232; Granados y Galvez, *Tardes americanas*, p. 62. — Les Indiens de Higueras, de Honduras et des provinces voisines divisaient également l'année en 18 mois de 20 jours : « Contaban el año de diez y ocho meses de à veinte dias, prefiriendo las noches para su numeracion, y segun la altura del ardiente luminar discurrian las distribuciones de su gobierno en aquellas precisas inteligencias de sus exercicios ». Ils jeûnaient pendant quatre-vingts jours avec une abstinence rigoureuse, et à l'expiration ils consacraient trois grandes fêtes à leurs idoles. (D. Ignacio de Salazar y Olarte, *Historia de la conquista de México* (Madrid, 1786), p. 312. — Chez les Mexicains, les cinq jours complémentaires étaient appelés *nemontemi* « inutiles », parce que ces jours-là on ne se livrait pas aux affaires habituelles, on ne travaillait point, et l'on se faisait mutuellement des visites. Les noms de mois, empruntés à ceux des occupations des Indiens et à leurs fêtes, étaient variables non-seulement chez les différents peuples de la Nouvelle-Espagne, mais même parmi les Mexicains (Clavijero, *loc. cit.*). — Voy. aussi les observations malheureusement fragmentaires du P. F. Francisco Ximenes, *Las Historias del origen de los Indios de esta provincia de Guatemala*, traducidas de la lengua quiché (édit. Scherzer), p. 214.

(4) On donnait également à ces jours supplémentaires les noms suivants : **uayab, nayeb haab, u na haab, nayab chab, u yail kin, yail haab, u tuz kin, u lobol kin.** Les indigènes considéraient ces jours comme des jours néfastes, et disaient qu'ils se signalaient par des morts violentes et subites, des morsures d'animaux dangereux, des disputes et des dissensions; ils prétendaient, en outre, que le premier était le plus mauvais de tous. Durant ces jours, ils évitaient de quitter leur demeure, et, dans ce but, faisaient des provisions suffisantes pour n'avoir pas besoin de sortir. Puis ils priaient leurs divinités pour qu'il éloignassent les malheurs qui les menaçaient. Ces jours si redoutés correspondaient aux 12, 13, 14, 15 et 16 juillet de notre calendrier. (Cogolludo, *Historia de Yucathan*, p. 185; Granados y Galves, *Tardes Americanas*, p. 53.)

(5) « Contaban sus eras, y edades, que poniā en sus libros de veinte en veinte años, y por lustros de quatro en quatro. El primer año fixabā en el Oriente, llamandole *cuchhaab*; el segundo en el Poniente llamado *hijx*; el tercero en el Sur, *cavac*; y el quarto *muluc* en el Norte, y esto les servia de letra Dominical. (Cogulludo, *Historia de Yucathan*, p. 186).

(6) Les Mexicains commençaient à compter les années de leur cycle par celle du « lapin » (*tochtli*), les Toltèques par celle de « l'obsidienne » (*tecpatl*), ceux de Teotihuacan par celle de « la maison » (*calli*), et les Tezcucans par celle de « la canne » (*acatl*). (Orosco y Berra, *Geografía de las lenguas y carta etnográfica de México*, p. 101.)

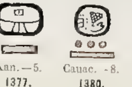
Reste à savoir comment les Mayas parvenaient, avec ce système, à indiquer, dans leur notation cyclique, le 366e jour des années bissextiles dont ils n'ignoraient pas l'existence. Pio Perez regrette de n'avoir pu trouver de renseignement précis à cet égard, et s'attache à étudier ce que faisaient, en pareil cas, les anciens Mexicains, dont le cycle, également de 52 ans, offre, avec celui du Yucatan, les plus étroites analogies. Si l'on s'en rapporte à l'autorité de Veytia, qui prétend avoir tiré ses documents des manuscrits figuratifs originaux des Aztèques, ces derniers notaient le 366e jour en ajoutant aux cinq jours complémentaires des années ordinaires un 6e jour avec le même signe cyclique que le précédent, mais associé à un nombre différent, c'est-à-dire avec le nombre suivant de la série de 13. Comme le remarque fort justement Pio Perez, ce procédé n'est point admissible, car il eût rompu l'ordre régulier de tout le système, d'une façon aussi fâcheuse que si l'on n'avait pas eu soin de répéter deux fois de suite le signe cyclique; et le seul moyen d'éviter cet inconvénient était de donner au signe cyclique, répété deux fois, un nombre associé spécial et de nature à rappeler le caractère tout particulier du jour additionnel, sans permettre de le confondre dans la série des jours ordinaires, ni d'altérer cette série en quoi que ce soit (1).

D'après d'autres savants, les jours supplémentaires des années bissextiles ne se comptaient qu'à la fin du cycle de 52 ans, où ils étaient réunis au nombre de 13 et considérés comme des jours néfastes qu'il fallait laisser s'écouler comme s'ils n'avaient pas existé. Ce système aurait été imaginé dans le but de ne pas déranger l'ordre des fêtes du Calendrier Rituel (2).

Le CYCLE DE 52 ANS se nommait *Katun*; il était indiqué à l'aide des 4 signes initiaux des années (*cuch hàab*) combinés successivement avec chacun des 13 signes numériques. De la sorte il suffit, pour connaître la correspondance européenne d'une année Maya, de connaître de quelle période de 52 ans on veut parler. J'ai dressé une table de concordance basée sur ce système; et, à l'aide de cette table, je puis trouver immédiatement l'équivalence grégorienne d'une date notée en hiéroglyphes yucatèques. — Étant donné, par exemple, qu'un cycle katounique de 52 ans a commencé en l'an 1373 de notre ère (3) avec la notation **1 kan**, je traduirai les dates suivantes :



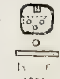
Kan. — 5. **1377.**



Cauac. — 8. **1380.**



Muluc — 1. **1386.**



Ix [illegible] **1391.**

Le cycle de 52 ans était constitué de la sorte, comme on peut le voir par le tableau suivant :

**Tableau du Cycle Maya de 52 ans :**

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1. kan. | 14. muluk. | 27. ix. | 40. cauac. |
| 2. muluc. | 15. ix. | 28. cauac. | 41. kan. |
| 3. ix. | 16. cauac. | 29. kan. | 42. muluc. |
| 4. cauac. | 17. kan. | 30. muluc. | 43. ix. |
| 5. kan. | 18. muluk. | 31. ix. | 44. cauac. |
| 6. muluk. | 19. ix. | 32. cauac. | 45. kan. |
| 7. ix. | 20. cauac. | 33. kan. | 46. muluc. |
| 8. cauac. | 21. kan. | 34. muluk. | 47. ix. |
| 9. kan. | 22. muluk. | 35. ix. | 48. cauac. |
| 10. muluc. | 23. ix. | 36. cauac. | 49. kan. |
| 11. ix. | 24. cauac. | 37. kan. | 50. muluc |
| 12. cauac. | 25. kan. | 38. muluc. | 51. ix. |
| 13. kan. | 26. muluk. | 39. ix. | 52. cauac. |

Mais les difficultés deviennent grandes, et le plus souvent même insurmontables quand on ignore, — ce qui n'est que trop fréquent, — à quel cycle de 52 ans appartient une date notée en hiéroglyphes yucatèques.

Pour obvier à cet inconvénient, les Mayas faisaient encore usage d'un GRAND CYCLE de 312 ans, composé de 13 indictions de 24 années, dont 4 étaient considérées comme complémentaires et néfastes, de la même façon que les jours additionnels des épagomènes (4). Ce cycle, appelé par les Mayas *Ahau-Katun* ou « Katoun Royal », servait à la notation des dates mémorables de leur histoire.

(1) Les jours épagomènes étaient représentés par une peinture spéciale dans les Calendriers Mexicains. Nous donnons ci-contre la reproduction de cette peinture.



Ainsi qu'on le voit, les cinq jours additionnels étaient figurés dans l'intérieur d'un carré dont le fond était noir (peut-être en signe de deuil, car le noir était la couleur funéraire chez les Mixtèques, les Zapotèques et les Mixes. Voy. mes *Archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique*, t. I, p. 191); mais le sixième jour des années bissextiles, tout en étant noté de la même manière, se marquait en dehors du carré, comme pour indiquer son caractère exceptionnel (*Codex Telleriano-Remensis*, MSC. de la Bibliothèque Nationale de Paris, fº 13, et dans mes *Arch. paléogr.*, t. I, p. 198). Le même procédé était-il employé chez les anciens Mayas? De nouvelles recherches pourront seules nous l'apprendre. Voy. cependant Leon y Gama, *Descripcion de las dos piedras*, édit. Bostamente, p. 25 et pass.; Brasseur, *Relation des choses de Yucatan*, p. 390; Bancroft, *The natives Races of North-America*, t. II, ch. XVI.

(2) Voy. Clavigero, *Storia antigua del Méssico*, t. II, p. 62; Kingsborough, *Antiquities of México*, t. V, p. 174, t. VI, p. 103; Leon y Gama, *Descripc.*, loc. cit.; Brasseur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées*, t. III, p. 469. Les Zapotèques d'Oajaca faisaient usage du même calendrier que les Aztèques, mais ils ajoutaient tous les quatre ans à leur computation six jours intercalaires pour rectifier leurs années (Burgoa, *Geograf. descripc.*, t. I, fº 136). — Fr. Antonio de los Reyes, dominicain, a donné, dit-on, d'importantes explications sur la question obscure qui nous occupe ici, dans son *Arte de la lengua Mexicana*. Malheureusement cet ouvrage est rarissime, et peut-être même absolument introuvable (*Epitome de la Biblioteca Occidental*, MSC. de la Bibliothèque Nationale, Fonds Saint-Victor, nº 996).

(3) Nous ne possédons encore qu'un bien petit nombre de synchronismes mayas-européens, et la manière imparfaite avec laquelle ils ont été recueillis laisse subsister des doutes sur la base même de la concordance du calendrier yucatèque et du calendrier grégorien. Malgré les grandes probabilités d'exactitude qui caractérisent nos identifications de date, il est prudent de ne les enregistrer qu'avec une certaine réserve. — Pio Perez dit que l'année 1392 de notre ère répond à l'année maya **7 cauac**, ce qui est d'accord avec notre tableau de concordance, et cette date yucatèque est confirmée par le témoignage de Dom Cosme de Burgos. — Voy. cependant, Landa, *Relacion de las cosas de Yucatan*, p. 315. Pio Perez, dans Brasseur, *Relation*, etc., pp. 407, 411, 427, 429; Bancroft, *The natives Races of North-America*, t. II, p. 764.

(4) Les Américanistes ne sont pas d'accord sur la durée des années qui composaient le Katoun Royal, et la plupart inclinent à croire, contrairement à l'opinion de Pio Perez, que ce cycle était de 20 ans, et que les ères étaient comptées de 20 en 20 et par lustres de 4 ans. (Cogolludo, *Historia de Yucathan*, p. 186; Diego de Landa, *Relacion*, etc., trad. Brasseur, p. 403 n. — Voy. cependant Bancroft, *Natives Races of North-America*, t. II, p. 764.)

La question du *ahau-katoun*, exposée d'une manière assez obscure dans les historiens espagnols et dans la *Relacion* de Landa, a été très-éclaircie par Pio Perez à l'aide de documents originaux suivant lui, mais dont il ne nous fait connaître ni les titres, ni les auteurs, ni l'origine. Elle a été de nouveau étudiée par un savant membre de la Société Américaine, à qui j'ai communiqué le résultat de mes déchiffrements, et qui a bien voulu rédiger, à ma demande, une notice (1) plus claire à ce sujet que tout ce qu'on avait publié jusqu'à présent.

Suivant Pio Perez, le katoun royal se divisait en deux périodes : la première, de 20 ans, était renfermée, par les indigènes, « dans la roue » (*en la rueda*), et se nommait *amaytun, lamayte* ou *lamaytun;* l'autre, de 4 ans, était considérée comme le piédestal de la précédente (*como pedestal de la anterior*), et s'appelait *chec-oc-katun* ou *lath-oc-katun*.

Le nom de *Ahau*, donné à ce système de computation, provenait de celui du jour *ahau*, qui était le second des années commençant par le signe *cauac*. On suppose qu'il a dû se passer un fait important le second jour d'une année *cauac*, que les Mayas avaient en conséquence choisi comme point de départ de leur computation des temps (2).

Si l'on s'en rapportait à l'autorité de Diego de Landa, le *ahau-katoun* aurait été une période de 20 ans (*edades las quales hazian de veynte en veynte años*) (3). Cogolludo semble partir à peu près de la même donnée, lorsqu'il nous dit (4) que les Mayas comptaient les ères ou âges dont ils faisaient usage de 20 en 20 ans et par lustres de 4 en 4 ans (?). Pio Perez, au contraire, fixe pour les ahau-katouns une durée de 24 ans, et l'exactitude de ce chiffre paraît être établie par les calculs de M. Delaporte. De la sorte, ces grandes ères auraient formé 13 semaines ou indictions de 24 ans, soit 312 ans; et grâce à l'introduction, dans les mentions de date, d'un troisième élément, celui de chiffres affecté au second jour des années *cauac*, il suffirait pour qu'une année fût assez clairement désignée, dans toute cette période, de la mentionner par son jour initial en ajoutant le *ahau-katoun* auquel elle appartenait.

Les ahau-katouns avaient, comme on vient de le voir, l'avantage de préciser une date quelconque durant une période de 312 ans, tandis que le petit cycle ne fournissait cette même précision que durant une période de 52 ans. Ces deux cycles n'avaient, toutefois, rien de contradictoire, et telle année qui était, par exemple, notée par 8 *chicchan* dans le petit cycle, se retrouvait également notée de la sorte dans le grand cycle.

Toutefois, après un certain nombre de siècles, les notations de dates, même d'après le système du *ahau-katoun*, devaient laisser l'esprit dans une incertitude, d'autant plus grande qu'il s'agissait d'une époque plus reculée. Les Indiens possédaient-ils encore une manière de distinguer les années des grands cycles les unes des autres? Je l'ignore, bien que cela me paraisse, jusqu'à présent du moins, fort peu probable. Mais alors comment expliquer l'idée de Humboldt, qui prétendait qu'un « calcul très-simple pouvait faire trouver aux astrologues du Mexique l'hiéroglyphe de l'année qui précédait de 5206 ou de 4804 ans une époque donnée? » (5). Faudrait-il accorder au calendrier mexicain une supériorité aussi marquée sur le calendrier yucatèque? Jusqu'à plus ample informé, je ne puis dissimuler mon hésitation à le croire.

## V

La première question qui se pose, au moment d'aborder le déchiffrement des manuscrits hiératiques mayas que nous possédons, est nécessairement celle de la direction dans laquelle doivent être lus les textes hiératiques mayas.

Brasseur de Bourbourg pensait que les livres mayas devaient être lus en commençant par la page qui, dans nos livres européens, serait la dernière, et en finissant par celle qui serait chez nous la première (6). Puis, dans les pages divisées en plusieurs compartiments, il fallait commencer par lire le compartiment inférieur, et successivement les autres en remontant vers le haut de chaque feuillet. Brasseur déclare, en outre, que cet ordre est quelquefois renversé (7). Quant aux groupes de signes, le regrettable abbé les lit le plus souvent de bas en haut, bien qu'il pense que toutes les directions sont bonnes pour aboutir à leur déchiffrement. C'est aussi l'opinion de M. le Dr Brinton (8), qui croit que les signes mayas pouvaient se lire dans toutes sortes de sens, et qui nous explique clairement sa pensée, en nous donnant pour exemple le mot anglais *marvellous* écrit comme il suit :

**o ll m**
**u e a**
**s v r**

Ce système graphique rappellerait le βουστροφηδόν

(1) *Le Calendrier Yucatèque suivant les auteurs espagnols et d'après les derniers travaux de déchiffrement de l'écriture katounique*, communiqué par M. Delaporte, membre de la Société Américaine de France, MSC.
(2) *Le Calendrier Yucatèque*, MSC. cit., p. 11.
(3) *Relacion de las cosas de Yucatan*, p. 312.
(4) *Historia de Yucathan*, livr. IV, ch. 5.
(5) Alexandre de Humboldt, cité par Brasseur, dans son Introduction à la *Relation des choses de Yucatan*, p. XIX, n., et les observations de ce dernier américaniste, *Loc. cit.*
(6) *Étude sur le système graphique des Mayas*, t. I, p. 138; *Quatre Lettres sur le Mexique*, (cité par Bollaert, *Exam. of Amer. hier.*, p. 20).
(7) *Étude sur le système graphique*, etc., t. I, p. 139.
(8) *The ancient phonetic Alphabet of Yucatan*, p. 6.


(Tiré le 15 avril 1876.)

des Grecs; mais M. Brinton soutient que les Mayas ont été plus loin et que leurs signes peuvent être lus d'une foule d'autres manières encore.

M. W. Bollaert est également d'avis de lire de bas en haut et de droite à gauche (1). M. de Charencey, enfin, pense que l'ordre des signes mayas dans la composition des mots et des phrases n'avait rien de bien arrêté, et que le déplacement de caractères dans les textes ou dans les inscriptions katouniques avait un but purement ornemental (2) : « Les scribes du Yucatan, aussi bien, dit-il, que ceux de l'ancienne « Égypte semblent avoir joui de la plus entière liberté. L'on allait indifféremment de droite à gauche, « de gauche à droite, et même dans une certaine « limite de bas en haut ou de haut en bas (3). »

J'avoue que je n'ai pu m'expliquer, au début même de mes études d'archéologie yucatèque, comment l'idée fort commode, mais au moins assez singulière, émise par l'abbé Brasseur, avait pu faire ainsi son chemin sans soulever de protestations.

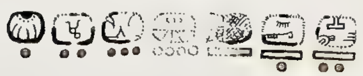
D'abord, un simple coup d'œil sur le passage de Landa relatif à l'écriture yucatèque eût suffi pour indiquer une tout autre direction pour les signes. L'exemple qu'il nous donne de la notation hiératique des mots **ma in kati** « je ne veux pas » nous montre nettement la direction *de gauche à droite* :

→

*ma i n ka ti.*

Parmi divers autres arguments, que je pourrais citer à l'appui de ce système, je mentionnerai le feuillet initial du *Codex Troano* que Brasseur a lu à rebours, ainsi qu'il l'a d'ailleurs déclaré lui-même après la publication des deux grands volumes de la Commission du Mexique (4).

En tête de ce feuillet se trouve une ligne de signes, en partie disparus par suite d'une déchirure du manuscrit original, en partie effacés, mais qu'il est facile de rétablir avec certitude. Je donne cette ligne en indiquant les restitutions au moyen de traits en pointillé :



Le premier signe à gauche est incontestablement le caractère **ymix**, avec lequel commençait chez les Mayas la computation des jours et du calendrier (*y por esso se quedaran con dezir que el carácter o letra de que començava su cuenta de los dias o kalendario, se llama* **hun-ymix** (5).

Le second est **ik**, qui vient immédiatement ensuite dans la liste des signes de jours; il reste suffisamment du 3e jour pour y reconnaître le troisième signe de jour **akbal**; et, en en sautant deux qui sont illisibles, on distingue sûrement le signe **cimi**, qui est le sixième, et immédiatement après le renversé qui figure à la partie supérieure du signe du 7e jour. On est d'autant plus autorisé à restituer les deux signes qui manquent, qu'entre le 3e et le 6e jour il y a deux jours, le quatrième **kan**, et le cinquième **chicchan**.

Si le moindre doute pouvait subsister à cet égard, je ferais observer qu'outre l'ordre bien connu de ces noms de jour, on a tracé au-dessous une série de chiffres indiquant leur numérotage, savoir :

» **2**, **3**, » **5**, **6**, **7**,

dont il est facile de compléter la série par les chiffres effacés 1 et 4.

La valeur de ces signes de numération est certaine : le indique l'unité, 2, 3, 4; la barre indique une « cinquaine », soit 5; $5 + 1 = 6$; $5 + 2 = 7$; etc.

On le voit donc, la ligne en question renferme des signes incontestablement tracés *de gauche à droite*, c'est-à-dire dans la direction même qui nous est indiquée par l'exemple de Landa, cité tout à l'heure.

J'ai eu l'honneur, dans une communication à la Société Américaine (6), de signaler ce fait, il y a plusieurs mois et de communiquer à cette savante compagnie les premiers résultats de mes études sur le *Codex Troano*.

Maintenant, faut-il conclure de ce qui précède que l'écriture katounique se traçait toujours dans la même direction? On ne saurait, en tout cas, le faire, eu égard aux signes tracés en colonnes, et que l'on rencontre ainsi disposés dans une foule d'endroits différents. Mais la question beaucoup plus grave, plus délicate, est celle de savoir si les signes ne pouvaient être tracés parfois tout aussi bien de droite à gauche que de gauche à droite.

Si l'on observe attentivement les textes hiératiques mayas, on ne tarde pas à s'apercevoir que les signes qui sont formés par la figure d'une tête d'homme, d'animal ou de monstre, sont tracés de profil et regardent du côté gauche de chaque page. Ce principe ne souffre, jusqu'à présent, que de très-rares exceptions (7); mais on peut constater que ces exceptions existent dans les quelques documents hiératiques mayas que nous possédons. Lors donc que les figures sont tournées vers la gauche (ex : (8)), la lecture doit se faire dans la direction de gauche à droite (→), c'est-à-dire en allant successivement au-devant de toutes les figures qui se présentent; mais lorsque les têtes regardent vers la droite (ex. : (9)), comme cela peut être constaté exceptionnellement sur deux feuillets du *Codex Peresia-*

(1) « I have read from the bottom upwards, and from right to left » (*Examination of Central American Hieroglyphs*, p. 20).

(2) Dans les *Actes de la Société Philologique*, t. I, p. 60.

(3) Dans la *Revue de philologie*, t. I, p. 387.

(4) *Bibliothèque Mexico-Guatémalienne*, Introduction, p. XXVII, n., citée par Bancroft, *The Native races of North-America*, t. II, p. 780

(5) Landa, *Relacion de las Cosas de Yucatan*, édit. Brasseur, p. 236.

(6) Dans la séance du 15 janvier 1875.

(7) M. Bancroft dit même que les signes hiéroglyphiques mayas sont *tous* tournés vers la gauche : « they *invariably* look toward the left. » (*The Native races of North-America*), t. II, p. 782.

(8) *Codex Peresianus*, n° 8 verso.

(9) *Codex Per.*, nos 18 verso et 19 recto.

*nus* (1), la lecture doit avoir lieu dans la direction de droite à gauche (←■), toujours en allant au devant des images qui se présentent.

J'ai, en outre, constaté que les manuscrits hiératiques mayas, dont la disposition est celle d'un paravent, devaient être développés pour la lecture. Sans cela, il arriverait, parfois, que des tableaux ou des légendes seraient morcelés (2) et deviendraient inintelligibles. On peut acquérir une certitude à cet égard en constatant que, sans le déploiement du livre, des images se trouveraient coupées en deux, ainsi qu'on peut le reconnaître dans deux des documents indigènes qui nous sont connus (3), et ainsi qu'on le voit par la figure ci-dessous, empruntée au *Codex Troano* :



Page cotée xxx. Page cotée xxix.

Une fois admis le mode de disposition générale des manuscrits katouniques, reste à savoir de quelle façon devait être lue chacune des pages. Les documents originaux que nous possédons nous présentent à peu près sans exception des feuillets divisés en plusieurs compartiments (4). Bien qu'il semble résulter de ce que j'ai dit tout à l'heure que ces compartiments doivent être lus en commençant par le compartiment supérieur, à l'inverse de ce que supposait l'abbé Brasseur, je n'ose rien affirmer à cet égard, et je crois qu'il est prudent de ne point se prononcer tant que l'interprétation de textes étendus ne sera pas un fait accompli. D'ailleurs cet ordre, pour le moment, n'a pour nos études qu'une importance tout à fait secondaire.

Outre ces subdivisions en grands compartiments, généralement séparés les uns des autres par une large ligne peinte en ocre orange, on aperçoit sur la plupart des manuscrit de petites subdivisions indiquées par des lignes légères tracées en rouge et qui semblent indiquer la limite des formules contenues dans les textes. Dans certains cas, ces lignes rouges sont pour nous très-précieuses ; car elles nous préviennent de ne pas lire en lignes horizontales des passages qui doivent être lus par lignes verticales (5).

Les observations relatives au déchiffrement des textes katouniques qu'on trouvera dans la suite de ce Mémoire, suffiront, je l'espère, pour compléter ce qu'il peut être utile de connaître au sujet de l'ordre et de la disposition des manuscrits hiératiques de l'Amérique centrale.

## VI

A défaut de tout document bilingue de nature à faciliter l'intelligence des textes katouniques (6), en présence de tant d'équations presque exclusivement composées d'*x* enigmatiques, le plus petit détail, la moindre particularité, mérite l'attention du paléographe; et après avoir cent et cent fois examiné chaque page, chaque ligne, chaque trait, des rares manuscrits qu'il lui est donné de consulter, il doit appeler à son secours tous les genres d'information qu'il peut imaginer. Les hypothèses, point de départ à peu près unique de ses recherches, échouent à chaque instant contre des faits qui ne semblent pas lui permettre de les consolider et de les maintenir. En marchant à tâtons, dans l'obscur labyrinthe où il s'est engagé, il est sans cesse obligé de retourner en arrière, et de démolir les premières pierres de l'édifice qu'il cherche à construire dans les ténèbres de l'inconnu. La hardiesse des vues est quelquefois pour lui le signal de découvertes importantes; la lenteur réfléchie de ses pas mal assurés, la conscience de sa faiblesse, sont plus souvent encore garantes de la sûreté de ses progrès.

J'avouerai donc que je ne suis pas convaincu de l'utilité qu'il peut y avoir à chercher dès l'abord, et en quelque sorte *a priori*, comme l'ont fait à peu près sans exception mes savants prédécesseurs, quelle doit être la nature des manuscrits hiératiques que nous possédons, et cela d'après l'aspect général de

(1) *Codex Peresianus*, no 19 recto.

(2) Notamment *Codex Troano*, fol. 29 et 30 ; *Codex Peresianus*, fol. 18 et 19 ; *Codex Cortesianus*, page reproduite sur notre PLANCHE XI.

(3) *Codex Troano*, fol. 29 et 30 ; *Codex de Dresde*, pp. 4 et 5.

(4) Voy. notamment les fac-similes de divers manuscrits katouniques reproduits sur les planches VIII, XI, XV, XVII, etc.

(5) Entre autres, sur les pages, 6*, 8*, 9*, 10*, 25*, etc., du *Codex Troano*.

(6) Le déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens a été puissamment facilité par la découverte de l'inscription trilingue de *Rosette*, dont le texte grec fournit en partie la signification. La connaissance de la grande inscription de *Bisutun*, également trilingue, a de même simplifié considérablement les premières tentatives d'interprétation des textes cunéiformes assyriens et anâriens. Il est juste de ne pas oublier que, pour l'écriture sacrée du Yucatan, les américanistes ne possèdent aucun secours de cette importance, et qu'ils sont réduits à appuyer leurs recherches sur quatre ou cinq documents plus ou moins gravement détériorés, et dont ils ne possèdent le plus souvent que des copies d'une exactitude insuffisamment établie. Aussi M. Bancroft a-t-il dit : « To the most expert decipherer of Egyptian hieroglyphics, the inscriptions of Palenque are a blank and unreadable mystery, and they will perhaps ever remain so. » (*The Native races of North-America*, t. V, 5, 61).

ces manuscrits et de leurs illustrations. Brasseur de Bourbourg qui avait vu, au début de ses études, dans le *Codex Troano* une sorte d'almanach à l'usage des propriétaires de biens ruraux (1), a fini, comme je l'ai dit, par y voir l'histoire du grand cataclysme de l'antiquité américaine (2). Tous les autres documents katouniques, suivant lui, seraient également consacrés à l'histoire de ce grand tremblement. M. Bollaërt(3), qui voit dans le *Codex de Dresde* un écrit mythique, historique et religieux, et dans le *Codex Peresianus*, qu'il suppose originaire de Kabah, un livre sur les rites et l'histoire, ayant un caractère domestique, semble s'être moins attaché aux nombreux signes cycliques renfermés dans ce document qu'à la signification supposée des images qu'il renferme. M. Cahun (4), enfin, dans une courte communication à la Société Américaine de France, a cru reconnaître que le Manuscrit Troano nous fournissait l'histoire des luttes de deux races, parce qu'on y voit représentés à plusieurs reprises, dans une attitude d'hostilité, des personnages peints, en effet, de deux couleurs différentes.

Dans les manuscrits mexicains qui nous sont connus, les images proprement dites occupent la plus large place, et c'est à peine si l'on rencontre çà et là, à leur côté, quelques signes de l'écriture, en d'autres termes quelques signes susceptibles d'être lus. En tout cas, ces signes graphiques ne se rencontrent point en forme de textes continus, et on peut les considérer seulement comme servant de légende (quelque chose de moins qu'une annotation) aux objets représentés par la peinture (5).

Au contraire, dans les manuscrits hiératiques du Yucatan, les « illustrations » ne sont presque jamais confondues avec le texte proprement dit, qui leur sert d'explication. Ces illustrations sont très-variées, surtout dans le *Codex de Dresde*, où elles sont tracées avec une incontestable connaissance de l'art du dessin, et avec un talent d'enluminure décorative qui avait été poussé à un haut degré de perfectionnement dans l'ancien Mexique (6).

Malgré l'étonnante variété de sujets disséminés dans les manuscrits connus jusqu'à ce jour, certaines figures sont reproduites d'une façon à peu près identique dans plusieurs d'entre eux; d'où l'on peut tirer la conséquence qu'elles ne sont pas une œuvre de pure imagination, mais qu'elles répondent au contraire à autant de types déterminés de la mythologie ou de l'épopée nationale des anciens habitants de l'Amérique précolombienne.

Malheureusement, pour nos études, l'iconographie américaine est une science encore bien peu avancée : pour le Mexique, on rencontre bien çà et là des indications précieuses, mais elles n'ont pas été réunies, classées, discutées (7); pour le Yucatan et le reste de l'Amérique centrale, c'est à peine si l'on peut dire que quelques auteurs en ont effleuré les éléments. Il ne sera donc pas inutile, pour le but que nous poursuivons, d'examiner quelques-unes des images qui se reproduisent le plus souvent dans les manuscrits katouniques, et de rechercher ce que les américanistes, les américanistes espagnols surtout, peuvent nous fournir d'indications pour tenter de les expliquer.

Je suivrai pour l'examen de ces images un ordre analogue, autant que possible, à celui qui a été adopté pour le classement des signes de l'écriture hiéroglyphique égyptienne (8).

Le *Ciel* est rarement représenté dans les manuscrits figuratifs Mexicains et dans les manuscrits Yucatèques qui nous sont connus. L'image la plus frappante se trouve dans le Manuscrit Le Tellier (9); et il reste des doutes sur la question de savoir si cette image n'a pas été peinte sous l'inspiration d'artistes espagnols (10). Le procédé suivi par l'artiste aztèque a d'ailleurs été le procédé employé, en pareil cas, par les artistes de tous les climats : le ciel, indiqué par de l'azur, semé d'étoiles d'or, ne saurait être considéré comme une figure caractéristique d'une civilisation quelconque.

Le *Soleil* occupe la première place dans la mythologie des Mexicains, comme dans celle des Péruviens et de beaucoup d'autres peuples primitifs, ou réputés tels, non-seulement de l'Amérique, mais aussi de l'Ancien Continent (11). De part et d'autre, on aperçoit, vaguement il est vrai, une déification supérieure

(1) *Quatre Lettres sur le Mexique*, p. 33.

(2) *Lettre à M. Leon de Rosny*, dans les *Mémoires de la Société d'Ethnographie* t. XI, pp. 80-81; *Etudes sur le système graphique des Mayas*, t. I, p. 140; *Bibliothèque Mexico-Guatémalienne*, Introd., p. XXXII et pass.

(3) *Examination of Central American hieroglyphs*, p. 24.

(4) *Annuaire de la Société Américaine de France*, 1876, p. 128.

(5) Voy., à l'appui de cette observation, les planches suivantes jointes à ce mémoire : PLANCHE V, extraite du *Codex Vaticanus*; PLANCHE XVIII, extraite du *Tonalamatl*, de la collection de M. Aubin; PLANCHE XX, empruntée au MSC. de la Bibliothèque de Vienne, auquel on a attribué une origine différente de celle des autres manuscrits didactiques de l'ancienne Amérique, *Codex Indiæ Meridionalis*, suivant une annotation célèbre; et enfin la PLANCHE XXII, extraite du MSC. inédit du Corps Législatif. Cf. Alexandre de Humboldt, *Sites des Cordillères*, chap. XXII; Aubin, dans la *Revue orientale et américaine*, 1re série, t. IV, p. 33, et dans les *Archives de la Société Américaine de France*, 2e série, t. I, pp. 283 et 333; H. Wuttke, *Die Entstehung der Schrift*, p. 191 et suiv.

(6) On ne peut se dispenser de reconnaître le talent d'harmoniser les couleurs et l'art merveilleux de ménager les contrastes les plus agréables, qui recommande à notre attention certaines peintures de l'ancien Mexique, reproduites dans la riche collection de Lord Kingsborough.

(7) Mon père s'était proposé de composer une grande Iconographie du Mexique anté-Colombien, et avait réuni, dans ce but, une curieuse collection de dessins et des notes considérables. Ces notes, écrites pour la majeure partie au crayon, sont par malheur souvent illisibles, et les citations qui les accompagnent indiquées d'une façon tellement abrégée, parfois même purement mnémonique, qu'elles ne peuvent guère servir à un autre qu'à celui qui les a réunies pour son usage. J'ai cependant pu tirer parti de quelques-unes d'entre elles, et plusieurs notices iconographiques préparées pour l'impression ont pu être publiées. Voy. Lucien de Rosny, *Mélanges d'archéologie américaine*, p. 161 et suiv.

(8) *Catalogue des signes hiéroglyphiques de l'Imprimerie Nationale* (composé sous la direction d'Emm. de Rougé). Paris, 1851; In-4).

(9) *Codex Telleriano-Remensis*, MSC. Mexicain n° 2 de la Bibliothèque Nationale, reproduit dans mes *Archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique*, Atlas, t. I; voy. PL. 86, 88, 89 et 91. Voy. également dans ce volume PLANCHE VII.

(10) Cette opinion a été soutenue, notamment, par M. Madier de Montjau, à plusieurs séances de la Société Américaine de France.

(11) « The religious notions of the Egyptians were chiefly connected with the worship of the Sun, with whom, at a latter period, all the principal deities were connected ». (S. Birch, *Egypt from the earliest times*, Introd., p. x.) — Les plus grands dieux de l'antiquité égyptienne, Ammon, Osiris, Hor, Phtah, étaient considérés comme l'âme vivante de *Râ*, le Soleil, et parfois comme Râ lui-même. (Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 31 et pass.) — « Y asi esto Indios le llamaban *Ypalnemohuani*, que quiere decir, aquel por cuia virtud vivimos; y esta nombre mismo, es el que daban al principal Dios que ellos imaginaban, que es todo pode-

et immatérielle qui semble avoir précédé la divinité solaire et tout le panthéon rattaché par la suite à cette divinité (1). Le *Teotl* des anciens Mexicains, identifié plus tard avec le Soleil (*Tonatiuh*), puis avec *Tetzcatlipoca* (2) et une foule de génies inférieurs, était à l'origine un Dieu unique, immatériel, omnipotent, créateur des mondes. La cosmogonie religieuse de l'Amérique n'échappe point toutefois à la tendance qu'ont eu tous les hommes à admettre un principe de dualité primitive ; la force agissante et la matière passive. A côté du Dieu suprême, du Dieu unique, existait à l'origine des choses, le Chaos, analogue au *Nou*, l'Océan primordial, de l'antique civilisation du Nil (3). Cette dualité primitive dut se manifester bientôt sous une infinité de formes différentes, suivant les évolutions successives de la vie domestique et de la vie sociale. L'idée du Bien et du Mal fit imaginer à côté du *Tloque Nahuaque* « Celui qui est tout en lui-même », teotl ou dieu suprême et originaire du Mexique, le *Tlaleatcololotl* « le Hibou rationnel », ou génie infernal (4), dans des conditions identiques à celles qui ont introduit dans la religion des Perses, à côté d'Auramazda (Ormuzd), son éternel antagoniste Ahriman. Ce dualisme religieux se rencontre, sous des formes plus ou moins caractérisées, d'un bout à l'autre du continent américain (5).

Puis, avec le temps, les déifications des forces de la nature se multipliant à l'infini (6) et le désordre s'emparant de toutes les manifestations de la pensée religieuse, les prêtres durent, par des spéculations philosophiques plus ou moins élevées, chercher à ramener à un tronc unique les branches vagabondes de l'arbre généalogique des Dieux du pays. Ce fut dans la personne du Soleil divinisé, *Tonatiuh*, que se concentrèrent ces efforts de synthèse doctrinale (7). Le Soleil redevint le Grand Dieu de la religion américaine, sauf à être, à plusieurs reprises successives, dépouillé des prérogatives divines dont les prêtres avaient jugé utile d'affubler sa personnification. L'astre du jour n'en est pas moins resté, dans une foule de circonstances et de milieux différents, un Dieu suprême, objet de tout le culte, de toute la vénération du peuple. C'est à ce titre que nous l'étudierons ici, en nous préoccupant surtout de ce qui peut contribuer à la connaissance iconographique de ce Dieu, au Mexique et dans l'Amérique Centrale.

L'adoration du Soleil paraît avoir été pratiquée au Mexique, dès la plus haute antiquité, aussi bien chez les tribus sauvages que chez les populations policées de la contrée. Cet astre est donné comme ayant été le Dieu de ces peuplades mal définies qu'on désigne sous le nom de « Chichimèques » (8); et nous le voyons revêtir tous les caractères extérieurs d'une grande divinité, dans la mythologie des Toltèques et des Aztèques (9). M. Bancroft dit qu'il était parfois représenté sous une figure humaine entourée d'une auréole de rayons, tandis que d'autres fois il était

roso, y esta en todo lugar. A este Dios Sol, tenian por cosa viva, y divina, y digna de grande honra, y acatamiento ». (Torquemada, *Monarchia Indiana*, lib. VI, cap. 27.) — Voy. également Whipple. *Report on Indian Tribes*, p. 36 ; Eug. Vail, *Notice sur les Indiens de l'Amérique du Nord*, p. 192 ; Hopkins, *History of the Housatonic Indians*, p. 11 ; Rochefort, *Histoire naturelle des îles Antilles*, ch. VIII : le P. Lafiteau, *Mœurs des Sauvages Américains*, t. I, pp. 146 et 158 ; R. Peter John, *History of the Ojebway Indians*, p. 84 ; Lucien de Rosny, *Mélanges d'archéologie américaine*, p. 65 ; Adair, *History of the American Indians*, p. 226 ; Bradford, *American Antiquities*, p. 352 ; Tertre, *History of the Carriby Islands*, p. 236 ; Maxilian, *Travels in North-America*, p. 360 ; Labontan, *Nouveaux voyages dans l'Amérique Septentrionale*, t. II, p. 32 ; Bryan Edwards, *History of the British Colonies in the West-Indies*, t. I, p. 80 ; Spix et Martins, *Travels in Brazil*, t. II, p. 213 ; William Jones, *Works*, t. VI, p. 273 ; Bryant, *Ancient Mythology*, t. I, p. 384 ; Nutial, *A Journal of travels into the Arkansa territory*, p. 276 ; Cadwallader Colden, *History of the five Indian nations of Canada*, t. I, p. 115. — Le *Tonalamatl*, Livre Sacré des Mexicains (dont je donne un spécimen d'après un MSC. *inédit* de la collection Aubin. (Voy. PLANCHE XVIII), désigne le « Livre du Soleil ».

(1) J'ai dit « qui *semble* avoir précédé », car il est loin d'être prouvé que l'idée du monothéisme antique des Mexicains, que beaucoup d'auteurs se sont fait un devoir d'affirmer bien plus que de démontrer, ne soit pas en définitive une invention moderne. La doctrine monothéiste du roi de Tezcuco, *Nezahualcoyotl*, qui condamne comme fausses toutes les divinités adorées par son peuple, et proclame un Dieu unique, créateur de toutes choses, le Dieu inconnu, a pu être une des sources de la réforme anti-panthéistique de la religion mexicaine. Et encore ne connaissons-nous guère les idées de ce prince que par ce que nous en dit l'historien Ixtlilchochitl (*Historia Chichimica*, dans Kingsborough, *Antiq. of Mex.*, t. IX, p. 261), descendant de ce même Nezahualcoyotl, dont il s'est plu à faire un homme éminent et à tous égards supérieur au peuple qu'il gouvernait. Il y aurait là un bien curieux problème d'exégèse religieuse à étudier ; mais nous ne saurions toucher à ce problème, sans nous laisser entraîner fort loin hors du cadre spécial de ce Mémoire. Nous mentionnerons cependant, comme sources à consulter, les ouvrages suivants : Acosta, *Historia natural de las Indias*, pp. 334-337 ; La Rea, *Cronica de Michoacan*, lib. I, cap. 19 ; Don Francisco Carbajal Espinosa, *Historia de México*, t. I, p. 468 ; Manuel Payno, *Cuadro sinóptico de la historia antigua de Mexico*, p. 63 ; Barcena, *Historia anecdótica de México*, p. 30 ; Gilii, *Saggio di Storia Americana*, t. I, liv. I, ch 1 et 2 ; Nicolas Perrot, *Memoires sur les mœurs, coustumes et relligion des Sauvages de la Nouvelle-France*, pp. 12. 167, 261 et pass. ; Rev. John Heckewelder, dans les *Transactions of the Hist. Comm. of the American Philosophical Society*, t. I, 1819, pp. 83 et suiv. ; Lucien de Rosny, *Histoire des Antilles*, MSC., ch. XVIII ; Bancroft, *Native races of North-America*, t. III, ch. VI ; Molina, *Saggio sulla storia naturale del Chili*, t. II, p. 75 ; Loskiel, *Geschichte der Mission der evangelischen Brüder unter den Indianern in Nordamerica*, p. 33.

(3) Brasseur de Bourbourg, *Popol Vuh*, Introduction, p. CXXII ; Barcena, *Historia anecdólica de México*, p. 85 ; Squier, *American Archæological Researches*, n° I, p. 159.

(3) Maspero, *libr. cit.*, p. 27.

(4) Voy. sur ces deux divinités primordiales du panthéon mexicain : Molina, *Vocab. Mexic. y Castell.* ; Veytia, *Historia antigua de México*, t. I, cap. 1 ; Clavigero, *Storia antica del Messico*, t. II, p. 3 ; Carbajal Espinosa, *Historia de México*, t. I, p. 469 ; Brasseur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées du Mexique*, t. I, p. 46 ; Klemm, *Culturgeschichte*, t. V, p. 114 ; Solis, *Histoire de la conquête du Mexique*, t. I, pp. 398 et 431 ; J. G. Muller, *Amerikanische Urreligionen*, p. 473 ; Pimentel, *Memoria sobre la raza indigena de México*, p. 11 ; Brantz Mayer, *Mexico as it was*, p. 110 ; Bancroft, *Native Races of North-America*, t. III, ch. VI.

(5) Don Francisco Pimentel, *Memoria sobre la raza indigena de Mexico*, p. 13 ; Maury, *La Terre et l'Homme*, p. 510 ; John Trusler, *The habitable World*, part. I, p. 96 ; Lucien de Rosny, *Mélanges d'archéologie américaine*, p. 165, le P. Yves d'Évreux, *Voyage dans le nord du Brésil* (publié par Ferdinand Denis), pp. 280-283 ; Guinnard, *Three years' Slavery among the Patagonians*, ch. IV ; Kahkewaquonaby, *History of the Ojebway Indians*, p. 83 ; Squier, *American Archæological Researches*, n° I, ch. 2 ; Geo. Catlin, *Illustrations of the manners of the North American Indians*, t. I, p. 156.

(6) Herrera ne compte pas moins de 2,000 dieux adorés par les Mexicains d'avant la conquête.

(7) M. Müller pense que *Tonatiuh* « le Dieu-Soleil » était identique au *Teotl* des anciens Mexicains. (*Americanische Urreligionen*, p. 474.)

(8) Alegre, *Historia de la Compañia de Jesus en Nueva-España*, t. I, p. 179.

(9) « The sun, it is tolerably certain, hold, if not the highest place, one not far removed from that position in the Mexican pantheon. Brasseur de Bourbourg, Tylor, Squier and Schoolcraft agree in considering sun-worship the most radical religious idea of all civilised American Religions ». Bancroft, *libr. cit.*, t. III, p. 110.

représenté en pied (1). Le savant américaniste ne nous cite point les monuments où ce Dieu paraît avec une gloire autour de la tête, et l'absence de ce renseignement est regrettable.

Dans la seconde partie du célèbre Manuscrit Le Tellier (2), on lui donne l'image d'un guerrier, la tête ornée de plumes vertes, tenant d'une main un bouclier et de l'autre l'oiseau *Quetzal*, ce qui semblerait indiquer de la part de l'auteur de ce document l'intention d'identifier le soleil *Tonatiuh* avec le dieu *Quetzalcoatl*. Le Soleil est également représenté sur la Grande Pierre dite des Sacrifices, à Mexico ; mais on n'a point, que je sache, déterminé jusqu'à présent ses attributs iconographiques de façon à le rendre aisément reconnaissable, au milieu du dédale confus de l'imagerie religieuse des anciens Américains. La figure du Dieu, entourée d'une auréole de rayons, ne se rencontre guère que sur des monuments qui paraissent contemporains de l'époque de la conquête (3). On la trouve dessinée d'une façon qui rappelle les vignettes de nos almanachs , et entourée des quatres signes fondamentaux du cycle de 52 ans, au commencement du Manuscrit de la collection de Boturini, dit Codex Mexicain de l'année 1576 (4). Sur la Pierre des Sacrifices, à Mexico, et sur une tablette du Temple du Soleil, à Palenqué, la figure de ce Dieu est caractérisée, dit on, par la langue qui sort pendante de sa bouche (5).

La divinité solaire, chez les Yucatèques, était *Hunab-ku* « le Dieu unique » (*Teotl* des Mexicains), lequel était également nommé *Kinch ahau* « le seigneur de la bouche du Soleil » (6) (*Tonatiuh* des Mexicains). On le trouve identifié au *Kinch-ahau* « le Serpent-Soleil », divinité supérieure des Mayas, correspondant au *Tonacatlcoatl* des Mexicains (7).

Le Soleil symbolisait, au Mexique comme au Pérou, la puissance souveraine; il était devenu tellement le qualificatif de la « royauté » que, dans le *Codex Chimalpopoca*, il est dit que Topiltzin-Quetzalcohuatl *soleillait* sur le trône de Tulha (**itonatiuhcatca** (8).

La *Lune* apparaît parfois dans les manuscrits Mexicains : on ne l'a point encore signalée d'une manière scientifique dans les manuscrits katouniques. M. Aubin la représente par le signe , qu'on a rapproché de l'égyptien  et du chinois , sans qu'il y ait lieu de tirer une conséquence ethnogénique ou graphogénique de ce rapprochement.

Dans la mythologie mexicaine, la Lune, *Meztli*, était tantôt identifiée avec le dieu Soleil, tantôt avec la divinité de la Nuit, *Joaltecutli*. On la considérait comme présidant aux naissances des hommes (9), et, à ce titre, elle était placée immédiatement après le Soleil (10).

Les Ahts du Nord-Ouest de l'Amérique reconnaissaient la Lune et le Soleil comme leurs divinités les plus élevées : pour eux, la Lune était le mari et le Soleil la femme (11). Ces deux astres étaient, d'ailleurs, considérés par la plupart des nations indigènes de l'Amérique, comme les plus grandes divinités de leur panthéon, où elles représentaient les deux éléments fondamentaux du dualisme primitif, communs à la plupart des anciennes civilisations des deux hémisphères (12).

L'abbé Brasseur nous donne le signe katounique  comme symbole du Soleil et du Jour, dans le Yucatan; il le rapproche du signe mexicain  employé avec le même sens, dans la littérature peinte des Aztèques (13).

Ajoutons que les éclipses de Soleil ou de Lune ont toujours produit une profonde impression sur l'esprit des anciens Américains. A l'occasion des éclipses solaires, les Mexicains recherchaient tous les albinos qu'ils pouvaient rencontrer et les sacrifiaient à la colère de l'astre du Jour, en se livrant à force danses accompagnées de musique et de chant. Ils pensaient que lorsque le Soleil viendrait à être totalement éclipsé, sa lumière cesserait d'éclairer le monde, et qu'alors les démons monteraient sur la terre pour dévorer le peuple. Les Tlascaltèques avaient également des idées sombres au sujet de ces événements astronomiques; le Soleil et la Lune, étant considérés

(1) Bancroft, *Native races of North-America*, t. III, p. 109.— Sur la grande Pierre des Sacrifices de Mexico, à laquelle fait peut-être allusion le savant américaniste, je ne crois pas que l'artiste ait voulu représenter des rayons lumineux : la forme circulaire de ce monument a engagé le sculpteur mexicain à y dessiner quelques ornements qui rappellent la rose des vents, et rien de plus. Du moins, telle a été mon impression.

(2) Reproduit dans Kingsborough, *Antiquities of Mexico*, et dans mes *Archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique*, Atlas, t. I, pl. 40.

(3) La présence d'une auréole a été signalée, cependant, sur des figurines qui paraissent antérieures à l'arrivée des Espagnols au Mexique. Quelques unes de ces figures pourraient même être assez anciennes. M. de Longpérier a notamment attribué le nom de *Tonatiuh* à un personnage (en terre cuite), dont la tête était entourée d'un nimbe chargé de six disques, et cela en s'appuyant sur une comparaison de ce personnage avec la figure du *Codex Vaticanus* nº 3738, p. 1, rapprochée d'une image du *Codex Telleriano-Remensis*, p. 33. Deux autres figures, que ce savant américaniste considère comme des représentations de *Quetzalcoatl*, ont la tête entourée d'un nimbe rayonnant. Sur ces figurines, les rayons sont très-bien formés. (*Notice des monuments exposés dans la salle des Antiquités Américaines au Musée du Louvre*, par Adrien de Longpérier, 2e édit., 1851, nos 110, 112, 119, 128 à 143.)

(4) *Yuan ycatlahtica*, etc., MSC. nº 14 (s. VIII) du Catalogue de Boturini. Ce précieux document, écrit partie en figures et en caractères mexicains, partie en prose nahuatl, a été commencé par un auteur anonyme en 1576, et continué, suivant le même système, jusqu'en 1608. On en cite une copie de la main de Gama. M. Aubin, qui possède cet important manuscrit, en a fait reproduire par la lithographie un fac simile qu'il n'a jamais publié, et dont il a eu l'amabilité de m'offrir un exemplaire. — Voy. également une image du Soleil, représenté avec une face humaine entourée de rayons, dans le *Codex Vaticanus*, nº 3738, p. 144.

(5) Bancroft, *Native races of North-America*, t. IV, pp. 341 et 367.

(6) Le nom de ce dieu est écrit à tort *Kinch-ahau*, par M. Bancroft, qui l'explique par « the mouth or eyes of the sun ». *Native races of North-America*, t. III, p. 462; cf. Brasseur de Bourbourg, *Vocabulaire Maya-français et espagnol*, p. 270.

(7) Squier, *The Serpent Symbol in America*, p. 204.

(8) Brasseur de Bourbourg, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, t. II, p. 486, n.

(9) *Codex Telleriano Remensis*, MSC., f. 41, et dans mes *Archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique*, t. I, p. 204, et Atlas, Pl. 41.

(10) Kingsborough, *Antiquities of Mexico*, t. VI, p. 122.

(11) Sproat, *Scenes and studies of Savage life*, p. 206.

(12) Squier, *American archæological Researches*, nº I, ch. 2.

(13) *Manuscrit Troano*, t. I, p. 219.

par eux comme mari et femme, les éclipses étaient à leurs yeux la conséquence de querelles conjugales sur la voûte des cieux, querelles qui, d'ailleurs, ne pouvaient qu'être fatales au genre humain (1).

L'*Étoile* se rencontre dans les peintures mexicaines sous la forme conventionnelle adoptée en Europe, ce qui a fait douter de l'origine véritablement indienne du signe figuratif qui la représente (2) : elle se retrouve dans le signe « comète » (mex. *xiuh*, *xihuitl*) du catalogue des groupes phonétiques publié par M. Aubin (3). La représentation de l'étoile n'a pas été signalée, que je sache, dans les manuscrits yucatèques. Il n'est pas impossible que de nouvelles études en révèlent l'existence, au moins notée alphabétiquement; et cette constatation pourrait avoir d'autant plus d'intérêt que, non-seulement le Soleil et la Lune, mais aussi divers corps célestes, avaient été admis dans l'antique panthéon de la civilisation américaine (4).

Le *Feu* jouait un rôle considérable dans la mythologie du Yucatan, comme dans celle du Mexique. *Xiuhtecutli* était le Dieu du Feu, chez les Aztèques, qui l'appelaient également *Ixcozauhqui* « la figure Jaune », *Cuecaltzin* « la flamme de Feu », et enfin *Huehueteotl* « l'ancien Dieu ». Cette dernière dénomination, et celle de « Père de tous les Dieux » que rappelle M. Bancroft (5), vient à l'appui de l'opinion suivant laquelle Xiuhtecutli aurait été lui-même une autre appellation du Soleil, considéré comme Dieu suprême de l'ancienne mythologie mexicaine.

Plus on approfondit les mythes religieux de l'Amérique Centrale, plus on voit diminuer le nombre des divinités du panthéon indien, par suite de l'identification d'un grand nombre d'entre elles. J'ai rappelé en parlant de la divinité Solaire, *Tonatiuh*, l'assimilation que les anciens Mexicains avaient faite de cette divinité supérieure, avec l'un de leurs plus grands dieux, *Tezcatlipoca* (6), celui que Sahagun (7) désigne comme étant le Jupiter du Nouveau-Monde. Or, *Huitzilopochtli*, le Dieu de la Guerre, est à son tour confondu avec *Xiuhtecutli*, le Dieu du Feu (8), et ce dernier l'est aussi avec le Soleil, considérés tous deux comme *Huehueteotl* « Ancien Dieu ». De la sorte, le polythéisme dévergondé des Aztèques se trouve ramené par l'exégèse à des termes qui le rapprochent de fort près du monothéisme que quelques savants on cru voir à l'origine de la civilisation de l'Anahuac. Je ne vois pas que le monothéisme mexicain soit dès à présent établi d'une façon scientifique incontestable, et les mythes transatlantiques demeurent encore trop imparfaitement étudiés pour qu'il soit possible de rendre un jugement sur la question, en pleine connaissance de cause. Néanmoins, il me paraît évident qu'on doit admettre, comme caractère fondamental de la religion mexicaine primitive, de deux choses l'une, ou bien le monothéisme inconscient que nous trouvons chez quelques anciens peuples du vieux continent, ou bien le dualisme primordial qui a été, en Orient, la base de doctrines religieuses et philosophiques, en somme équivalentes à celles des nations qui ont énoncé les mots d'unité de Dieu.

Le Feu a été au Mexique et dans l'Amérique Centrale, la personnification et le symbole d'une idée. De cette idée est née celle de purification, et, dans la pratique religieuse, celle d'une sorte de baptême. Ce baptême du feu, que l'on retrouve de nos jours, en Europe, dans la franc-maçonnerie, était, chez les Indiens du Nouveau-Monde, quelque chose de plus qu'une purification. C'était comme les huiles saintes que l'on appliquait sur le front de nos rois, une consécration. Les enfants, destinés à la carrière militaire, devaient le recevoir de bonne heure. Cette cérémonie de « lustration » *tlequiquiztliliztli*, s'accomplissait d'ordinaire à des dates fixes, c'est-à-dire tous les quatre ans, avant la période néfaste des cinq jours épagomènes. Elle était distincte et indépendante du baptême par l'eau, dont l'existence nous est également signalée par les historiens (9).

Les manuscrits katouniques que nous possédons, le *Codex Troano* surtout, nous présentent d'assez nombreux usages dans lesquels le Feu paraît remplir un rôle important. Brasseur a cru le reconnaître sous la forme , ce qui semble avéré. Ces mêmes manuscrits nous fournissent la représentation de plusieurs cérémonies relatives au Feu. L'une d'elles figure celle de la production du Feu par le frottement : le rapprochement d'une de ces images emprunté au *Codex Troano* avec une peinture d'origine mexicaine (Pl. VII, fig. 5 à 7) publiée par M. Squier, ne peut laisser subsister, je crois, aucun doute à cet égard. La production du Feu avait, chez les anciens Aztèques, les caractères d'une véritable pratique religieuse. Au mois de février, lors de la fête de *Xiuhtecutli*, Dieu du Feu, le feu était éteint dans les temples et dans toutes les habitations; puis il était ensuite produit à nouveau au moyen du frottement opéré avec un morceau de bois sec (10).

(1) Sahagun, *Historia general de las cosas de Nueva-España*, t. II, l. VII, p. 250; Camargo, *Histoire de Tlaxcallan*, cité par Bancroft, *Native races of North-America*, t. III, p. 111. Voy. aussi le Rév. Peter Jones, *History of the Ojebway Indians*, p. 84.

(2) Madier de Montjau, dans l'*Annuaire de la Société Américaine de France*, t. III, pp. 125 et 128.

(3) Dans la *Revue orientale et américaine*, t. IV, p. 37.

(4) Bancroft, *Native races of North-America*, t. III, p. 109.

(5) *Native races of North-America*, t. III, p. 226. — Cf., sur l'adoration du Feu identifié au Soleil, chez les Tchérokais, Adair, *History of the American Indians*, p. 226.

(6) Le Dieu avec pattes de coq. Cf. Longpérier, *Notice des Monuments américains du Louvre*, n° 163; Lucien de Rosny, *Mélanges d'archéologie américaine*, p. 169; *Codex Telleriano-Remensis*, p. 26.

(7) *Historia general de Nueva-España*, t. I, p. 2.

(8) Également appelé *Ixcozauhqui* « le Visage Jaune », *Cuecaltzin* « la Flamme de Feu », etc.

(9) On peut consulter, sur la question du baptême à la naissance et de la lustration après la mort chez les anciens Mexicains, Sahagun, *Historia general de las cosas de Nueva-España*, t. I, p. 189 et suiv.; l'explication du *Codex Vaticanus*, dans Kingsborough, *Antiquities of Mexico*, t. V, p. 181; Squier, *American Archæological Researches*, n° 1, p. 69; Mendieta, *Historia eclesiástica Indiana*, p. 107; Bustamente, dans Gama, *Descripcion de las dos piedras*, p. 40; Tylor, *Anahuac*, p. 279; Clavigero, *Storia antica del Messico*, t. II, p. 86; Bancroft, *Native races of North-America*, t. III, p. 376, n., et pass.

(10) Squier, *American archæological Researches*, n° I, p. 119. — Le savant américaniste auquel nous devons la reproduction de l'image mexicaine que je rapproche ici d'une image yucatèque, ajoute : « It will be observed that the ceremony is represented as performed, by a priest, on the back of a serpent, — a circumstance not without its significance ».

Une autre cérémonie, dont on trouve des traces dans les manuscrits mexicains, et qui figure peut-être aussi dans les manuscrits yucatèques (1), est celle de la crémation des corps, laquelle était opérée par les prêtres ou *papas*, et avait un caractère sacré.

L'*Eau* est fréquemment représentée dans les manuscrits mexicains par le signe ; on peut même dire que ce signe est un des plus précis et des plus réguliers de l'écriture aztèque. Non-seulement il est usité sous cette forme, pour sa valeur phonétique, mais encore on le trouve employé avec ce tracé conventionnel et idéographique, dans des images qui fournissent bien plutôt un tableau parlant (2), qu'un texte proprement dit et susceptible d'être lu dans un ordre constant et déterminé. (Voy. FIG. 4)

Dans les manuscrits yucatèques on aperçoit bien, il est vrai, quelques scènes où l'eau semble tenir une place ; mais on ne l'a pas encore reconnue comme indiquée par un signe spécial. C'était là, cependant, un des groupes katouniques que nous devions nous attendre à retrouver le plus facilement, car il nous est donné sous la forme , dans le groupe  ha, dans le court passage sur l'écriture hiératique maya de la *Relacion* de Diego de Landa. Là encore se pose, pour nous, un véritable point d'interrogation.

FIG. 4.

La *Terre*, suivant Brasseur, est représentée par plusieurs signes,  *ta* « place »,  *ti* « lieu »,  *pop* « natte » ou « terre marécageuse crevassée par la chaleur »,  « terre inondée s'élevant pour sortir de l'eau », etc. Le regrettable américaniste, suivant son habitude, ne justifie aucune de ces interprétations; et il y a d'autant de raison de ne les accueillir qu'avec réserve, qu'elles se rattachent évidemment à son système d'explication « volcanique » de tous les documents originaux de l'antiquité américaine.

Je ferai remarquer que « terre » se dit en maya **cab**, que divers personnages des manuscrits katouniques marchent ou sont assis sur le caractère **caban** élargi , et qu'on y voit notamment divers arbustes don les racines semblent plantées dans ce caractère dessiné en guise de sol. (Voy PLANCHE III, fig. 14, et PLANCHE VII, fig. 2).

On a cru voir des représentations de *Nègres* dans les manuscrits peints de l'Amérique précolombienne Quelques-unes des images du *Manuscrit Troano*, comme je l'ai dit, ont fait supposer que son auteur y avait représenté une lutte engagée entre une race Blanche ou de couleur claire et une race Noire (3). On ne saurait mettre trop de réserve dans les interprétations iconographiques de ce genre; car l'on sait que les Mexicains, par exemple, et notamment leurs prêtres ou *papas*, se barbouillaient, dans certaines occasions, le corps et la figure d'un enduit noir.

Le *Popol-Vuh*, que Brasseur de Bourbourg a publié comme livre sacré des Quichés, parle, il est vrai, d'hommes noirs et d'hommes blancs « qui avaient un caractère et un langage également doux, et dont l'intelligence était supérieure » (4) ; mais la mention de ce fait est trop peu explicite et l'origine du livre qui le rapporte trop mal établie, pour qu'il soit possible de s'attacher à cette donnée. L'existence d'hommes très foncés de peau, et même absolument noirs, fort semblables aux Nègres de Guinée, si l'on en croit Gomara (5), est signalée par plusieurs anciens auteurs, sur des points différents du Nouveau-Monde; et Christophe Colomb lui-même avait eu connaissance de peuplades noires qui venaient, de temps à autre, faire des incursions dans l'île d'Haïti. On cite également une invasion de hordes barbares, au Pérou, composées en partie de Nègres, sous le règne de *Titu-Yupanqui*, prince qui périt dans une grande bataille livrée à ces envahisseurs de son empire. Ajoutons enfin que, dans la région isthmique, Vasco Nuñez rencontra, en 1513, des esclaves noirs sur lesquels il ne put avoir de renseignements, si ce n'est qu'ils provenaient d'un pays avec lequel les Indiens de cette région étaient continuellement en guerre (6).

Les ANIMAUX occupent, dans la mythologie des peuples de l'Amérique, une place au moins aussi considérable que dans la religion de l'antique Égypte (7). Il ne faut donc point s'étonner de les

(1) Kingsborough, *Antiquities of Mexico*, t. VI, p. 226.
(2) Dans le *Codex Vaticanus* n° 3738, p. 128.
(3) Cahun, dans l'*Annuaire de la Société Américaine de France* t. III, p. 128.
(4) Brasseur de Bourbourg, *Popol Vuh*, trad., p. 209.
(5) *Historia general de las Indias*, f. XXXIV.
(6) On peut voir dans le *Semanario ilustrado*, de Mexico (n° du 27 novembre 1868), le dessin d'une tête colossale de granite, découverte au Mexique en 1862, et que M. Melgar considère comme représentant un type d'une race éthiopienne qui aurait habité l'Amérique avant l'arrivée des Espagnols.
(7) *Notices et Extraits de divers documents inédits sur les Indiens du Nouveau-Monde*, MSC. n° 13 de la Collection Lucien de Rosny, p. 3 et suiv. — « The reader must have already noticed the strange roles filled by *animals* in the creeds of the Native Races of the Pacific States. Beasts and birds and fishes fetch and carry, talk and act, in a way that leaves even Æsop's heroes in the shade; while a mysterious and inexplicable influence over human destiny is often accorded to them. It is of course impossible to say precisely how much of all this is metaphorical, and how much is held as soberly literally true. Probably the proportion varies all the way from one [illegible]

voir si souvent représentés, dans les attitudes les plus diverses, non-seulement sur les manuscrits peints de la civilisation aztèque, mais au milieu de tous les textes connus jusqu'à présent de la littérature katounique. Il serait particulièrement intéressant, pour nos études, de déterminer le nom des animaux figurés qu'il est possible de reconnaître, et de grouper les renseignements que fournissent, à leur sujet, les anciens américanistes. Cette détermination présente malheureusement d'assez grandes difficultés, provenant, d'une part, de l'imperfection du dessin, et de l'autre des formes souvent imaginaires et fantastiques attribuées à quelques-uns d'entre eux, par les artistes indigènes.

Il serait également fort utile de réunir avec méthode ce que les vieux auteurs espagnols et les voyageurs ont pu apprendre au sujet des superstitions indiennes relatives aux animaux. On sait, par exemple, que beaucoup de Guatémaltèques considéraient leur vie comme identifiée à celle de certains animaux, à tel point que tout ce qui arrivait à leur patron dans l'animalité devait infailliblement leur arriver à eux-mêmes, fût-ce la mort, dont l'heure était simultanée pour eux et pour la bête associée à leur destinée (1).

Certains animaux avaient, en outre, pour fonction de présider, chez les anciens Mexicains, aux différentes parties du corps, de la même façon que les corps célestes, chez nos anciens astrologues, étaient identifiés avec des substances terrestres ou des individus. C'est ainsi que le *daim* présidait au pied droit, le *tigre* au pied gauche, *l'aigle* à la main droite, le *singe* à la main gauche, le *chien* au nez, le *vautour* à l'oreille droite, le *lapin* à l'oreille gauche, le *lézard* aux reins, le *serpent* au phallus (2). Il y aurait, sans doute, plus d'une explication utile à rattacher à ces affectations aux membres de l'homme des symboles zoologiques que l'on voit représentés, avec ces attributions diverses, sur une des plus curieuses peintures du *Codex Vaticanus*, feuillet n° 75 (3). L'adaptation du Serpent, symbole de la vie continue, et par suite de l'éternité, au phallus, tient à tout un ordre d'idées religieuses et mêmes cosmogoniques, dont il reste encore à la science américaniste le soin d'apprécier le véritable rôle.

La représentation du *Singe* ne me paraît pas douteuse dans les manuscrits katouniques. Elle se rencontre, au moins une fois dans le Manuscrit Troano (4), d'une façon aisément reconnaissable. D'autre part, cet animal (*ozomatli*) figure parmi ceux qui représentent les signes de jours, dans le calendrier des anciens Mexicains.

L'image du Singe se rattache à une légende suivant laquelle, durant la période du quatrième Soleil, les hommes furent subitement métamorphosés en quadrumanes, au milieu d'un effroyable cataclysme géologique. L'abbé Brasseur croit que cette légende signifie que les hommes, refoulés dans les bois par suite d'une affreuse tourmente des éléments déchaînés, telle qu'on en voit encore de nos jours aux Antilles, y vécurent quelque temps, comme les singes, de fruits produits spontanément par la terre (5).

Cette même métamorphose est d'ailleurs mentionnée dans le texte même du *Popol-Vuh*, où l'on raconte l'histoire d'un héros nahua, *Hun-Ahpu*, qui changea en singes ses deux frères aînés. De tels contes ethniques se sont-ils répandus jusque dans l'Amérique Centrale? Je l'ignore, pour l'instant. L'étude des inscriptions et des monuments katouniques nous l'apprendra peut-être un jour.

Dans les manuscrits Mexicains, notamment dans le *Codex Vaticanus* n° 3738, on trouve plusieurs scènes où les singes jouent certainement le principale rôle.

Le *Jaguar* (6), animal spécial à la faune du Nouveau-Monde, a été surnommé, en conséquence, « Tigre d'Amérique ». Appelé, en nahuatl, *ocelotl*, il figure dans les armoiries de Mexico, où on le représente saisi dans les serres d'un aigle (7). Comme signe de calendrier, il répond au 14 du mois aztèque de vingt jours. A ce titre, il est souvent reproduit dans les manuscrits Mexicains. Parfois, son dessin diffère peu de celui du « Chien » (dixième jour), avec lequel on est exposé à le confondre (8). Une petite figurine de jade vert, de la collection Boban (9), représente un animal que quelques archéologues considèrent comme un jaguar, tandis que d'autres y voient simplement la figure d'un chat. Dans les peintures aztèques, on distingue assez aisément aux taches noires de son pelage le jaguar, soit qu'on ne nous en donne que la tête, comme dans les calendriers, soit qu'on reproduise l'animal en entier, comme, par exemple, dans une scène du *Tonalamatl* (10) et dans une image du *Codex Vaticanus* (11).

Dans les manuscrits katouniques, la détermination des images du Jaguar, appelé en maya *balam*, est souvent embarrassante par suite de l'imperfection du dessin. Le talent de l'artiste, auquel on doit l'ornementation du *Codex de Dresde*, ne laisse guère de doute sur la reproduction de ce carnassier dans divers endroits de ce beau manuscrit (12) : il est moins aisé-

of different stages of culture in the same nation. They spake only in part, these priests and prophets of barbaric cults, and we can understand only in part; we cannot solve the dark riddle of the past; we can oftenest only repeat it, and even that in a more or less imperfect manner ». (*Native races of North-America*, t. III, p. 127.)

(1) Thomas Gage, *New Survey of the Indies*, p. 334.

(2) Voy. l'explication du *Codex Vaticanus*, dans Kingsborough, *Antiquities of Mexico*, t. V, p. 197, et les variantes données par M. Bancroft, dans ses *Native races of North-America*, t. III, p. 129.

(3) Cette peinture a été reproduite par M. Aubin, dans les *Archives de la Société Américaine de France*, seconde série, t. I, pl. XX.

(4) Voy. notre Planche IV, fig. 12.

(5) *Popol Vuh*, Introd., p. LXXXI.

(6) *Felis unca*, de Linné; *Felis jaguar*, de Lacépède, communément appelé par les foureurs « la grande panthère ». L'identification de cet animal avec l'*Ocelotl* des anciens Mexicains n'est guère douteuse; cependant, on trouve ce mot traduit à tort, je crois, par « lion », dans le *Guide* de Pedro de Arenas. Quant au Tigre, il est désigné, dans ce petit volume, sous le nom de *Cuitlamizli*, qui signifie litt. *Felis stercoreus*.

(7) Herrera, *Historia general*, dec. II, lib. 7, cap. 9, cité par Bancroft, *Native races*, t. II, p. 160.

(8) Notamment dans la 2e partie du *Codex Telleriano-Remensis* MSC. de la Bibliothèque Nationale de Paris.

(9) Voy. cette figurine reproduite sur notre Planche XII, fig. 4.

(10) MSC. de la collection de M. Aubin, f. 3.

(11) N° 3738, p. 23.

(12) Voy. notre Planche V, fig. 1 et 2.

ment reconnaissable dans le *Codex Troano*, où on lui a donné des formes excentriques et fantaisistes (1).

Le *Chat* se rencontre à l'état sauvage aussi bien qu'à l'état domestique, dans tout le Yucatan. Désigné communément en maya sous le nom peut-être onomatopique de **miz**, on appelle **ekxuc** la variété à pelage tigré, et **kanbolay** l'espèce à robe rougeâtre. Cette dernière figure dans les manuscrits hiératiques de l'Amérique Centrale, où l'on peut en comparer l'image avec celle que nous fournissent les monuments de la céramique indigène (2). Parfois la ressemblance de cette image avec celle du Jaguar rend l'identification douteuse et embarrassante. Dans les manuscrits mexicains, on est en présence de la même confusion, bien qu'il soit facile, par les représentations hiéroglyphiques des noms de jour, de s'assurer des cas où l'on a voulu représenter l'une ou l'autre de ces deux espèces de la race féline.

Le *Chien* est représenté sur quelques monuments de la céramique Mexicaine et Yucatèque; mais il n'est pas aisément reconnaissable dans les peintures des manuscrits. Il ne serait cependant pas impossible qu'il figurât parmi les nombreux quadrupèdes qu'on y rencontre dessinés, à chaque page, d'une façon plus ou moins grossière, car cet animal jouait un rôle important dans la vie religieuse et domestique des Indiens de l'Amérique Centrale. Il comptait au nombre des bestiaux les plus recherchés dans les boucheries, et dans ce but, on le châtrait avant de l'engraisser. Le Chien le plus recherché, pour sa chair, était un Chien sans poils, appelé, au Mexique, *te-chichi* (3), *xulo* au Nicaragua, et *tzomez* au Yucatan (4).

Landa nous fournit le récit de cérémonies religieuses durant lesquelles les croyants accomplissaient des danses, en tenant en main des figurines de Chiens en terre cuite. Il mentionne, en outre, le sacrifice d'un petit chien aux épaules noires et encore vierge (un perrito que tuviesse las espaldas negras y fuesse virgen) (5).

L'*Éléphant* ne figure point dans les manuscrits katouniques : du moins, je n'y ai rencontré aucune image qui me paraisse de nature à être identifiée avec cet animal. En revanche, on a cru le voir représenté sur quelques monuments hiéroglyphiques de l'Amérique Centrale, notamment sur des pierres sculptées de l'antique Uxmal (?) (6). Moi-même, j'ai publié une inscription copiée au-dessus de l'escalier en ruine de l'un des palais de Kabah (Yucatan), inscription sur laquelle on a vu le dessin d'un Éléphant (7). Je ne m'attacherai pas à des identifications qui me semblent encore fort incertaines. Quelques savants admettent, il est vrai, que l'Éléphant était connu des Indiens de l'Amérique, bien avant la découverte de Christophe Colomb, et que des fossiles provenant de ce pachyderme et du mastodonte, se rencontrent d'un bout à l'autre du Nouveau-Monde (8). Du moment où son existence n'est point établie sur les manuscrits katouniques, il serait superflu de s'en occuper davantage dans ce Mémoire.

Le *Tapir* était, aux yeux des Indiens, un animal sacré. Suivant l'évêque Nuñez de la Vega, Votan, lorsqu'il se rendit à Huehuetan, y transporta des Tapirs (?). Quelques personnages mystiques de l'antiquité américaine sont représentés avec des nez d'une dimension extraordinaire, remplacés, assez souvent aussi, par des trompes, comme dans le Ganêça indien, analogues à celles de l'Eléphant et du Tapir (9). Peut-être fallait-il voir ce dernier animal dans les monuments où l'on a cru reconnaître le plus grand des pachydermes de notre époque. Pour l'instant, en tout cas, la question n'a, pour nous, qu'un intérêt secondaire.

Le *Chevreuil*, ou *mazatl* des Mexicains, se nomme en Maya *zeb*, mot qui se rattache évidemment à la racine *zeb* « rapidité », qualité caractéristique de cet animal. Plusieurs de mes savants collègues de la Société Américaine de France, se sont mis d'accord pour le reconnaître sur quelques feuillets du *Codex Troano*, où il paraît jouer un rôle important. Les images qui ornent ce manuscrit, nous montrent cette espèce de Chevreuil, dans toute une série de scènes où il est successivement victime de l'homme, de bêtes fauves, d'oiseaux et de reptiles. Çà et là, on le voit mis en pièces et représenté d'une façon qui rappelle le signe figuratif Mexicain « massacre » ; ailleurs, on le voit captif, fortement lié et transporté sur le dos d'un chasseur, ou pendu à un poteau; enfin, sur trois compartiments du manuscrit, il est enchaîné avec un *Scorpion* (10). De face, assis sur les pattes de derrière, le phallus en érection, il est peint sur un autre compartiment (11), où, pour toute légende, nous trouvons des noms de jours et des chiffres parsemés sur son corps et à ses côtés. Une représentation assez semblable à celle du « Chevreuil » peint sur le *Codex Troano*, est donnée dans le célèbre document Mexicain dit *Codex Vaticanus* (12).

Le *Lapin* et le *Lièvre*, chez les Mexicains, étaient consacrés au printemps, comme le Scorpion était,

(1) Planche III, fig. 10, 12, et peut-être Planche IV, fig. 21.

(2) Voy. Planche XII, fig. 4.

(3) Voy. Behrnauer, dans les *Archives de la Société Américaine de France*, 2e série, t. I, p. 187.

(4) Cogolludo, *Historia de Yucathan*, cité par Bancroft, *Native races*, t. II, p. 721.

(5) *Relacion de las cosas de Yucatan*, édit. et trad. Brasseur, pp. 222-223.

(6) Will. Bollaert, dans les *Transactions of the Ethnological Society of London*, nouv. sér., t. II p. 157.

(7) Dans mes *Archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique*, t. I, p. 178, et *Atlas*, Pl. xx. — Sur la foi de M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, auquel je devais la communication d'une copie de cette curieuse inscription, j'ai dit qu'elle était gravée en traits noirs sur stuc fond blanc. J'ai appris depuis que le savant abbé m'avait induit en erreur, et que l'inscription était *peinte* sur une muraille construite en pierre et en mortier, et recouverte d'un stuc fin et très-blanc. (Note MSC. de M. Becker, membre de la Société Américaine.)

(8) Voy. le comte de Sartiges, dans les *Archives de la Société Américaine de France*, t. II, p. 57, et une aquarelle de ce savant diplomate dans le MSC. Américain n° 1 de la Collection Lucien de Rosny, p. 45; Bollaert, *Trans. of. the Ethn. Soc. of London*, loc. cit.

(9) Brasseur de Bourbourg, *Popol Vuh*, Introd, pp. cviii et cxviii.

(10) Voy. Planche IV, fig. 5 et 11. — Voy. aussi Planche III, fig. 7.

(11) M. Melgar, dans les *Archives de la Société Américaine de France*, nouv. sér., t. I, p. 278.

(12) Dans les *Antiquities of Mexico* de Kingsborough, t. II.

chez ces peuples, le signe de l'automne. C'est ce qui fait qu'on trouve, dans les peintures aztèques, le Scorpion tuant le Lièvre. Le Lapin figurait, en outre, dans le cycle de l'Anahuac, comme élément initial. Il était considéré, chez quelques tribus, notamment chez les Moquis, comme la forme d'une des neuf races d'hommes primitives (1). Chez les Mayas, le Lièvre s'appelait *haleu*, et le Lapin *th'ul*.

Le *Tatou*, appelé *Dasypus* par Linné, *Armadillo* par les Espagnols, et *ayo-tochtli* par les Mexicains, est un des animaux les plus singuliers de la faune américaine. Il est représenté d'une façon qui ne laisse point de doute sur son identification, dans la partie du *Codex Troano* (2), désignée sous le nom de « scènes du Chevreuil » et dont j'ai fait mention tout à l'heure.

Le *Sanglier*, suivant M. Boban, ou peut-être l'espèce de Cochon sauvage appelé en Maya **äac**, figure également parmi les animaux représentés dans le Manuscrit Troano (3). On l'y voit suspendu à une potence, de la même façon que le Chevreuil, dans la partie caractéristique de ce document katounique, sur laquelle j'appelais l'attention plus haut. Le compartiment, où se voit le Sanglier en question, n'est accompagné d'aucune légende, si ce n'est de dix signes de jours. Je ne crois donc point qu'il faille attacher, à cette représentation, une idée mystique, bien que la légende Guatémalienne nous raconte des combats de l'époque héroïque, au milieu desquels se distingua un personnage appelé *Zaki-Nim-Ak* « le Grand-Sanglier-Blanc » (4).

L'*Aigle* est au nombre des oiseaux figurés dans les manuscrits katouniques. On sait que ce rapace, qui a joué un si grand rôle dans l'iconographie d'une foule de peuples anciens et modernes, comptait parmi les animaux sacrés de l'Amérique précolombienne. Les guerriers et les seigneurs ornaient leurs coiffures de ses plumes (5); les magiciens et les sorciers, en décoraient leur vêtement et leur sac à médecines.

Dans les armoiries indiennes de la ville de Mexico, figure un Aigle tenant dans ses serres un Jaguar (6), et la légende rapporte qu'une prédiction avait annoncé que la capitale de l'empire Aztèque serait construite à l'endroit où apparaîtrait un Aigle perché sur un nopal, au-dessus d'un rocher. La tradition des Puinas prétend également qu'un grand Aigle annonça au peuple la prochaine arrivée du Déluge qui devait anéantir une partie de la population américaine. Enfin, les plumes d'aigle figurent dans les attributs de plusieurs dieux du Panthéon Mexicain, notamment dans ceux de la déesse *Ilamatecutli*, qui portait un bouclier orné de ces plumes.

Il y a tout lieu de croire que, parmi les oiseaux représentés dans les manuscrits katouniques que nous possédons, on doit reconnaître la figure de l'Aigle; mais il est souvent difficile de s'assurer si cette figure est celle d'un Aigle ou bien d'un *Épervier* (7). Ce dernier oiseau de proie appartient, comme le grand rapace, à la faune mythologique de l'Amérique Centrale; et, sous le nom de *Voc*, nous le voyons apparaître comme messager d'*Hurakan*, le Dieu suprême de l'ouragan et de la foudre.

L'*Épervier* se nomme en maya **hii**; et, par les mots **koz, kuch, hchuy**, on désigne les oiseaux de proie en général, et peut-être aussi quelques-uns d'entre eux en particulier.

Le *Vautour* est un des oiseaux dessinés le plus distinctement dans les manuscrits hiératiques, surtout dans le beau *Codex Yucatecus* de la Bibliothèque de Dresde (8) : il entre, en outre, dans la composition des katouns, où il donne le caractère (9). J'ignore les attributions du Vautour dans la mythologie yucatèque; mais on le voit paraître dans la légende du Michoacan, relative au Déluge. Cette légende qui semble calquée sur les récits bibliques, dit que lorsque l'inondation diluvienne vint à cesser, *Tezpi*, le Noé Mexicain, qui s'était retiré dans un vaste navire avec sa famille et des animaux de toutes sortes, envoya un Vautour pour s'assurer si la terre commençait à devenir praticable. Ce Vautour, trouvant de tous côtés les cadavres des hommes submergés, se mit à les dévorer et ne reparut plus. Ce fut un oiseau-mouche qui vint annoncer, une branche de feuillage dans le bec, que la terre était redevenue habitable, sur quoi Tezpi prit terre auprès de la montagne de Colhuacan.

J'ai rappelé plus haut que le Vautour était, en outre, l'animal qui symbolisait l'oreille droite, suivant la doctrine Aztèque.

Le *Hibou* était appelé, en maya, **icim, tunculuchu** et **tikin-tohca**. Dans l'épopée légendaire des Quichés, les Hiboux ou *Tucur* remplissent les fonctions de gendarmes, et sont chargés de l'arrestation des criminels; ils ont le titre de *ahpop-achih* « capitaines des gardes du corps » dans le mythe du *Xibalba* (Palenqué?), dont ils étaient les satellites. *Tucurub* « la ville des Hiboux » était la capitale d'une province désignée, dans les chroniques mexicaines, sous le nom de *Tecolotlan*, de *tecolotl* « Hibou » (10). Cet oiseau nocturne, dans l'écriture phonétique de l'Anahuac, fournissait le son *chich* (*chichtli*) (11). Dans la Vera-Paz, se trouve un village appelé *San Miguel Tucurub* « Saint-Michel des Hiboux » (12). Brasseur mentionne la présence de Hiboux remplissant le rôle de satellites, dans le *Codex Borgia*; je signalerai, à mon tour, une curieuse représentation de Hibou à corps

(1) Bancroft, *Native races of North-America*, t. III, p. 80.

(2) *Codex Troano*, ff. 9 et 22. La première de ces deux représentations de l'*Armadillo* a été reproduite sur ma PLANCHE III, fig. 18.

(3) Pag. 8.

(4) Voy. Brasseur de Bourbourg, *Popol Vuh*, Introd. p. CXXVI.

(5) Bancroft, *The native Races of North-America*, t. I, pp. 105, et 106.

(6) Bancroft, *The native Races*, t. II, p. 160.

(7) Voy. PLANCHE III, fig. 1, 3, 6 et 8.

(8) Voy. PLANCHE V, fig. 3 et 8.

(9) *Codex Troano*, f. 31 ; cp. *Codex Dresdensis*, f. 36.

(10) Brasseur de Bourbourg, *Popol Vuh*, Introd., p. CXXXVI, n.

(11) *Documents relatifs à l'archéologie de l'Amérique ancienne* MSC n° 1 de la collection Lucien de Rosny, p. 166.

(12) Brasseur de Bourbourg, *Libr. cit.*, p. CXXX, n.

humain dans le *Codex Laud*, de l'Université d'Oxford (1).

Enfin le Hibou a été modelé sur divers monuments de la céramique américaine, notamment sur une terre cuite de la collection Boban (2).

Plusieurs espèces de *Perroquets* occupent une place importante dans la zoologie mythologique de l'Amérique Centrale.

L'*Ara* (Macrocercus) au brillant plumage était, au Mexique et au Yucatan, le symbole du Soleil et du Feu. Il personnifiait, suivant Brasseur, ***Vukub-Cakix*** (Ara sept fois couleur de feu), et quelques voyageurs croient le reconnaître « dans les têtes de perroquet ou de condor, sculptées sur le portique monolithe de Tiahuanaco, au Pérou » (3). Le culte de cet oiseau paraît d'ailleurs fort ancien, non-seulement au Mexique et dans la Région isthmique, mais encore dans plusieurs contrées de l'Amérique du Sud. Il se rattache constamment aux légendes religieuses qui, par l'identification des personnages de *Quetzalcoatl*, de *Cuculkan*, de *Gucumatz* et même de *Votan* et de *Oton* (premier chef des Otomis), nous fournissent un lien d'affinité entre les foyers de civilisation de toute la zone moyenne du continent américain. Un dieu passait pour s'être incarné dans le corps de l'Ara. Les ermites Zapotèques qui, par leurs perpétuelles mortifications, rappellent les fakirs de l'Orient, vivaient retirés, n'ayant pour tout compagnon qu'un Ara, auquel ils offraient la nourriture avec un religieux respect. En l'honneur de cet oiseau, ils se lacéraient le corps et tiraient du sang de leurs veines (4). Brasseur se demande si ce n'est pas à ***Vukub-Cakix*** (sept Aras) que fait allusion la légende maya du dieu ***Kinich-Kakmo*** (l'Ara de feu, œil du Soleil), fils de l'astre du jour, qui allait chercher chez son père le feu du Soleil pour l'apporter sur l'autel des sacrifices.

Les représentations de l'Ara, qui paraissent probables dans le *Codex Troano*, sont incontestables dans le *Codex Yucatecus* de Dresde (5). On les retrouve sur quelques monuments de la céramique (6) et de la bijouterie indiennes. M. de Zeltner cite, notamment, un perroquet d'or, avec la tête ornée de deux huppes frangées, et provenant des fouilles de Chiriqui (7).

Le *Quetzal* (8) est, par excellence, l'oiseau sacré de l'Amérique Centrale. Emblème de Quetzalcoatl, dans tous les pays où ce personnage divinisé a été l'objet d'un culte, il est vénéré par les Indiens comme l'agneau, symbole du Christ, par les populations catholiques. Suivant l'abbé Clavijero, il a la taille du moineau, et ressemble beaucoup à la calandre, par la couleur de son plumage. Ses mœurs sont des plus curieuses. Sur un même arbre, habite une tribu toute entière de ces oiseaux, à la tête de laquelle est un chef, chargé de la garde du pueblo. Ce chef, qui perche au haut de l'arbre, fait l'inspection de chaque nichée l'une après l'autre ; et s'il voit venir un moineau d'une autre espèce, il vole à sa rencontre et lui défend les approches de l'arbre où il a établi son gouvernement. Quand le danger est passé, il recommence son inspection pour s'assurer que l'incident n'a causé aucun désordre dans les nids.

Les différents auteurs, il faut le dire, sont loin de s'accorder sur la description de cet oiseau plus mythique que réel, et auquel les artistes Indiens ne craignent pas de donner des formes imaginaires. Sahagun, par exemple, le nomme *Quetzaltototl*, et nous le représente comme doué par la nature d'un plumage très-riche, aux couleurs variées, avec un bec jaune et pointu, et des pattes également jaunes (tiene plumas muy ricas y de diversas colores, tiene el pico agudo y amarillo, y los piés de este mismo color); il porte sur le sommet de la tête une touffe de plumes semblable à une crête de coq; sa taille est celle de la pie d'Espagne. Les plumes qui lui poussent à la queue se nomment *quetzalli* : elles sont vertes et brillantes. Quelques plumes noires entourent ces plumes vertes et en font ressortir l'éclat. Les plumes qui forment sa crête sont très-belles : on les appelle *tzinitzan*. Cet oiseau habite la province de ***Tecolotlan***, près du Honduras, et se rencontrent également en grand nombre à la Vera-Paz.

Les représentations du Quetzal se remarquent sur les monuments de toutes sortes de la civilisation indienne. On peut en voir un beau spécimen sur la pierre formant le milieu du bas-relief dit « Monument de la Croix », à Palenqué. Waldeck, qui a dessiné ce monument dès 1832, trouve que l'oiseau en question « nous offre cet assemblage chimérique ou plutôt symbolique de parties d'êtres divers, que l'on retrouve chez presque tous les peuples anciens. Il a, dit-il, le museau du tapir, animal dont Votan, suivant la tradition, établit le culte dans l'Amérique Centrale. Sa patte droite est celle d'un aigle; la gauche, peu visible dans l'original, semble appartenir à un animal de la race féline » (9).

Je me bornerai à ajouter que, dans certains cas, la figure de l'Ara est substituée à celle du Quetzal, l'une et l'autre étant l'objet de toute la vénération des Indiens de l'Amérique Centrale.

D'autres oiseaux, tels que le ***Coq*** du Yucatan, la ***Poule***, le ***Dindon***, l'***Hirondelle***, etc., ont été également reconnus sur les monuments sculptés et écrits de l'antiquité Yucatèque (10). Quant aux oiseaux fantastiques peints dans les manuscrits hiératiques, nous manquons des données nécessaires pour nous en occuper ici (11).

(1) Laud. 678, p. 5.

(2) Voy. PLANCHE XII, fig. 6.

(3) *Popol Vuh*, Introd., p. CXXVIII. — M. Angrand a rapporté des dessins d'une remarquable exactitude représentant les têtes de ces oiseaux gravés sur le portique monolithe de Tiahuanaco.

(4) Bancroft, *Native races*, t. II, p. 212.

(5) Voy. PLANCHE III, fig. 17 (? et 19 ; — PLANCHE IV, fig. 6, 8 et 9 (?) ; — PLANCHE V, fig. 7 et 11.

(6) Voy. PLANCHE XII, fig. 1.

(7) *Note sur les sépultures indiennes du département de Chiriqui*, p. 5.

(8) Indicus Passer, suivant le *Diccionario Español-Latino*, de D. Manuel de Valbuena.

(9) Voy., pour plus de détails, sur cet oiseau et sur le Monument de la Croix, Waldeck, dans les *Actes de la Société d'Ethnographie*, t. IV, p. 71. Une planche, reproduisant les *trois* parties de ce monument a été jointe à l'article.

(10) Voy. PLANCHES III, IV et V.

(11) Quelques uns de ces oiseaux ont été reproduits, PLANCHE III, fig. 2 ; et PLANCHE IV, fig. 9, 10, 14 ; — Il n'est pas impossible que l'un d'eux soit le *Phenix*, dont le caractère mythique paraît avoir été le même en Amérique qu'en Égypte. C'est ce qui a fait demander à Brasseur si l'idée du Phénix renaissant de ses cendres ne tirerait pas son origine d'Amérique.

Le *Serpent* est peut-être le symbole le plus considérable de l'iconographie religieuse de l'Amérique en général, et de l'Amérique Centrale en particulier. Dans la mythologie Aztèque, il est l'image du Dieu suprême *Tezcatlipoca*, créateur du monde, personnifié dans le Soleil, qu'on adore sous la forme d'un Serpent portant des plumes sur la tête. Mais ce même Serpent emplumé est encore le symbole de *Quetzalcoatl*, incarnation de la divinité primordiale qui s'est manifestée sous cette forme, pour l'instruction et la moralisation du genre humain. Par suite, l'identification du *Quetzalcoatl* mexicain avec le *Kuculkan* itzaëque, le *Itzamna* maya, le *Gucumatz* quiché, le *Votan* guatémalien, et probablement aussi avec le *Theotbilahe* nicaraguan, le *Bochica* colombien, le *Viracocha* péruvien, le *Zome* brésilien, le *Payzume* paraguayen, le *Manabozho* algonquin, le *Wasi* tchérokais, l'*Amalécaca* tamanaque, donne au culte du Dieu-Serpent, ou au Serpent-Soleil, une importance exceptionnelle pour les études américaines.

Je n'entreprendrai pas l'examen des faits qui se rattachent au culte du Serpent en Amérique, un tel examen entraînant, en quelque sorte, celui des idées religieuses du Nouveau-Monde dans leur ensemble; et cela d'autant moins qu'un savant américaniste des États-Unis, M. Squier, a consacré un livre tout entier à cette question (1). Il me suffira d'appeler l'attention sur l'emploi continuel de l'image symbolique du Serpent pour la décoration des monuments sculptés ou écrits du Mexique et de toute la région isthmique de l'Amérique Centrale. L'entrée du temple de Quetzalcoatl, à Mexico, représentait la gueule d'un Serpent gigantesque, dont l'aspect saisissait d'une sainte terreur les fidèles au seuil même du sanctuaire. Des têtes de Serpents, sculptées sur d'énormes blocs de pierre, ont été également découvertes à Chichen-Itza, et il n'y a pas lieu de douter du caractère religieux de ces statues, les plumes qui couronnent la tête de ces reptiles, indiquant clairement leur consécration au demiurge Kuculkan. Dans le Nicaragua, à Managua, M. Squier a trouvé, peint en rouge sur des rochers, une image de Serpent, orné de plumes.

Dans les manuscrits hiératiques du Yucatan, on rencontre de nombreuses figures de Serpents, dans les attitudes les plus diverses et participant à des cérémonies dont il appartient aux américanistes archéologues de nous donner l'explication. Mais, en dehors de ces figurines, où l'on serait tenté de voir plutôt une couleuvre qu'un serpent de grande taille (2), on trouve, dans la plupart de ces documents katouniques, la peinture d'un serpent gigantesque, plusieurs fois replié sur lui-même, et dont le corps est recouvert de taches et de striures décoratives. Un ornement placé sur sa tête indique probablement les plumes caractéristiques de l'ophidien sacré (3). Parmi d'autres représentations de serpents, le *Codex Dresdensis* nous offre l'image de cet animal replié sur lui-même, le corps parsemé d'étoiles et de croissants, et en lutte avec un vautour cherchant à le dévorer (4). Le même manuscrit nous donne l'image d'un serpent surmonté d'une tête humaine (5).

La *Grenouille*, symbole de la Terre chez les Aztèques et chez les Toltèques, paraît figurer dans une des nombreuses scènes inexpliquées du manuscrit Troano (6). Elle se nomme en maya **uo**, et le crapaud **much**.

L'*Abeille* est le principal personnage de toute une suite de scènes, peintes dans une section du manuscrit Troano (7). La manière dont l'artiste indien a dessiné cet insecte (Fig. 6), pouvait faire croire qu'il avait voulu figurer une sauterelle. Il n'est plus possible aujourd'hui d'y voir autre chose qu'une abeille. Brasseur, le seul américaniste qui ait cherché à interpréter cette suite de scènes, y a trouvé une représentation du travail volcanique qui a abouti à l'effondrement de l'Atlantide (8). Il n'y a pas à s'arrêter à une telle interprétation, et le problème iconographique reste tout entier à résoudre.

Fig. 6

On ne rencontre qu'un petit nombre d'images de végétaux dans les monuments katouniques connus. Les principales sont celles du maïs et d'une espèce de plante grimpante et siliculeuse qui rappelle le vanillier.

Le *Maïs*, base de l'alimentation des anciens habitants du Mexique et de l'Amérique Centrale, tient une place importante dans leur mythologie et dans leur histoire traditionnelle. En effet, cette céréale a été de tout temps la nourriture la plus commune des Indiens, depuis la région des lacs jusqu'à une latitude australe fort avancée dans la direction du Sud. Les Chippeways célébraient la découverte du précieux *zea* par des chants populaires et des légendes; les races qui se sont succédé au Mexique l'ont associé à une foule de leurs rites; dans la contrée isthmique, il sert non-seulement à l'alimentation du peuple, mais à la fabrication de plusieurs sortes de boissons. Presque partout on en fait des *tlaxcalli*, « tortillas » des Espagnols, qui forment le pain habituel des Indiens. Au Nicaragua, le maïs est le principe de boissons appelées *atole*, ainsi que de la *chicha*, liqueur fermentée et dans la composition de laquelle entrent également divers genres de fruits, du miel et du jus de canne à sucre. Au Honduras, la liqueur dite *pesso* est aussi tirée du maïs, auquel on ajoute de l'écorce de citron écrasée et du miel. Une foule de relations de voyage dans les deux Amériques nous fournissent des recettes de préparations alimentaires, toutes également basées sur la précieuse céréale (9).

(1) *The Serpent Symbol, and the Worship of the Reciprocal Principles of Nature in America*. New-York, 1851; in-8°.

(2) *Codex Troano*, f. 33, 32, 30, 29, 26, 25, 24, 22, 17, 5, 13*; — Et notre Planche III, fig. 14; Planche IV, fig. 17, 18, 19, 20; Planche VII, fig. 3 et 4.

(3) Le plus beau spécimen que nous connaissions de ce genre, se trouve dans le *Codex Cortesianus* (Voy. notre Planche XI). — Cp. *Codex Troano*, f. 27 et 26.

(4) Planche V, fig. 3.

(5) Planche V, fig. 6.

(6) Voy. Planche IV, fig. 1 et 2. — *Codex Troano*, f. 26, 12* (?).

(7) F. 10* à 1*; — voy. également f. 33*.

(8) *Quatre Lettres sur le Mexique*, p. 232 et pass.

(9) Stephens, *Incidents of travels in Central-America*, t. I, p. 152; Burgoa, *Descripcion geografica de Oaxaca*, part. II, ch. 23; Carbajal Espinosa, *Historia de México*, t. I, p. 675; Brasseur de Bour-

Mais ce n'est pas au point de vue de l'alimentation que le maïs doit nous occuper ici. Une plante aussi importante devait être rattachée, dans la tradition populaire, à une origine divine. En effet, les documents indiens rapportent que l'invention du maïs eut lieu à la suite de la grande inondation diluvienne de l'antiquité américaine, par *Quetzalcohuatl*, ou par son sosie yucatèque *Gucumatz*. A cette époque, les dieux, préoccupés de trouver de quoi fournir à la subsistance des hommes, se mirent en route pour découvrir quelque plante applicable à cet usage. Gucumatz arriva, vers la fin de la saison des pluies, à un lieu appelé *Pan-Paxil-Pa-Cayala*, qu'on a identifié avec *Paxil*, montagne située aux limites occidentales du Guatémala et de l'état de Chiapas. Là, il rencontra des hommes chargés de gerbes de maïs. D'après le *Codex Chimalpopoca*, ce seraient des fourmis, symbole de l'industrie et du travail, qui auraient amené Quetzalcohuatl à la découverte de la précieuse céréale (1).

Suivant la tradition Quichée, le maïs aux épis jaunes et blancs, fut découvert en Paxil et en Cayala, par quatre barbares, *Yac* « le renard », *Utiü* « le chacal », *Qel* « la perruche », et *Hoh* « le corbeau ». On commença alors à en moudre les grains, et *Xmucané* en composa neuf boissons (2).

En général, l'invention du maïs est attribuée à la civilisation des Toltèques; il paraît cependant que les Olmèques, avant l'époque de ces derniers (IIe siècle de notre ère), se livraient déjà à sa culture (3). En tout cas, — et c'est là ce qui doit surtout nous occuper ici, — ce zea est associé à plusieurs divinités du Panthéon Mexicain. Il était l'emblème de *Centeotl*, déesse des céréales et l'une des divinités les plus honorées des Aztèques. Cette déesse, qui présidait à l'agriculture, portait différents noms, se rattachant les uns et les autres aux divers aspects du maïs dans les périodes successives de sa croissance. On identifiait à elle, la déesse *Xilomen*, dont le nom vient de *xilotl*, mot qui désigne un jeune épis de maïs (4). Centeotl était également identifiée avec *Tzazolteotl*, la Vénus vague, la déesse des amours impures (5).

*Chicomecoatl*, déesse de l'Alimentation, avait, pour la servir, une troupe de jeunes filles, appelées *Cioatlamacazque*, qu'on représente portant sur l'épaule sept épis de maïs, enveloppés dans une riche draperie. Cette déesse, elle-même, était figurée tenant dans la main plusieurs tiges de maïs. Lors de sa fête, et à celle de *Centeotl*, on faisait avec les grains de cette céréale une soupe appelée *mazamorra*, que l'on distribuait aux jeunes gens. Ceux-ci, après en avoir mangé, se répandaient dans les cultures, où ils se promenaient tenant à la main des tiges de maïs (6).

Plusieurs autres dieux étaient également représentés avec des épis de cette même plante. Suivant l'historien Ixtlixochitl, le dieu *Tlaloc* en tenait une tige à la main. Dans les années, dont la lettre dominicale était *kan*, les Mayas fabriquaient une statue du dieu *Bolon-Zacab*, dont le nom est composé des mots **bolon** « neuf », et **zacab**, de **zac** « blanc », qui était le nom du maïs moulu, à l'aide duquel on faisait une espèce d'orgeat alcoolique. Les prêtres encensaient l'idole avec quarante-neuf grains de maïs mêlés avec de l'encens. Ce mélange s'appelait *zacah*, et celui que les nobles offraient *chahalté*. Après cette cérémonie, ils coupaient le cou à une poule et la présentaient en offrande à Bolon-Zacab. Puis on emportait le dieu, et durant la route, on offrait aux prêtres et aux seigneurs un breuvage appelé *picula-kakla*, lequel était fait avec quatre cent vingt-cinq grains de maïs grillé (7).

A la fête commémorative de *Mixcoatl*, dieu de la chasse, et parfois le Jupiter tonnant, que quelques auteurs considèrent comme l'unique divinité des anciens Chichimèques et l'une des plus vénérées par les Nahuas, les Nicaraguans et les Otomis, identique au *Taras*, dieu suprême des Tarasques et à *Camaxtli*, dieu des Teo-Chichimèques, on prenait une tige de maïs avec neuf nœuds, et on y suspendait une bannière de papier qui pendait jusqu'au bas. On y attachait ensuite un bouclier et un javelot, avec la braie (*maxtli* « braga, o cosa semejante », Molina) et la couverture du défunt. La bannière était ornée de chaque côté d'un signe ressemblant à un X brodé en fils de coton rouge; un oiseau mouche mort y était attaché à l'extrémité d'une cordelette tressée avec des fils de couleur blanche. A la hampe de maïs, des poignées de plumes blanches de héron, étaient liées deux à deux, et les fils de coton étaient couverts de plumes de poules blanches, fixées au moyen de résine. A la fin de la cérémonie, le tout était brûlé sur un bloc de pierre appelé *quaulixicalcalico* (8).

Le caractère sacré du maïs se trouve de toutes parts

bourg, *Relation des choses de Yucatan*, pp. 90 et 116; Bancroft, *Native races of North-America*, t. I, pp. 694, 706 et 739; t. II, pp. 355 et 619; Charencey, dans l'*Annuaire de la Société d'Ethnographie* de 1860, pp. 71-75. — Les Indiens montagnards du Chiapa ne se nourrissent en voyage que de *pousol*, maïs trempé pendant vingt-quatre heures, écrasé, mis en molles, etc. (Léon de Pontel, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 5e série, t. XVII, p. 185. — Les Quichés font une espèce de bouillie de maïs appelée *buch*. De nos jours encore, le maïs tient une large place dans l'alimentation des deux Amériques : dans la plupart des autres colonies espagnoles, on le mange sous forme de *canjica*, c'est-à-dire avec les grains bouillis en entier dans de l'eau sucrée; au Brésil, sous le nom de *fusa*, on fait du pain de maïs avec lequel sont nourris les Nègres et les bestiaux; les épis non encore complètement mûrs et bouillis ou rôtis produisent le plat appelé *choclo*; dans la République de la Plata et au Chili, on le mange concassé ou bouilli dans du lait ou de l'eau sucrée, sous la dénomination de *macamorre*. Quant au pain de maïs, il n'est plus guère fabriqué, dans les contrées espagnoles, que comme un article de fantaisie.

(1) Brasseur de Bourbourg, *Popol Vuh*, Introduction, p. LXXXIII.

(2) Brasseur de Bourbourg, *Popol Vuh*, texte et traduction, pp. 194-195.

(3) Manuel Payno, *Cuadro sinoptico de la historia antigua de Mexico*, p. 4.

(4) Veytia, *Historia antigua de Mexico*, t. I, p. 154; Sahagun, *Historia general de las cosas de Nueva-España*, t. III, p. 112; Bancroft, *Native races of North-America*, t. II, p. 343; t. III, pp. 349, 357.; voy. aussi Vetancourt, *Teatro Mexicano*, part. II, p. 11; Ixtlilxochitl, dans Kingsborough, *Antiquities of Mexico*, t. IX, p. 327.

(5) Squier, *American archæological Researches*, no I, p. 47, n.

(6) Torquemada, *Monarchia Indiana*, t. II, pass.; Clavigero, *Storia antica del Messico*, t. II, p. 68; Sahagun, *Historia general de las cosas de Nueva-España*, t. I, p. 98; Bancroft, *Native races of North-America*, t. III, pp. 358 et 361; Kingsborough, *Antiquities of Mexico*, t. VII, p. 43. — *Centeotl* ou *Centeuhtli* « seigneur du maïs » est le dieu mâle, époux de *Centeocihuatl* « déesse du maïs », également nommée *Chicomecohuatl* « sept serpents », peut-être parce que ce fut elle qui nourrit les sept dieux échappés à la grande inondation diluvienne. (Brasseur de Bourbourg, *Popol Vuh*, Introduction, p. CXVIII-CXIX et n.)

(7) Brasseur de Bourbourg, *Relation* de Diego de Landa, pp. 211-215.

(8) Bancroft, *Native races of North-America*, t. III, p. 404.

dans la liturgie des anciens Mexicains, ainsi que dans celle des peuples Mayas. Lors du couronnement des rois Nahuas, le grand prêtre avait l'habitude d'oindre le corps entier du roi d'une espèce d'onguent noir; puis il l'arrosait ensuite avec de l'eau bénite à la grande fête du dieu Huitzilopochtli, faisant usage en cette circonstance de branches de cèdre, de saule et de feuilles de maïs. Chez les Mayas, les fidèles, dans leurs dévotions, arrosaient du maïs avec le sang qu'ils retiraient de leurs parties génitales, puis les grains ainsi arrosés étaient distribués aux croyants en guise de pain bénit (1).

Je ne terminerai pas cet aperçu rapide de l'iconographie des manuscrits katouniques, — aperçu très-insuffisant, bien que plus étendu que ne le comporte le cadre de ce Mémoire, — sans appeler l'attention sur l'intérêt qu'il y aurait à découvrir la signification des diverses scènes figurées dans ces manuscrits. Quelques-unes d'entre elles me semblent déjà pouvoir être l'objet d'une explication certaine; le plus grand nombre demeure, au moins pour moi, à l'état d'énigme indéchiffrée.

Si l'on examine avec attention les peintures qui ornent les soixante-dix pages du *Codex Troano*, on ne tarde pas à reconnaître qu'il ne traite point d'un sujet continu, mais qu'il renferme au contraire une série variée de petits tableaux en quelque sorte encyclopédiques, accompagnés de légendes plus ou moins étendues, et analogues à ceux qu'on pourrait rencontrer dans un manuel populaire des connaissances utiles (2). Le célèbre manuscrit katounique tient de nos almanachs, en ce sens qu'il fournit des indications relatives aux différentes époques de l'année, aux jours de de fête et de marché, ainsi que nous aurons, je l'espère, l'occasion de le constater par la suite.

On a cru voir notamment, dans le manuscrit Troano, des images relatives à la fabrication de la poterie (3), à la peinture décorative (4), à la sculpture des masques (5), à la récolte du miel (6); on y a vu des personnages fumant le tabac (7), prenant des bains de vapeur (8), ou se livrant à la chasse (9), des scènes de supplice ou d'adoration des dieux (10). Je ne me crois pas encore en état de me prononcer sur la justesse de ces observations; mais je crois avoir trouvé, d'une façon incontestable, l'explication de plusieurs autres « illustrations » de ce précieux manuscrit. Par exemple, la représentation de la production du feu par le frottement, n'est pas douteuse, surtout si l'on rapproche les figures yucatèques qui nous la montrent d'une peinture aztèque publiée par M. Squier et relative à la même opération (11).

Une communication faite par M. E. Boban à la Société Américaine de France, sur le métier à tisser des Mexicains, ne m'a laissé aucun doute sur la représentation du tissage dans le Manuscrit Troano (12). L'identification certaine que je puis faire en cette circonstance, montre combien l'étude de l'iconographie indienne pourrait apporter de lumière dans l'obscurité profonde qui environne nos études; car, sans la communication du zélé antiquaire, l'image en question aurait pu être interprétée de la façon la plus fausse et la plus erronée (13).

En dehors des scènes de la vie domestique et industrielle, on rencontre dans les manuscrits katouniques de nombreuses images qui se rattachent à la vie religieuse des anciens Mayas. L'insuffisance de nos idées sur le culte et la liturgie des Indiens de l'Amérique Centrale, ne nous permet pas de les expliquer d'une manière satisfaisante. L'adoration des animaux, commune aux différents peuples de la région isthmique, a fourni à nos recueils yucatèques des images dont il serait fort intéressant de comprendre le caractère. Faut-il voir, par exemple, la cérémonie du baptême dans les quatre figurines du Manuscrit Troano, où l'on remarque une femme versant de l'eau sur un jeune enfant accroupi à ses pieds (14)? Le baptême régénérateur était, en effet, pratiqué au Yucatan, à l'arrivée des Espagnols. On le nommait **zihil** « naissance, création », parce qu'il était censé faire naître à nouveau, recréer celui qui en était l'objet. Cette cérémonie était accomplie, alors que les enfants avaient de trois à douze ans; en tout cas, elle devait nécessairement précéder l'époque du mariage, qui ne pouvait être célébré avant cette formalité religieuse (15). Ce qui me laisse quelque doute sur la signification des peintures du *Codex Troano*, c'est que la cérémonie de l'ondoiement y est pratiquée par une femme, tandis que les données recueillies par les auteurs Espagnols sont unanimes pour nous dire que cette cérémonie était accomplie par des prêtres.

On n'a pas retrouvé, au Mexique et au Yucatan, de *Momies* analogues à celles de l'antique Égypte (16). Nous savons cependant que la pratique de l'embaumement et de la momification était en usage dans l'Amérique anté-colombienne, au Mexique, et dans les pays Mayas (17). Une figure du Manuscrit Troano (18), reproduite ci-contre, représente à n'en pas

Fig. 7.

(1) Herrera, *Historia general*, dec. III, lib. IV, cap. 7; Petri Martyr. Decad. VI, lib. 6; Bancroft, *Native races of North-America*, t. II, p. 145.

(2) Je possède notamment, dans ma collection japonaise, plusieurs petits ouvrages d'instruction élémentaire, qui présentent avec le *Codex Troano* de remarquables analogies de disposition.

(3) *Codex Troano*, p. 31 et 35. — J'ai les plus grands doutes sur la justesse de cette interprétation.

(4) *Codex Troano*, pp. 35, 34. Cette explication est très-probablement erronée.

(5) Voy. PLANCHE VII, fig. 14; *Codex Troano*, pp. 18*, 17*, 16*, 15*.

(6) *Codex Troano*, p. 9 *.

(7) Voy. PLANCHE VII, fig. 13; *Codex Troano*, pp. 34*, 26*, 25*; cf. Brasseur de Bourbourg, *Popol Vuh*, pp. CLXXVII et CLXXXII.

(8) *Codex Troano*, p. 32* (??).

(9) *Codex Troano*, pp. 19, 18, 17, 16.

(10) Voy. PLANCHE VII, fig. 11; *Codex Troano*, p. 2, et pass.

(11) Voy. notre PLANCHE VII, fig. 5, 6 et 7; *Codex Troano*, pp. 6 et 19; Squier, *American Archæological Researches*, n° 1, p. 119.

(12) Voy. PLANCHE VII, fig. 12; *Codex Troano*, p. 34; Boban, dans les *Actes de la Société d'Ethnographie*, t VI, session de 1869.

(13) Quelques américanistes, que j'ai eu l'occasion de consulter au sujet des figures du Manuscrit Troano, avaient vu, dans la représentation en question, une femme jouant d'un instrument à cordes, analogue à la guitare japonaise.

(14) *Codex Troano*, p. 20 *.

(15) Landa, *Relacion de las cosas de Yucatan*, pp. 144 et sv.

(16) Bancroft, *Natives races*, t. II, p. 604.

(17) Voy. Brasseur de Bourbourg, dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, 1858, t. IV, et l'Histoire de Tlaxcallan, dans le *Même recueil*, 1843, t. XCIX, p. 179; Petri Martyris *Decad.* II, lib. 3, et *Decad.* III, lib. 4.

(18) Pag. 12 *.

douter une momie, surtout si on la compare avec celles que l'on rencontre dans les mappes et autres peintures Aztèques (1).

Les représentations se rattachant à la religion des Indiens seraient sans doute des plus intéressantes à expliquer : le plus souvent, il nous est extrêmement difficile de les comprendre, faute de données suffisantes sur le formalisme de leur culte. Je crois, cependant, avoir saisi le sens de quelques-unes d'entre elles d'une façon incontestable.

Sur le compartiment supérieur de la page 18 du manuscrit Troano, se trouvent quatre personnages, hommes et femmes (Fig. 8). Ces dernières se reconnaissent aisément à leurs mamelles presque toujours dessinées de la même façon que le signe katounique **ymix** renversé. Malgré la grossièreté du dessin, je n'hésite pas à y voir la représentation d'une coutume suivant laquelle les Indiens les plus dévots se tiraient du sang pour en faire le sacrifice aux dieux. Landa nous dit précisément que l'une des formes de ce sacrifice consistait à s'entailler les oreilles et à les laisser pendre comme témoignage des sentiments de pénitence des fidèles (que hazian sacrificios con su propia sangre unas vezes, cortandose las orejas a la redonda por pedaços y alli los dexavan en señal) (2). Or, c'est précisément ce singulier exemple de macération que nous fournit le *Codex Troano*, et les lignes ondulées, tracées en rouge sur l'original, indiquent le sang qui s'échappe des oreilles que les quatre personnages sont en train de se transpercer de part en part.

Fig. 8

L'intelligence de cette représentation m'a permis d'ajouter un nouveau signe à la liste des caractères figuratifs connus de l'écriture katounique : le signe katounique , en maya **xicim** « oreille ».

Je retrouve également dans le même manuscrit katounique l'image d'un autre genre de macération, mentionnée par Landa, et qui consistait à se percer la langue d'un trou, au travers duquel on passait des fétus de paille, en endurant les plus cruelles souffrances (..... otras se agujeravan las lenguas al soslayo por los lados, y passavan por los agujeros pajas con grandissimo dolor) (3).

Il y aurait également lieu de faire une étude spéciale de certaines représentations conventionnelles qui se reproduisent dans les divers manuscrits katouniques, suivant un type identique et probablement traditionnel. C'est ainsi que nous trouvons, dans le *Codex Troano*, l'image d'une femme dans l'attitude de la danse, avec un ovale tracé sur le ventre, et un semis de chiffres peints sur plusieurs parties de son corps (4). Cette image se rencontre, d'une façon à peu près identique, sur un des feuillets du *Codex Cortesianus* (5).

## VII

Les monuments sculptés et écrits que nous possédons de l'antique littérature de l'Amérique Centrale ont, pour la plupart, un caractère mythique et religieux. Nous avons donc grand intérêt à débrouiller les indications, presque toujours confuses et contradictoires, que nous ont conservé les anciens auteurs espagnols sur la doctrine cosmogonique, sur le culte et sur les légendes populaires des Indiens de la région isthmique.

Il règne un certain désaccord entre les américanistes sur la question de savoir si le panthéon des Mayas et des Nahuas était originairement le même (6), ou si, provenant de sources différentes, la religion des Yucatèques ne présente de ressemblances avec la religion des Mexicains que par suite des relations fréquentes des deux peuples (7). Cette question, sur laquelle on peut déjà émettre une opinion pour le moins très-probable, ne sera cependant résolue d'une façon définitive que par l'interprétation et la lecture des textes hiéroglyphiques, hiératiques et didactiques qui sont aujourd'hui le principal objet des recherches de l'américanisme.

Au premier abord, la religion des Mayas, comme celle des différents groupes ethniques qui se sont

(1) Voy notamment *Codex Telleriano-Remensis*, part. IV, f. 2, et dans mes *Archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique*, t. I, pl. 73 ; *Acontecimientos sucedidos en Tenochtitlan*, MSC. nº 6 de la Collection Américaine de mon père. p. 1 ; *Mantas o vestidos q̃ los Indios de Mexico usauan en las fiestas*, MSC. nº 7 de la même Collection, p. 23.

(2) Landa, *Relacion*, pp. 160-162.

(3) Landa, *Libr. cit.* p. 162.

(4) Voy. Planche VII, fig. 8 et 9 ; *Codex Troano*, pp. 30 et 29.

(5) *Recueil de textes et d'inscriptions katouniques de l'Amérique Centrale*, MSC. nº 16, p. 27.

(6) Torquemada, *Monarquia Indiana*, t. II, pp. 54 et 191 ; Brasseur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées du Mexique*, t. II, p. 559 (cités par Bancroft, *Native races*, t. III).

(7) Cette opinion a été soutenue notamment par Tylor (*Anahuac*, p. 191).

succédés au Mexique, se révèle à nous comme un polythéisme complexe et désordonné, fondé sur un amas énorme de déifications le plus souvent sans corrélation les unes avec les autres, et dans lequel l'idée de synthèse, si elle a jamais existé, a depuis longtemps disparu au milieu des innombrables créations mythiques et idolâtres du caprice et de la fantaisie indiennes. En y regardant de près, cependant, on est porté bientôt à séparer les éléments hétérodoxes qui ont été entassés pêle-mêle dans ce panthéon à l'extérieur bizarre et parfois même grotesque, et à distinguer, au milieu de ce tohu-bohu de créations religieuses, les éléments d'un grand culte essentiellement étranger à toutes les personnifications que se sont plu, d'âge en âge, à y ajouter la politique du clergé jointe à l'ignorance et à la naïveté populaires.

Il serait, sans doute, prématuré d'admettre, dès à présent, au fond de la religion primitive des Mayas, l'existence d'une idée monothéiste. Les mythes indigènes, dont nous avons pu acquérir quelque notion, sont cependant assez transparents, pour qu'il ne soit pas impossible d'y apercevoir la croyance à une divinité supérieure, en quelque sorte isolée de toutes les autres déifications des forces de la nature, dont elle est à la fois la plus haute expression et le résumé.

Cette divinité supérieure, qui paraît avoir été reconnue comme telle, non-seulement par les anciens Mayas et par les anciens Mexicains, mais par les autres nations tant soit peu civilisées des deux Amériques, est la Divinité Solaire. Elle n'est pas simplement l'astre lumineux du jour, dont la splendeur sans égale a toujours frappé l'imagination des peuples enfants; c'est encore, et au suprême degré, la source génératrice de la vie, la puissance productive de tous les êtres et de toutes les choses.

De la sorte, la religion primitive du Mexique et de la région isthmique, offrirait les plus grandes affinités avec la religion primitive des principales civilisations du vieux monde, avec celle de l'Égypte et de l'Assyrie, par exemple, sans qu'il faille nécessairement pour cela attribuer une origine commune aux unes et aux autres, — l'idée qui a présidé à sa formation étant, par sa nature, essentielle à une certaine époque du développement de l'esprit humain.

Dans la mythologie des Mayas, nous trouvons tout d'abord un Être suprême, créateur et invisible (1), *Hunab-ku*, dont le nom signifie « le Dieu Unique », et que l'on appelait également *Kinch-ahau* « l'œil du Soleil ». Cette divinité, identifiée parfois avec le Soleil, me paraît être la même que *Baklum Chaam*, le Priape des anciens Yucatèques, adoré jadis à *Tihoo* (Mérida de nos jours), dans le magnifique temple de *Yahau Kuna*, et le plus ancien des dieux Mayas (2). Le nom de ce Dieu a été interprété de plusieurs manières différentes; suivant un vieux vocabulaire, il ferait allusion « au phallus avec les attributs du sexe féminin (3) ». Il serait de la sorte le Dieu de la vie et de la génération dans la nature.

Hunab-ku présente des analogies très-frappantes avec le *Tonacateotl* de la mythologie mexicaine. Ce Dieu, que Gallatin a eu raison, je crois, d'identifier avec *Tezcatlipoca* (4), cesse à un moment donné d'être un Dieu immatériel, sans forme et sans sexe, pour devenir un Dieu organisé. On lui donne une épouse appelée *Ixazaluoh*, à laquelle on attribue l'invention du tissage, et un fils, le célèbre *Zamna*, inventeur des sciences et de l'art d'écrire. Il est évident que nous arrivons alors à une période secondaire de l'histoire religieuse des Mayas, durant laquelle un réformateur, ou tout au moins un nouvel instituteur, cherche à rattacher sa doctrine aux vieilles traditions nationales, et, dans le but d'obtenir la confiance des Indiens, se fait passer pour le fils du Dieu qu'ils adoraient avant son apparition au milieu d'eux. Zamna est aussi appelé *Yax-coc-ahmut*.

Zamna est un Dieu d'origine étrangère, ou plutôt, c'est le missionnaire d'une foi nouvelle. Identifié par quelques auteurs avec *Cuculkan*, qui n'est autre lui-même que le *Quetzalcoatl* mexicain, il arrive de l'Ouest à l'époque de la chute de l'empire Quinamé, et est reçu avec un grand respect par les indigènes, auxquels il apporte des sciences jusque-là ignorées parmi eux, une morale, une doctrine religieuse et une civilisation nouvelles. Élu roi du pays qu'il vient évangéliser, il réunit en sa personne les qualités de souverain, de législateur, d'instituteur et de prêtre, fonde la ville de Mayapan (5), et organise une féodalité puissante dans la péninsule. Ces mêmes qualités sont attribuées au personnage mythique de *Votan* et à *Cuculkan*.

Cuculkan apparut au Yucatan, suivi de dix-neuf disciples, dont plusieurs ont, par la suite, reçu de la population indigène les honneurs divins. La date de l'arrivée de ce personnage au Yucatan passe pour la même que celle de la disparition de *Quetzalcoatl*, dans la province voisine de Goazacoalco (6). L'un et l'autre présentaient les mêmes caractères extérieurs : un teint blanc, une barbe abondante, de longues robes; l'un et l'autre aussi, une fois qu'ils eurent accompli leur mission, disparurent mystérieusement, et nul ne sait ce qu'ils devinrent (7).

(1) Les caractères sont également ceux du *Tezcatlipoca* des anciens Mexicains. Voy. Lucien de Rosny, *L'Amérique des vieux âges*, p. 166.

(2) Bancroft, *Native races*, t. III, p. 467.

(3) Brasseur de Bourbourg, *Dictionnaire de la langue Maya*, p. 151.

(4) Dans les *Transactions of the American Ethnological Society*, t. I, p. 350. — Tout en admettant cette identification, je crois que *Tonacateotl* est bien plus ancien au Mexique que *Tezcatlipoca*, et que le caractère et les attributs de ce dernier, greffés en quelque sorte, si je puis m'exprimer ainsi, sur ceux de Tonacateotl, ont maintes fois varié et subi toutes les conséquences de la période secondaire de développement ou plutôt d'altération de la religion première des civilisateurs de l'Anahuac. Suivant le *Codex Telleriano-Remensis*, Tonacateotl est le « Dios, señor, criador, governador de todo....., el dios que dizen que hizo el mundo ; y à este solo pintan con corona como señor sobre todos. » A ce Dieu on ne faisait point de sacrifices, « porque dizen que no los quiere. » (Dans mes *Archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique*, t. I, p. 198, et Atlas, pl. 31).

(5) La date de la fondation de *Mayapan* est loin d'avoir été fixée d'une manière tant soit peu approximative. Il y aurait là un très-curieux problème à soumettre à la discussion dans une assemblée d'américanistes compétents. Vid. infrà.

(6) Bancroft, *Native races*, t. III, p. 465.

(7) La tradition rapporte, il est vrai, que Zamna conserva le trône toute sa vie et mourut à Izamal, où il fut inhumé dans un endroit qui est devenu par la suite un des lieux de pèlerinage les plus respectés de la population indienne.

Il existe malheureusement, dans les anciens auteurs espagnols, et par suite, dans les travaux des américanistes modernes, les plus regrettables anachronismes au sujet des personnages appelés Votan, Zamna, Cuculkan et Quetzalcoatl. L'identité des uns et des autres paraît évidente, en tant qu'ils se rattachent à l'époque de l'antique réformation religieuse des contrées où ils vinrent prêcher leur doctrine. Mais ces personnages furent tout à la fois des personnages historiques et des mythes. Sous la forme mythique, leur caractère a été maintes et maintes fois altéré, modifié, confondu. Il me paraît probable que l'erreur dans laquelle sont tombés les auteurs espagnols, — qui souvent n'ont pas su démêler ce qui appartenait à l'histoire du Quetzalcoatl, héros nahualt, et ce qui devait être rapporté à celle du Quetzalcoatl, roi toltèque, — a été partagée bien souvent par les Indiens eux-mêmes. Tandis que, d'après certaines données, nous sommes conduits à attribuer à la vieille civilisation américaine une antiquité des plus reculées, d'après d'autres, nous arrivons à placer ses héros semi-historiques à une époque à peine antérieure de quelques siècles à la découverte de Christophe Colomb. Suivant Cogolludo, le départ de Cuculkan ne remonterait pas au delà du XII[e] siècle, et, d'après Herrera, cet évènement ne précéderait que de 560 ans l'arrivée des Espagnols (1). Au contraire, si l'on en croit Ordoñez, qui avait eu en sa possession d'anciens documents Tzendales, la fondation de Mayapan, par Zamna, daterait de 1000 ans environ avant l'ère chrétienne (2). Encore une fois, nous ne pouvons guère espérer que de l'interprétation des monuments, quelques lumières au milieu des profondes obscurités qui environnent de toutes parts cette période importante de l'histoire ancienne du Nouveau-Monde.

Quoi qu'on puisse penser de ces problèmes, qu'il serait prématuré de vouloir résoudre dès aujourd'hui, il est évident que les enseignements religieux contenus dans les manuscrits katouniques parvenus jusqu'à nous n'appartiennent point à l'époque primordiale de la religion des Mayas, mais à une période secondaire, où les mythes originaux ont été oubliés des masses, où la pensée du fondateur a disparu sous le formalisme complexe et inintelligent de l'idolâtrie vulgaire.

Le culte de Zamna ne tarde pas à supplanter celui du Dieu suprême Hunab-ku, son père prétendu. Dans toutes les religions, nous voyons se produire des faits analogues. Puis, Zamna lui-même, tout en restant un Dieu, voit ses autels délaissés par une populace qui en élève de tous côtés à de petits dieux pénates de plus ou moins mauvais aloi. Le panthéon, de la sorte, se peuple bientôt d'une myriade de héros qui jouissent successivement, et pendant un temps, de la faveur publique. Jusqu'à ce qu'enfin tous les Dieux, abandonnés par la crédulité des masses, viennent à disparaître ensemble dans un même naufrage.

La mythologie, dont les américanistes paléographes doivent surtout se préoccuper, est, suivant moi, celle du moyen-âge de l'histoire américaine, c'est-à-dire celle qui admet dans les temples les déifications les plus nombreuses et les plus variées. Le problème qui nous occupe ne fait, de la sorte, que s'accroître et se compliquer. Je n'ai pas la prétention de l'envisager ici dans son ensemble, mais il me paraît nécessaire de m'arrêter un instant sur quatre divinités qui appartiennent à la doctrine religieuse, sous l'empire de laquelle ont été composés les manuscrits katouniques que nous possédons. Je veux parler des quatre *Bacab*.

Les missionnaires espagnols, qui ont anéanti tant de documents précieux pour la reconstitution de l'histoire ancienne de l'Amérique, se sont également évertués à altérer les faits dont il nous ont transmis le souvenir. J'aurai, un jour, l'occasion de montrer le rôle néfaste qu'ils ont joué dans l'histoire de l'écriture indigène en Amérique. D'autres s'attacheront sans doute à dégager les traditions américaines de leurs audacieuses interpolations.

Du peu que nous savons de l'ancienne religion des Mayas, il faut donc effacer encore ce que l'impertinence des anciens missionnaires y a répandu d'altérations et de mensonges. Et s'il s'agit de l'étude des Bacab, qui nous occupe en ce moment, il faut rayer tout ce qui nous est rapporté de la prétendue trinité Yucatèque, dans laquelle Izona serait le grand-père, Bacab, le fils, né de la vierge Chiribias, crucifié et ressuscité le troisième jour, et *Echuah* ou *Ekchuah*, le Saint-Esprit (3). Les données de ce genre, qui fourmillent malheureusement dans le champ de l'américanisme, doivent être, sans hésitation, reléguées dans l'énorme dossier destiné aux documents relatifs à l'évangélisation de l'ancienne Amérique par saint Thomas, lequel aurait pris place dans la tradition indienne sous les noms identifiés de Quetzalcoatl, de Cuculkan, de Gucumatz, etc. !

Les *Bacab*, qu'il ne faut point confondre avec le Bacab introduit dans la trinité Yucatèque inventée par les missionnaires catholiques, étaient quatre frères auxquels *Hunab-ku*, le Dieu suprême, avait donné la mission de soutenir le ciel, afin de l'empêcher de tomber sur la terre. Établis, pour ce service, aux quatre coins du monde, ils étaient adorés comme les divinites des quatre points cardinaux. On leur affectait les quatre katouns initiaux des années, savoir :

*kan*, à CANAL BACAB (4), ou Dieu du Sud.

*muluc*, à CHACAL BACAB (5), ou Dieu de l'Est.

*yx*, à ZACAL BACAB (6), ou Dieu du Nord.

*cuaac*, à EKEL BACAB (7), ou Dieu de l'Ouest.

Ces quatre Dieux occupent une grande place dans la religion indienne qui correspond à l'époque des monuments sculptés du Yucatan, et à celle de la lit-

(1) Bancroft, *Native races*, t. V, p. 621.

(2) Ordoñez, cité par Brasseur, dans son édition de la *Relation des choses de Yucatan*, p. 38, n.

(3) Bancroft, *Native races*, t. III, p. 462.

(4) *Hobnil*, *Kan-Pauah-tun*, ou *Kan-Xib-chac*.

(5) *Canzicnal*, *Chac-Pauah-tun* ou *Chac-Xib-chac*.

(6) *Zac-zini*, *Zac-Pauah-tun*, ou *Zac-Xib-chac*.

(7) *Hozan-ek*, *Ek-Pauah-tun* ou *Ek-Xib chac*.

térature hiératique des anciens Mayas. Ils paraissent, en outre, représenter des divinités similaires de la vieille civilisation mexicaine. Je me propose de revenir ailleurs sur ce sujet intéressant pour la solution du problème paléographique qui nous intéresse.

En dehors des divinités qui viennent d'être mentionnées, le Panthéon Yucatèque renferme encore une foule d'autres Dieux sur lesquels nous ne possédons, jusqu'à présent, que de vagues et insuffisantes informations.

Une question qui se rattache intimement à celle du culte des anciens Mayas, et dont il est facile de comprendre l'importance pour nos recherches, est celle des fêtes, pour la plupart religieuses, qu'ils célébraient dans le courant de l'année. La *Relacion* de Diégo de Landa nous apporte, pour l'étude de cette question, quelques précieux renseignements, bien que l'examen des manuscrits katouniques éveille, en bien des cas, des doutes sur l'exactitude des données d'ailleurs insuffisantes de ce prélat. Il me paraît cependant utile de recueillir, dans le chapitre qu'il consacre aux fêtes yucatèques, un petit nombre d'indications qui pourraient être mises à profit pour le progrès de la paléographie américaine.

Les fêtes mentionnées par Landa se rapportent toutes à une époque où le culte de *Hunab-ku*, le Dieu Unique, a été, en quelque sorte, abandonné (1), et remplacé par l'adoration polythéiste des dieux protecteurs du foyer et des différentes classes de la société. Ceci justifie ce que j'ai dit plus haut, au sujet de la période secondaire ou Moyen-âge de l'histoire religieuse des Mayas. On voit bien encore mentionnée une fête en l'honneur de Kukulkan, au mois *xul*, mais cette fête ne fut générale dans le pays que jusqu'à la destruction de Mayapan ; et, après cet évènement, elle ne fut plus célébrée que dans la province de *Mani*, colonisée par les *Tutul-Xius* (2).

En revanche, les *Bacab* sont l'objet de toute la vénération populaire. Des cérémonies sont pratiquées en l'honneur de l'un d'eux, *Hobnil*, durant le mois de *tzec*; et, au mois de *mol*, on les vénérait tous les quatre, sous le nom de *Acan-tun* ou Dieux des points cardinaux.

En dehors de ces fêtes, le calendrier Yucatèque de Landa nous en indique d'autres qui étaient organisées en l'honneur des divinités protectrices des Chasseurs et des Pêcheurs, des maîtres de Ruches à miel, des planteurs de Cacao, etc. *Ixchel*, déesse de la Médecine, avait sa fête au mois de *zip*, et les *Chac* ou Dieux des Champs la leur au mois de *yax*. Au mois de *pax*, on brûlait de l'encens devant le *Nacon* ou général des armées, et on se livrait à une danse appelée *Holkan okot* « danse des guerriers » (3), laquelle nous permet d'attribuer à cette cérémonie le caractère d'une fête en l'honneur des divinités de la Guerre.

Le peuple se préparait à la plupart de ces fêtes par le jeûne et l'abstinence. Dans plusieurs d'entre elles, on faisait le sacrifice d'un chien; dans d'autres, on renouvelait le feu sacré, dont l'extinction avait lieu au mois de *mac*, par des cérémonies appelées *tupp-kak*. Hommes et femmes étaient admis à participer à ces fêtes, à l'exception cependant de celle du jour de l'an (le 1er du mois de *pop*), dans laquelle on rendait un culte à tous les Dieux du pays. Quelques vieilles femmes seulement y venaient exécuter une danse religieuse. Les *chacs* tiraient le feu nouveau du bois sec soumis par eux à un mouvement rapide de friction.

A la fête des Chasseurs, appelée *Pocam*, dans le mois de *zip*, on découvrait les livres sacrés et on les humectait d'eau vert-de-grisée, afin de les protéger contre l'attaque des insectes; puis on en faisait la lecture au peuple, et on en tirait des pronostics.

La couleur bleue paraît avoir eu un certain caractère religieux, car on voit dans la *Relacion* de Landa, qu'à diverses époques on peignait de cette couleur non-seulement les statues des Dieux, mais encore les ustensiles ou instruments, les portes des maisons, et jusqu'aux jeunes enfants des deux sexes. La coutume était surtout pratiquée au mois de *mol*, durant lequel on fabriquait des statues destinées au culte.

Toutes ces fêtes, et surtout celles des jours initiaux des années, étaient accompagnées de processions, de sacrifices et de repas religieux. Les repas avaient probablement le caractère d'une communion publique, bien que Landa ne nous les décrive que comme des orgies dans lesquelles les différentes classes de la population cherchaient en commun les plaisirs de la débauche et de l'ivresse.

## VIII

La première question à résoudre, lorsqu'on veut tenter le déchiffrement d'un texte rédigé dans une langue inconnue, est, je crois, de chercher à savoir qu'elle a pu être cette langue ou tout au moins à quelle famille de langues elle se rattache. On sait que Alexandre de Humboldt, Kingsborough, notre savant

(1) Le premier jour des années commençant par *Muluc*, on moulait, il est vrai, une statue de *Kinch-ahau*, mais en dehors de cette pratique, il ne paraît pas que les Yucatèques se soient préoccupés de faire des adorations à ce Dieu suprême qui, d'ailleurs, suivant eux, ne voulait point de sacrifices. Au mois de *mac*, on adorait Yzamna.

(2) *Relation des choses de Yucatan*, p. 301.

(3) Cette danse guerrière, et celle appelée *Batel-okot*, étaient également pratiquées dans d'autres circonstances qui nous sont plus ou moins bien connues, notamment le premier jour des années commençant par *Muluc*.

mexicaniste M. Aubin lui-même, et une foule d'autres érudits ou compilateurs (1), ont rangé les manuscrits hiératiques qui nous occupent dans la classe des documents *mexicains*, et leur ont contesté le caractère de textes écrits dans une écriture véritablement phonétique. A plusieurs reprises, il est vrai, aux séances de la Société Américaine de France, l'idée fut émise que ces manuscrits étaient composés dans un idiome de la région isthmique, et à plusieurs reprises aussi le *maya* fut désigné comme ayant pu être cet idiome. Seulement, comme cette idée était énoncée sans aucune preuve à l'appui (2), et sans se rattacher à aucun travail d'ensemble sur les monuments de la littérature de l'ancienne Amérique, elle ne put aboutir à des résultats utiles. Ce ne fut qu'en 1863, lorsque Brasseur de Bourbourg eut la bonne fortune de retrouver en Espagne une copie de la *Relacion* de Diego de Landa, que l'application du maya au déchiffrement de l'écriture katounique de l'Amérique Centrale put être entreprise d'une manière sérieuse.

Il était désormais hors de doute que la langue maya avait été écrite avec ces caractères énigmatiques appelés « calculiformes ». Mais on pouvait se demander si ces mêmes caractères n'avaient pas servi à transcrire également d'autres langues, de même que l'écriture cunéiforme nous avait simultanément caché les idiomes des Perses, des Babyloniens, des Mèdes, des Ninivites, des Arméniaques, des Susiens, etc., de même que l'écriture chinoise sert encore de nos jours à noter les mots du langage des Chinois, des Japonais et des Annamites. Et, dans cette hypothèse, il restait incertain quel idiome du Nouveau-Monde il fallait chercher à retrouver sous ces images singulières, pour la plupart inconnues, des manuscrits hiératiques parvenus jusqu'à nous. Cette incertitude ne fit que s'accroître, lorsqu'on s'aperçut qu'avec l'alphabet de la *Relacion* de Landa on ne réussissait point, comme je l'ai dit, à déchiffrer un seul mot des anciens textes katouniques que nous possédons. Enfin, en supposant même ces textes rédigés en maya, on savait que cet idiome, contrairement à ce qu'on a dit, en général, de l'immutabilité des langues Américaines (3), avait subi, avec le temps, de rapides et importantes modifications (4); de sorte que le maya que nous enseignent les grammairiens européens pouvait bien différer profondément du maya antique caché sous les signes de l'écriture sacrée attribuée au Yucatan.

La question linguistique qui se pose ici est beaucoup plus complexe qu'on pourrait le supposer au premier abord. Non-seulement nous sommes en présence d'un nombre considérable d'idiomes ou de dialectes parlés dans toute la région isthmique, mais parmi les langues que nous pouvons appeler au secours de notre tentative de déchiffrement, il faut peut-être comprendre la plupart de celles qu'on parlait dans l'ancien territoire du Mexique. Et cela surtout si nous admettons, avec M. Stephens, que les Aztèques ou Mexicains, à l'époque de la conquête, avaient la même langue écrite que le peuple de Copan et de Palenqué (5).

En présence d'un si vaste ensemble de faits philologiques inconnus ou non encore élaborés, il semble que le moyen de réduire l'étendue du problème à résoudre est d'examiner les principales théories formulées jusqu'à présent sur l'origine et le foyer de la civilisation dans l'Amérique Centrale. Je devrais nécessairement résumer, en peu de mots, les pièces de ce procès scientifique dont l'étude détaillée exigerait des développements qui seraient déplacés ici; mais je pense que quelque succinctes que soient les observations consignées plus bas, elles ne seront pas sans projeter une faible lueur sur l'obscure question qui nous préoccupe.

Deux théories sont proposées :

Suivant l'une, la civilisation proviendrait du Nord et, après s'être développée dans la vallée de l'Anahuac, aurait été transportée dans la région isthmique de l'Amérique Centrale. Cette civilisation serait principalement due aux Toltèques, introducteurs des

(1) Alexandre de Humboldt, *Sites des Cordillères*, édit. de 1869, p. 380; Kingsborough, *Antiquities of Mexico*, t. III; Aubin, dans les *Archives de la Société Américaine de France*, 1re série, t. IV, p. 279; Nott et Gliddon, *Types of Mankind*, p. 294, 383; E. Dally, *Sur les Races indigènes et sur l'archéologie du Mexique*, p. 33; J. Crawfurd, *Transactions of the Ethnological Society of London*, nouv. série, t. V, p. 98; Waldeck, MSC. autographe inédit, dans les *Documents relatifs à l'archéologie, à l'histoire, à la paléographie, à la linguistique, etc., de l'Amérique ancienne* (Collection Lucien de Rosny, n° 1); Stephens, *Incidents of travels in Central America*, t. II, p. 455. — Voy. également, sur le manuscrit de Dresde, Gotz, *Denkwurdigkeiten der Dresdner Bibliothek, erste Sammlung* (1744), p. 4.

(2) Dès cette époque cependant, l'etude attentive des anciens auteurs espagnols eût pu nous fournir des indications précieuses. (Voy. notamment Cogolludo, *Historia de Yucathan*, p. 185). Et Brasseur lui-même paraissait alors avoir oublié une opinion qu'il avait émise dans sa jeunesse : « Le Maya, que parlent encore les Indiens, les habitants du Yucatan, ceux du district de Peten et de la partie orientale de Tabasco, est vraisemblablement la langue du peuple de Palenqué, ou bien c'était le Punctunc, qui est un idiome corrompu et qu'on parle au Sud-Ouest jusqu'à l'océan Pacifique. » Brasseur de Bourbourg, *Quelques faits et découvertes qui tendent à trouver l'ancienne civilisation de l'Amérique*, MSC. autographe inédit, dans les *Documents relatifs à l'archéologie de l'Amérique ancienne* (Coll. Lucien de Rosny, n° 1).

(3) William Stith, *History of the first Discovery and Settlement of Virginia*, p. 13; Buschmann, *Spieren der aztekischen Sprache in nördlichen Mexico;* Squier, dans les *Transactions of the American Ethnological Society*, t. III; Tylor, dans les *Transactions of the Ethnological Society of London*, nouv. sér., t. II, p. 135.

(4) Voy. mon *Interpretation des anciens textes mayas* (Paris, 1875), p. 28. Depuis la publication de ce mémoire, j'ai eu l'occasion de constater de nombreuses altérations modernes de la langue des anciens Mayas, et même des modifications importantes qui doivent être attribuées aux missionnaires catholiques, lesquels sont, d'ailleurs, à peu près seuls les auteurs des livres composés en maya depuis la conquête. Voy. aussi Orosco y Berra, *Geografia de las lenguas de México*, p. 20.

(5) *Incidents of travels in Central America*, t. II, p. 455. — « The antiquities of Mexico are very much connected with those of Guatemala, Chiapa and Yucatan. » Lord Kingsborough, dans les *Notes et Documents sur l'Amerique ancienne*, MSC. (Coll. Lucien de Rosny, n° 2). — « L'écriture hiéroglyphique à l'usage des Toltèques, des Acolhuas et des Mexicains, dans la vallée, se rencontrait chez tous les peuples du Sud : soit qu'ils fussent de la famille maya, soit de la famille mistèque, ..... , c'étaient les mêmes signes, le même dessin conventionnel, les mêmes couleurs, et l'identité se retrouvait jusque dans la matière employée et dans le mode de pliure usité pour conserver les manuscrits. De toutes parts apparaissait un système commun de procédés, marquant une époque d'écriture uniforme, laquelle était, sans doute, beaucoup plus parfaite à Tezcuco et à Mexico que partout ailleurs. » Orosco y Berra, *Geografia de las lenguas y Carta Etnográfica de México*, p. 100.

sciences au Mexique et les premiers qui, au Nouveau-Monde, auraient fait usage de la peinture figurative pour conserver par écrit le souvenir de leur histoire (1). La tradition rapporte, en effet, qu'après la mort de Topilzin, les misérables restes de sa nation, décimée par les guerres intestines, la misère et les maladies pestilentielles, durent émigrer, et fournirent alors des colonies dont on cite l'établissement au Yucatan et au Guatémala (2). La date de la chute des Toltèques, et celle de la mort de Huémac Atecpanecatl, leur dernier roi (3), en l'an 1070 de notre ère, n'est guère antérieure que d'un siècle à la fondation de Mayapan (4), ville située sur le territoire de la hacienda de Xcanchakan, circonscription de Mérida, et qui fut l'antique capitale de tout le Yucatan.

Suivant l'autre théorie, ce serait, au contraire, de la région isthmique que la civilisation aurait rayonné sur le reste de l'Amérique (5), et la civilisation de Palenqué pourrait être considérée comme la plus ancienne du Nouveau-Monde (6). Le style souvent grandiose des monuments du Yucatan (7), la composition parfois savante de leur plan architectural, la variété des ornements qu'on y rencontre à profusion, et avant tout la pureté du dessin que l'on remarque dans quelques-unes de leurs représentations plastiques, témoignent certainement d'une civilisation raffinée que bien des siècles seraient impuissants à produire au sein d'un peuple primitif. La végétation même qui couronne ces monuments ne permet point de douter de leur antiquité, et les arbres que l'on a rencontrés au sommet de beaucoup d'entre eux (8), prouvent, par leurs dimensions parfois gigantesques, qu'il faut remonter à un âge reculé pour trouver l'époque où ils ont pu prendre naissance sur le faîte de ces innombrables ruines. L'époque à laquelle on ferait arriver une émigration toltèque dans la région isthmique semble même trop moderne relativement à l'âge des monuments yucatèques, pour attribuer leur origine à cette migration (9), laquelle, d'après Prescott (10) et divers autres auteurs, ne serait guère antérieure au XI^e siècle (11).

Je ne me crois pas suffisamment éclairé sur les pièces de ce grand procès ethnographique, pour me permettre de prononcer un jugement. La civilisation ancienne du Mexique, tout comme celle du Yucatan, témoignent d'un incontestable développement, et les affinités de l'une et de l'autre sont aussi nombreuses qu'évidentes. Les principaux mythes de la religion leur sont communs. Le démiurge *Quetzalcoatl* des Mexicains présente les plus étroites analogies, non seulement avec le *Cuculcan* des Mayas (12), mais encore avec *Votan*, *Gucumatz* et *Itzamna* ou *Zamna* (13). Les anciens Mexicains, les Toltèques déjà, avaient accompli des progrès considérables dans la science de l'astronomie (14); les Mayas ont prouvé, par leur manière de calculer les temps et par leur calendrier, qu'ils étaient, à cet égard, les dignes rivaux des conquérants de l'Anahuac (15). L'écriture, dont on a longtemps refusé la connaissance à l'Amérique précolombienne (16), avait acquis de part et d'autre une remarquable précision; car j'ai lieu de croire qu'au Mexique on ne possédait pas seulement le système de rébus que M. Aubin nous a fait connaître, mais une écriture plus perfectionnée et peut-être même analogue, sinon identique, à celle que des recherches plus récentes ont permis d'attribuer aux anciens Yucatèques (17).

Dans l'incertitude où nous sommes encore sur

(1) « Los Toltecas fueron, en el Nuevo-Mundo, los primeros que se sirvieron de la pintura para la historia : al ménos no sabemos que otra nacion los haya precedido. » Francisco Carbajal Espinosa, *Historia de Mexico*, t. I, p. 650. — Ce même auteur admet cependant, pour les ruines d'Uxmal, Chichen, Kabah, Zahi, Labna, Itzinté, Xlabpak, etc., une antiquité très reculée. *Libr. citat.*, t. I, p. 261.

(2) *Études historiques sur le Mexique*, p. 6, et dans la *Revue des Races latines*, n° de sept. 1859; Tylor, *Trans. of the Ethn. Soc. of London*, new series, t. II, p. 135.

(3) Brasseur, *Hist. des nat. civil.*, t. I, p. 422.

(4) Cette capitale fut fondée, dit-on, en l'an 1160. (Cf. Carbajal, *Historia de Mexico*, t. I, p. 262.) — Voy., cependant, les doutes que j'ai énoncés plus haut, sur cette question de chronologie.

(5) Brasseur, *Hist. des nat. civil.*, t. I, p. 435. Cette citation est empruntée à la table du volume où l'auteur a voulu résumer sa doctrine; dans le chapitre de l'ouvrage où le savant américaniste entre dans les détails de la question, il semble qu'il veuille soutenir la thèse contraire (voy. p. 33).

(6) Fred. von Hellwald, dans le *Report of the Smithsonian Institution*, 1866, p. 339.

(7) Les ruines de Palenqué, notamment, couvrent un espace de six à sept lieues, et tout y dénote un peuple avancé en civilisation. Escalera et Gonzalez Llana, *Historia y Descripcion de Mejico*, p. 332.

(8) Voy., à ce sujet, Warden, *Recherches sur les antiquités de l'Amérique septentrionale*, dans les *Mémoires de la Société de géographie* de Paris, t. II, p. 453.

(9) « Por otro lado, la vegetacion que se ha apoderado de todo, los enormes arboles que se han apierto paso a través de los monumentos mas solidos denotan una antigüedad tal, que no se puede dudar en reconocer que estas ruinas eran ya muy antiguas aun antes que los Tultecas pensasen en abandonar a Tula. » Escalera et Gonzalez Llana, *Libr. citat.*, p. 335.

(10) Cité par Escalera et Gonzalez Llana, *Hist. y Descripc. de Méjico*, loc. cit.

(11) Selon Ordoñez (cité par Labarthe, dans l'*Annuaire de la Société d'Ethnographie*, 1862, p. 26), la fondation de *Na-chan* « la ville des serpents » dans le pays de Chiapas, et celle de la ville de Tulha, réunie à Palenqué par une communication souterraine, remonteraient à environ 1,000 ans avant notre ère. L'apparition de Quetzalcoatl devrait être fixée à une époque plus récente.

(12) *Quetzal-coatl*, signifie en mexicain « un serpent à plumes; » —*Kukulcan*, est composé de deux mots mayas, *kukul* « emplumé », et *can* « serpent. » — *Guc* ou *Cuc*, en quiché, désigne le même oiseau que le « quetzal » des Mexicains; *cumatz* veut dire « serpent. » Ces trois noms, comme on le voit, ont identiquement la même signification. — « La simple étymologie d'un nom, dit Charles de Labarthe, en assimilant trois civilisations qu'on avait crues distinctes, aura ramené l'unité dans l'histoire et fixé l'un des points les plus importants de la chronologie américaine » (*Les sacrifices sanglants au Mexique*, p. 5).

(13) Squier, *The Serpent symbol in America* (New-York, 1851), p. 187. — *Votan*, comme *Quetzalcoatl* et *Cuculcan*, avait un serpent pour symbole (Cabrera, *Teatro critico americano*, p. 34).—Brasseur croit cependant devoir admettre deux personnages différents, celui dont le nom signifie « serpent emplumé, » en mexicain, en maya ou en quiché, et Votan qui lui semble répondre a un mythe différent. (*Hist. des nat. civil. du Mexique*, t. I, p. 45. Voy. également Cogolludo, *Historia de Yucathan*, p. 196.)

(14) Smith Barton, *Papers relative to certain American antiquities* (Philad., 1796), p. 11.

(15) Ximenes, *Las historias del origen de los Indios de esta provincia de Guatémala* (édit. Scherzer), p. 214.

(16) Voltaire, *Dictionnaire philosophique*; D. Juan de Zolorzano, *De Indiar. jur.*, tom. I, livr. 1, ch. IX; D. Diego Andres Rocha, *Tratado vnico y singvlar del origen de los Indios Occidentales del Piru, Mexico, Santa-Fé, y Chile* (Lima, 1681), f^os 25; Fr. Gregorio Garcia, *Del origen de los Indios*, livr. 4, ch. VI.

(17) On cite de nombreux documents peints (muchas pinturas) relatifs à la morale, documents que la Cour d'Espagne fit traduire en espagnol. A en juger par la version que l'on trouve dans Veytia, ces documents vraiment littéraires devaient être *ecrits dans un système de caractère certainement autre* que celui dont les peintures mexicaines publiées jusqu'a ce jour peuvent nous fournir un exemple. (Voy. Ma-

l'origine de la civilisation de l'Amérique Centrale et sur le peuple auquel il faut attribuer ses monuments écrits, le problème linguistique devient tellement complexe, tellement obscur, qu'avec les faibles ressources que nous possédons, il est à peu près impossible de l'aborder aujourd'hui dans ses détails nécessaires et dans son ensemble.

Je me bornerai donc à mentionner ici les langues de la region isthmique qui semblent se rattacher plus ou moins étroitement au maya, ce dernier idiome étant probablement pour longtemps encore celui dont feront usage les paléographes préoccupés du déchiffrement de l'écriture katounique.

M. Orozco y Berra, dans son beau travail sur la géographie des langues du Mexique, groupe les langues qui semblent de nature à nous intéresser tout particulièrement ici dans une famille qu'il désigne sous le nom de *huastéco-maya-quiché* (1). Le huastèque, le maya et le quiché semblent, en effet, représenter les trois branches principales de cette famille dont l'unité primitive de tronc paraît évidente.

La langue HUASTÈQUE a été désignée par divers noms sous lesquels il faut peut-être entendre parfois des dialectes de cette langue : *huaxtèque, guastèque, cuextèque; toreio, pantèque, panotèque*. A ces idiomes, doit être rattaché le *totonaque* et ses quatre dialectes; le *tetikilhati*, le *chakahuaxti*, de Xalpan et de Pantepec, le *tutimolo*, du pueblo de Naolingo, et le *ipapsana* (2).

La langue MAYA OU YUCATÈQUE, dit M. Orozco y Berra, a perdu beaucoup de sa pureté primitive et ne se parle plus aujourd'hui avec pureté que dans les districts de Valladolid et de Tizimin. Ses dialectes sont le *lacandon*, parlé dans l'état de Chiapas et ses environs; le *peten* qui, suivant l'autorité de Ximenez, aurait aussi été l'idiome des Itzaecas, peuple étroitement affiné aux Mayas; le *caribe*, langue des Indiens de la frontière de Tabasco; le *chañabal*, composé de mots zotlil, maya, cazdal et trokek (ces deux dernières langues ont disparu); le *punctunc*, mentionné par le colonel D. Juan Galindo, qui assure qu'on le parlait aux environs de Palenqué; le *chontal*, dont le nom, en mexicain, veut dire « étranger », et qui est en usage chez les tribus barbares et anthropophages qu'on considère comme autochthones dans la région.

La langue QUICHÉ représente le troisième rameau qui comprend les idiomes suivants : le *tzutuhil*, le *kachiquel*, le *mame*, le *pokoman*, idiome des plus anciens habitants de la Vera-Paz, le *kakchi* et le *cocox*, parlés au Guatémala, l'*ixil* et le *tzendal*.

La langue maya est, parmi tous ces idiomes plus ou moins étroitement apparentés les uns aux autres, celle qui paraît le mieux répondre à la langue d'un grand centre de civilisation (3). Il serait au moins fort hasardé de soutenir qu'elle a seule été écrite avec les caractères hiératiques qui nous occupent, d'autant plus que des témoignages établissent l'usage de l'écriture dans presque toute la région isthmique (4). En outre, bien que nous ne possédions que quelques rares manuscrits de l'Amérique Centrale, il est facile de constater, en les examinant, au moins deux styles différents d'écriture. Le premier style est celui du *Codex Troano*, du *Codex Cortesianus*, et même du *Codex Peresianus*, bien que ce dernier présente déjà quelques différences graphiques avec les précédents; le second style est celui du *Codex Dresdensis*.

Je n'ignore pas qu'on a donné au *Codex Peresianus* la qualification de *manuscrit guatémalien*, mais je n'ai pu découvrir ce qui a pu motiver cette qualification. Jusqu'à plus ample informé, je n'admettrai donc, dans les manuscrits hiératiques que nous possédons, que les deux variétés que je viens d'indiquer.

Les progrès du déchiffrement des katouns permettront seuls de déterminer, d'une manière sûre, le caractère linguistique de ces manuscrits.

Je crois cependant avoir reconnu qu'une langue, dont le maya est le type moderne et altéré, est bien celle des trois manuscrits du premier style; cette doctrine est à peine une innovation, car les archéologues sont jusqu'à présent unanimes (5) pour croire que le maya est l'idiome de tous les textes katouniques de l'Amérique Centrale. Elle diffère cependant de l'opinion communément répandue, en ce sens que je considère l'idiome des manuscrits hiératiques du premier style comme différant très sensiblement de l'idiome yucatèque qui nous est exposé dans les Grammaires des PP. Gabriel, Beltran, Ruz, et dans le Vocabulaire de l'abbé Brasseur. En d'autres termes, il existe entre le maya actuel et la langue des manuscrits katouniques, une différence analogue à celle qui sépare le perse, non point du sanscrit, mais du persan de Ferdaousi, l'assyrien de l'hébreu biblique. A cette langue encore hypothétique, comme l'a été la langue aryenne, prototype du sanscrit et des idiomes indo-européens, il me semble utile de donner un nom, de façon à éviter les malentendus. Je proposerai celui

riano Veytia, *Tezcoco en los ultimos tiempos de sus antiguos reyes*, edit. Bustamente, Mexico, 1826, p. 213; voy. également Garcia, *Origen de los Indios de el Nuevo Mundo*, p. 41.) « Les Aztèques, à l'époque de la conquête, avaient la même écriture (the same written language) que le peuple de Copan et de Palenqué. (Stephens, *Incidents of travels*, t. II, p. 455; Orozco y Berra, *Geografia de las lenguas de México*, p. 100 (passage cité plus haut, p. 44, n. 5).

(1) *Geografia de las lenguas de Mexico*, p. 18.

(2) Orozco y Berra, *Libr. cit.*, p. 20.

(3) Suivant Gallatin, le maya aurait été la seule langue parlée dans le Yucatan, et elle était également parlée à Tabasco, ainsi que cela est prouvé par le fait que la célèbre Doña Marina, plusieurs années prisonnière dans cette dernière localité, put traduire en mexicain, sa langue maternelle, les paroles que Fernand Cortez faisait interpréter en maya par d'Aguilar. (*Notes on the semi-civilized nations of Mexico, Yucatan and Central America*, dans les *Transactions of the American Ethnological Society*, 1845, t. I, p. 4).

(4) Clavigero, cité par Pimentel, *Cuadro descriptivo de las lenguas indigenas de Mexico*, t. II, p. 232; Stephens, *Incidents of travels in Central America*, t. II, p. 455; Bollaert, dans les *Trans. of the Ethn. Soc. of London*, nouv. sér., t. II, pp. 150, 155, 158. Les peintures figuratives se retrouvent jusqu'au Pérou (Garcia, *Origen de los Indios de el Nuevo Mundo*, p. 442). Mais à côté de la peinture figurative et de l'écriture proprement dite, on trouve également dans presque toutes les parties de l'Amérique, des traces d'images grossières qui sont l'œuvre de populations primitives ou retombées dans la barbarie (Mollhausen, *A Journey from the Mississipi to the coasts of the Pacific*, transl. by Mrs Percy Sinnett, t. II, p. 72; Kalm, *Travels in North-America*, p. 123; D. Diego Andres Rocha, *Tratado unico y singular del origen de los Indios Occidentales del Piru, Mexico, Santa-Fè y Chile*. Lima, 1681, feuil et 25 vº.

(5) En dehors de l'opinion des américanistes modernes, voy. Cogolludo, *Historia de Yucathan*, p. 185.

d'ITZAÈQUE, emprunté à l'une des plus anciennes nations du Yucatan (1).

Quant à la langue du manuscrit du second style, il faut attendre les futurs progrès du déchiffrement des katouns, avant de pouvoir émettre une hypothèse quelque peu vraisemblable à son égard. Et nous devons nous borner, pour le moment, à chercher à établir les premiers indices de cette *langue itzaèque* sur laquelle reposeront désormais nos tentatives de déchiffrement.

# IX

Les essais d'interprétation des textes katouniques auraient dû commencer par les parties de ces textes relatives au calendrier. Pour ces parties, — mais pour ces parties seulement, j'ose le dire aujourd'hui, — la *Relacion* de Diego de Landa nous apportait un précieux secours. Il n'en a point été ainsi. Brasseur, le premier, a négligé, plus que toute autre, la partie des manuscrits hiératiques où les signes de jours occupaient une place spéciale, une place faite pour appeler de prime abord l'attention des américanistes; il a fait plus, il a trouvé le moyen de dénaturer les données les plus fécondes de l'évêque de Mérida, si bien que si l'on prenait au sérieux ses derniers essais de déchiffrement, on en saurait aujourd'hui beaucoup moins que le jour de sa découverte du manuscrit du célèbre prélat aux archives de l'Académie royale de l'Histoire, à Madrid. « A côté d'un petit « nombre de caractères que je lis phonétiquement, « dit Brasseur, dans son grand ouvrage (1) publié « par la Commission scientifique du Mexique, je « trouve constamment les symboles des jours du ca- « lendrier. C'est ce mélange qui, pendant bien long- « temps, a causé toutes mes perplexités et mes « incertitudes : depuis lors, toutefois, je suis venu « à bout d'en comprendre la signification, et tous mes « doutes se sont dissipés. *Au lieu de prendre ces carac- « tères pour les symboles des vingt grands chefs ou des « vingt dieux du Mexique et de l'Amérique centrale,* « ainsi que les prêtres l'enseignaient au vulgaire, et « comme ils les traduisirent aux religieux espagnols « aux temps de la conquête, *il s'agit tout simplement « de les lire comme des mots, mono ou polysyllabiques, « comme des vocables ordinaires, joints à la suite les uns « des autres, et nullement comme des noms propres.* » On sait à quel résultat ce système de lecture des signes de jours a conduit le regrettable abbé; mais il ne fallait s'attendre à rien moins de la part d'un américaniste qui, au début de ses essais de déchiffrement, écrivait avec une profonde conviction : « Depuis lors, notre con- « jecture s'est vérifiée d'une manière étonnante, et, « *ce qui est bien plus remarquable*, c'est que les *noms* de « l'alphabet grec, d'*alpha* à *omega*, traduits simple- « ment à l'aide du maya, nous ont donné un chant « complet, bien qu'abrégé, des événements du ca- « taclysme » (1)

Les américanistes, qui ont suivi Brasseur, tout en ne faisant point usage de sa méthode de lecture des noms de jours, ont préféré tourner leurs regards sur la partie purement littéraire des manuscrits, plutôt que de s'attacher à tirer un parti quelconque des notations chronologiques expliquées par Landa, comme si les exploits du savant abbé sur ce terrain l'avaient à tout jamais rendu inapte à la production de faits sérieux et incontestables.

Il était cependant facile, après un peu d'étude, de reconnaître que les signes du calendrier, constituant la seule partie à peu près sûre des données paléographiques de Landa, c'était par l'examen et la comparaison de ces signes qu'il fallait aborder le problème du déchiffrement des monuments katouniques. On a vu plus haut comment il m'a été possible d'enrichir *avec certitude* le dictionnaire des caractères cycliques d'un bon nombre de variantes tirées des manuscrits hiératiques qui sont parvenus jusqu'à nous. La pratique des textes hiératiques, où se trouvent de fréquentes énumérations de signes de jours, ne m'a point amené directement à lire des textes écrits en katouns, mais elle m'a familiarisé avec le genre d'écriture que j'avais à interpréter, et m'a habitué à une foule de formules qui, bien qu'incomprises encore, n'en sont pas moins constamment présentes à ma mémoire d'une manière utile pour des investigations ultérieures.

Les quelques savants qui se sont préoccupés du déchiffrement de l'écriture sacrée du Yucatan, se sont tout d'abord demandé si les signes cycliques des jours, sans cesse répétés dans les trois manuscrits que nous possédons, y avaient bien toujours la valeur que Landa leur donne dans le calendrier; ou si, au contraire, ils ne pouvaient pas être considérés parfois comme des signes phonétiques, devant être traduits par le sens que possède leur nom dans la langue orale. C'est en adoptant cette idée, que Brasseur (2), et après lui M. Bollaert (3), ont donné au signe la valeur de « roi », parce que le signe du 17e jour se lit *ahau*, et que *ahau* signifie « roi ». *cimi*, par le même système, devait être traduit par « mort » : *ben*, par « chemin »; *men* « par, arti-

(1) « Ce nom se rapporte aux plus anciennes origines du Yucatan, et se retrouve en dernier lieu donné aux populations riveraines du lac de Chaltuná, au Peten ». Brasseur de Bourbourg, *Études sur le système graphique et la langue des Mayas*, t. II, p. 256.

(2) *Études sur le système graphique*, etc., t. I, pp. 175, 211.

(3) *Examination of Central American Hieroglyphs*, p. 15.

san », etc. Sans rien préjuger, quant à présent, sur la valeur de ce système, je ferai observer que, dans une foule de passages des trois manuscrits hiératiques mayas, passages qui sont les seuls de nature à être pour l'instant interprétés sans conteste, il est impossible de donner à ces signes une valeur autre que celle des jours qu'ils désignent dans le calendrier. Certains feuillets de ces manuscrits, en effet, ne renferment que des caractères cycliques (1), et ces caractères sont disposés dans un ordre tout mathématique : il faut donc ne chercher, au moins dans ces feuillets, que des indications de calendrier, et les images que l'on y voit figurées restent à interpréter sans le concours d'aucun texte, comme on interpréterait une image ou un tableau quelconque.

Mais des notations de calendrier doivent se présenter dans certaines conditions régulières, et il semble que quelques calculs eussent dû suffire pour nous en faire connaître le rôle et la signification. Là encore, il faut le dire, une déception attendait les premiers efforts des paléographes. Les combinaisons mathématiques, astronomiques, ont paru de toutes parts impossibles. De guerre las, on a vu, dans les notations cycliques des manuscrits yucatèques, de pures combinaisons cabalistiques ou astrologiques, d'autant plus inexplicables qu'elles ne se seraient rattachées à aucun système rationnel de la computation des temps.

Suivant le principe adopté pour ce travail, je m'abstiendrai, dans l'examen que je vais entreprendre, de ce qui n'est jusqu'à présent que pure hypothèse, et je me bornerai à signaler les conséquences qui ressortiront nécessairement des faits sur l'exactitude desquels le doute ne me paraîtra plus possible. A cet effet, je passerai successivement en revue les manuscrits katouniques dont il m'a été possible de faire une étude minutieuse.

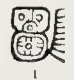
Codex Troano. — J'ai dit que le frontispice du Manuscrit Troano renfermait, à la ligne supérieure, une série continue de signes cycliques, commençant par le signe *Ymix*, avec lequel, suivant Landa, commençait la computation des jours du calendrier (2). Le reste de ce feuillet initial, dont on n'a pas encore tenté l'interprétation, renferme également des signes appartenant au calendrier et disposés d'une façon qui annonce quelque chose d'analogue à ce qu'on appelle, en termes d'imprimerie, un *tableau*.

Dans ce tableau, le caractère , qui est employé comme équivalent du caractère *chuen* (8ᵉ jour) (3), au feuillet 7 du Codex Troano, est reproduit quarante fois, par groupes où il est répété deux, trois ou quatre fois, accolés l'un à l'autre. Il est probable que, dans ces combinaisons, le signe *chuen* change de valeur ; mais rien, jusqu'à présent, ne nous permet de fixer nos idées à cet égard.

Un autre signe caractéristique de ce feuillet initial , figuré de couleur rouge, sert à lui seul à composer deux lignes, dans lesquelles il est accompagné d'une série de chiffres d'une lecture facile, mais dont je ne suis pas encore arrivé à deviner l'ordre successif et les combinaisons. Je me borne donc à le reproduire ici, en y joignant la ligne de signes de jours placée au haut de la page :

| Jour. . | *Ymix* | *Ik* | *Akbal* | *Kan* | *Chicchan* | *Cimi* | *Manik.* |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Nombre. | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 |
| | 13 | 3 | 7 | 11 | [illegible] | 6 | 10 |
| | 19 | [illegible] | 3 | 12 | 11 | 7 | 18 |

Ce feuillet initial présente, en outre, au début de la seconde ligne, les quatre groupes de signes suivants :


1


2


3


4

Or ces quatre signes figurent, en opposition les uns avec les autres, dans plusieurs textes hiératiques, où ils me paraissent représenter les quatre Points cardinaux, lieux d'adoration des quatre Bacab, et probablement en même temps les quatre Saisons. Je ne suis pas ici en présence de déchiffrements qui offrent une certitude absolue, mais je crois à la probabilité de mon interprétation.

Le premier de ces signes me paraît représenter l'Est (maya : *lakin* ou *likin*, pour *lik-kin* « Soleil levant »), et le printemps ou le commencement de l'été. Dans sa composition, on reconnaît le signe *kin* « soleil ». Quant au signe supérieur, il se lit *ahau*, de sorte que le groupe entier formerait le mot *ahau-kin* « Seigneur-Jour ». Mais nous savons par Landa que *Kinich-ahau* ou « le Seigneur de l'œil du Jour » était justement adoré dans les années commençant par *muluc*, signe qui est à son tour le symbole de l'Est (4). Cette première interprétation présente donc assez de vraisemblance.

Le second signe, composé de l'emblème de la fécondité *yax* (5) occuperait, dans cette série, la place du Sud, dont le symbole cyclique est *kan*.

Le troisième signe, représentant l'Ouest (maya : *ocna-kin*, ou *chi-kin*), renferme le signe *kin*, dans sa partie inférieure. Le symbole cyclique de l'Ouest est *cauac*.

(1) Notamment *Codex Troano*, p. 12 et 13.
(2) *Relacion de las cosas de Yucatan*, p. 236.
(3) Le doute n'est pas possible sur cette identification, que j'ai d'ailleurs justifiée déjà dans ma liste des variantes des signes de jours (ci-dessus, p. 18), si l'on examine le feuillet 29ᵉ du *Codex Troano* où se trouvent reproduits quelques groupes du feuillet initial, et notamment les combinaisons multiples du caractère *chuen*.
(4) *Libr. cit.*, § XXXVI.
(5) Voy. plus haut, p. 23.

Enfin le quatrième signe, représentant le Nord (maya : *xaman*, *xamin*), a pour symbole cyclique 

Je ferai remarquer, en outre, que, dans le feuillet en question, figurent plusieurs animaux : le Poisson, emblème du Nord, le Chien (?), emblème de l'Est, et une espèce d'Armadille, emblème de l'Ouest. Les parties effacées de ce feuillet nous cachent probablement un emblème du Sud.

Je le répète : nous sommes ici sur un terrain insuffisamment exploré ; j'aurai peut-être à revenir un jour sur les explications qui précèdent, pour les compléter ou même pour les modifier. Suivant la règle que je me suis imposée, dans ce travail, je tiens beaucoup à distinguer les résultats que je considère comme définitifs, de ceux qui ne me paraissent que vraisemblables, quel que soit d'ailleurs le degré de la vraisemblance.

Des divisions, assez nettement indiquées, existent néanmoins dans le *Codex Troano*. J'essaierai de les signaler. Ces divisions sont au nombre de six :

Section I, comprenant 8 feuillets divisés en 4 compartiments ; paginés 35 à 28 (1).

Section II, dite *des Reptiles*, comprenant 4 feuillets divisés en 2 compartiments ; pag. 27 à 24.

Section III, composée de 4 feuillets, avec texte continu et figures à 2 compartiments ; pag. 23 à 20.

Section IV, dite *du Chevreuil* ou *Mazatl*, comprenant 19 feuillets divisés en 3 compartiments ; pag. 19 à 1. Cette Section peut être subdivisée en deux sous-sections dont la dernière débute à la pag. 7.

Section V, comprenant 10 feuillets divisés en 3 compartiments ; pag. 34* à 25*.

Section V *bis*, comprenant 14 feuillets qui, bien que divisés en 4 sections, semblent être une continuation de la Section précédente ; pag. 24* à 11*.

Section VI, dite de *l'Abeille*, comprenant 10 feuillets divisés en 3 compartiments ; pag. 10* à 1*.

*Section I.* — Dans cette Section, presque tous les compartiments renferment une ou plusieurs colonnes de signes de jours disposés, non point dans un ordre continu et sans interruption, mais avec des intervalles dont j'ai pu constater à peu près partout la régularité, ce qui m'a permis de former la liste de variantes donnée plus haut, et en outre de restituer dans une foule d'endroits les signes effacés en partie ou même en totalité.

Les intervalles qui existent entre les signes de jours, dans les différentes colonnes, sont assez variables. Dans la Section I, ils ne sont cependant que de 4, 5, 11 ou 15 jours, ainsi qu'on pourra en juger par les exemples suivants (2) :

| Page 35d | Page 33b | Page 28c | Page 31c |
|---|---|---|---|
| 17e jour. | 18e jour | 17e jour | 8e jour. |
| 2e — | 4e — | 9e — | 4e — |
| 7e — | 10e — | 1er — | 20e — |
| 12e — | 16e — | 13e — | 16e — |
| 17e — | 2e — | 5e — | 12e |
| Intervalle 4 jours | Intervalle 5 jours | Intervalle 11 jours | Intervalle 15 jours. |

*Section II.* — Cette Section est dite *des Reptiles*, parce qu'on y voit représenté le grand serpent à taches noires circulaires, qui se rencontre également dans le *Codex Cortesianus* et ailleurs, et la grenouille déversant de l'eau par la bouche (3).

Aucun texte proprement dit n'est joint aux figures, qui sont seulement accompagnées de plusieurs séries de cinq signes de jours, espacés de 12 en 12, ou de 5 en 5.

Sur le feuillet 26, dans la partie supérieure où se trouvent quatre grenouilles déversant de l'eau, on a tracé à leur côté les quatre groupes de signes que nous avons rencontrés tout à l'heure sur le feuillet initial du manuscrit, et que je considère comme indicatif des quatre points cardinaux et des dieux *Bacab* qui y étaient adorés.

*Section III.* — Cette Section, composée de quatre feuillets, nous fournit huit petits tableaux accompagnés d'un texte continu, l'un des plus développés que je connaisse dans les manuscrits katouniques. Chacun de ces quatre feuillets est spécialement consacré à l'un des quatre signes initiaux des années,

*cauac*  *kan*  *muluc*  *ix*

signes qui correspondent, comme je l'ai dit, aux quatre points cardinaux et aux quatre Bacab qui y étaient adorés.

Ces signes sont reproduits dans l'ordre qu'ils doivent avoir, et si l'on rapproche les quatre colonnes, on les y trouve répétés 13 fois et associés, suivant l'usage, à des noms de nombre, de façon à produire un total de 52 notations d'années, c'est-à-dire le nombre exact qui répond au petit cycle :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 10 | 11 | 12 | 13 |
| 1 | 2 | 3 | 4 |
| 5 | 6 | (6) | 8 |
| 9 | 10 | (10) | 12 |
| 13 | 1 | (1) | 3 |
| 4 | 5 | (5) | 7 |
| 8 | 9 | (9) | 11 |
| 12 | 13 | (13) | 2 |
| 3 | 4 | (4 | 6 |
| 7 | 8 | 8 | 10 |
| 11 | 12 | 12) | 1 |
| 2 | 3 | (7) | 5 |
| 6 | 7 | 3 | 9 |
| » | (11 | » | » |

Des anomalies encore inexpliquées se rencontrent cependant dans la colonne de *muluc*. A partir de la 3e ligne, les chiffres sont d'une unité moindre de ce qu'ils devraient être, et dans la douzième et la treizième notation numérique de ce même signe *muluc*, on s'attendrait à trouver les chiffres hiératiques 4 au lieu de 7, et 8 au lieu de 3. Enfin la dernière notation de la colonne de *kan* renferme le 11 *kan* qui appartient à un autre cycle. La supposition d'une inexactitude dans le fac-simile ou

(1) Dans le *fac-simile* chromolithographique, publié sous la direction de M. Angrand.

(2) Pour pouvoir constater la régularité des intervalles, il est nécessaire de se rappeler que le nombre de jours yucatèques est de 20, et qu'après le 20e jour on revient au 1er. De la sorte, du 17e jour au 9e jour mentionnés dans notre troisième exemple, on trouve les jours 18, 19, 20, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 8 ; total : 11 jours.

(3) Voy. Planche XI et Planche III, fig. 16.

d'une erreur de la part de l'hiérogrammate auquel on doit l'original ne sont guère probables, si l'on examine avec soin le document hiératique, et si l'on constate notamment que l'unité, à la 5e ligne de la série *muluc*, est indiquée par le signe qui ne peut laisser supposer un rond effacé ou oublié, comme on pourrait le prétendre peut-être si ce signe de l'unité avait été tracé sous la simple forme

Le cycle qui figure, de la sorte, dans le *Codex Troano*, et qui commence par 10-*Cauac*, peut-il nous servir à retrouver la date du manuscrit qui le renferme, comme la présence d'un calendrier européen celle d'un de nos almanachs? Pour l'instant, du moins, cette notation, tout en nous fournissant un indice chronologique, ne nous apprend rien de satisfaisant; car si elle nous dit à quelle année d'une période de 52 ans elle répond, elle nous laisse ignorer à quelle période de 52 ans elle se rapporte. On y peut voir aussi bien l'an 28 avant notre ère, l'an 1460, un peu avant la découverte de Colomb, l'an 1512 après cette découverte, ou une foule d'autres années antérieures ou postérieures à ces différentes dates. Un monument chinois, dont l'année serait indiquée à l'aide du cycle institué par l'empereur Hoang-ti, laisserait subsister dans l'esprit une même somme d'incertitude; la notation 甲子, par exemple, pourrait être identifiée tout aussi bien à l'année 657 avant notre ère, qu'à l'an 1864 de notre siècle, ou à toute une série d'autres années antérieures à ces deux dates. L'indication d'un événement historique connu, à côté de la notation cyclique, peut seule, chez les Maya, tout comme chez les Chinois, permettre de déterminer une date fixe; et quand bien même nous posséderions un élément nouveau de précision, par l'indication du *Ahau-Katun* ou grand cycle Yucatèque, nous serions encore en présence d'une grande incertitude, bien qu'au lieu de chercher à quelle période de 52 ans appartient la date qui nous occupe, nous n'aurions à en découvrir la place que dans des périodes naturellement bien moins nombreuses de 312 ans (1).

*Section IV.* — Les pages de cette Section, sauf les dernières, nous fournissent toutes l'image du daim ou *Mazatl* des Mexicains. Le rôle de ce quadrupède paraît avoir été considérable dans les pratiques fétichistes de l'antiquité américaine. Il figure non seulement dans le cycle aztèque, mais il est rattaché aux légendes cosmogoniques de l'Amérique du Nord. Suivant la mythologie des Miztèques, à l'époque du chaos, lorsque la terre était encore recouverte par les eaux, apparut un dieu qui s'appelait le « Daim » et avait pour surnom « Serpent de Lion », ainsi qu'une déesse portant également le nom du « Daim » et le surnom de « Serpent de Tigre » (2).

D'autres Indiens croient que l'âme de leurs ancêtres est passée dans le corps d'animaux de ce genre, où elle avait primitivement habité. Les Mazotèques de la province d'Acalân, au Guatemala, croient que le plus grand de leurs dieux leur avait jadis apparu sous la forme d'un Daim (3). Les Pipiles, nation considérable de l'Amérique Centrale, pratiquaient solennellement le sacrifice du Cerf (4). Les figures du *Codex Troano* représentent évidemment des cérémonies relatives au sacrifice sacré du daim ou du chevreuil, car on le voit transpercé de part en part par un glaive, et le sang jaillir de sa blessure (5). Parfois, on le trouve rattaché par un lien à l'image du scorpion (6). Et, dans les scènes où ce ruminant est enchaîné soit à un scorpion, soit à un poteau de bois, les katouns qui servent de légende, sont à peu près exclusivement des signes de jours reproduits en colonnes, comme dans les Sections précédentes, avec des intervalles réguliers.

Un autre animal, une espèce de sanglier, le *coyomitl* des Mexicains, figure également enchaîné dans cette Section, où l'on trouve aussi l'image de l'armadille ou *ayotochtli*, la cérémonie de la production du feu par la friction d'un morceau de bois, et peut-être même des sacrifices humains. Il nous manque trop de renseignements sur ces pratiques pour pouvoir dès aujourd'hui tirer parti de leur représentation peinte, et la série des signes cycliques ne nous apporte ici aucun élément nouveau pour élucider le problème qui nous préoccupe. Nous ne nous y arrêterons donc pas davantage.

*Section V.* — Cette Section renferme les figures les plus variées. La représentation plusieurs fois répétée de personnages les uns de couleur blanche, les autres de couleur noire, parfois dans l'attitude du combat, a fait supposer qu'il s'agissait d'une « lutte de races qui se serait manifestée dans les temps anciens entre deux groupes de populations américaines » (7).

*Section* V *bis.* — Cette Section, qui occupe dix feuillets numérotés en chiffres suivis d'astérisques, dans l'édition de l'Imprimerie Nationale, présente, comme la précédente, avec laquelle elle a encore d'autres affinités, une division en trois compartiments dans le sens horizontal. On y trouve un ensemble d'images qui paraissent se rapporter aux mœurs et coutumes des Indiens, à leur industrie, etc. Certaines représentations, celle du métier à tisser par exemple, peuvent être expliquées d'une manière incontestable. Faut-il en dire autant des scènes où l'on croit reconnaître des fumeurs de tabac, des bains, des plans d'architecture? Je ne me crois pas suffisamment éclairé pour me prononcer à cet égard. Cependant, parmi les figures de cette Section, je n'hésite pas à reconnaître, p. 33*, « l'abeille », qui jouera le plus grand rôle dans la Section suivante; et, pp. 27* et 26*, un oiseau appelé *cutz* ou dindon sauvage, crevant avec son bec l'œil d'un personnage renversé à terre (8).

Les signes cycliques des jours continuent à être tracés cinq par cinq, dans cette Section, en lignes verticales comme dans presque tous les feuillets du manuscrit. Ces signes sont généralement distancés de cinq en cinq, de six en six ou de douze en douze.

*Section* VI. — Dans cette Section, la dernière du *Codex Troano*, on voit figurer au moins quarante fois la figure  qui est celle de « l'Abeille », en maya moderne *ikilcab*. Cette figure est plusieurs fois placée au-dessus du signe  qui est le symbole du « Feu ».

Comme dans les autres Sections, les katouns cycliques sont reproduits en colonnes verticales par séries de cinq, et avec des intervalles généralement réguliers de 5, 6 ou 12 jours.

Au second compartiment des pages 10*, 9*, 8* et 7*, on voit tracés treize fois en colonnes verticales les trois signes suivants :

*cib* (13e jour),

*caban* (14e jour),

*ezanab* (15e jour),

Ces trois signes katouniques, qui représentent des jours suc-

(1) Voy. ce que nous avons dit plus haut du petit et du grand cycle yucatèques, p. 24.

(2) Garcia, *Origen de los Indios*, p. 327.

(3) Bancroft, *Native tribes*, t. III, p. 131.

(4) Brasseur, *Hist. des nations civilisées*, t. II, p. 556

(5) Voy. Planche IV, fig. 5.

(6) Voy. Planche IV, fig. 11.

(7) M. Léon Cahun, dans l'*Annuaire de la Société Américaine de France*, 1875, t. III, p. 128.

(8) Voy. la reproduction de cette image, Planche IV, fig. 10.

cessifs, sont accompagnés des notations numériques suivantes :

| | | | | | | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| En rouge : | 8 | 1 | 8 | 2 | 9 | 3 | 10 | 4 | 11 | 5 | 12 | 6 | 13 |
| — | 7 | 2 | 9 | 3 | 10 | 4 | 11 | 5 | 12 | 6 | 13 | 7 | 1 |
| — | 9 | 3 | 10 | 4 | 11 | 5 | 12 | 6 | 13 | 7 | 1 | 8 | 2 |
| En noir : | **17** | **17** | **17** | **17** | **17** | **17** | **17** | **17** | **17** | **17** | **17** | **17** | **17** |

Dans cette notation cyclique, comme dans la plupart de celles qu'on rencontre dans les manuscrits katouniques, il est évident que les calculs reposent sur le nombre *treize*. Je n'ai pu cependant arriver à coordonner l'ensemble des indications numériques que renferme le *Codex Troano*, dans leur rapport avec les cycles de l'Amérique Centrale, et je suis tenté de croire que ce manuscrit, tel que nous le possédons, est un manuscrit incomplet. Un examen minutieux de l'original fournirait peut-être des éclaircissements utiles que l'abbé Brasseur a négligé de nous donner dans sa belle édition de ce précieux document yucatèque.

Codex Peresianus. — Le Manuscrit katounique de la Bibliothèque Nationale de Paris est probablement plus incomplet encore que le Manuscrit Troano. Tandis que le premier ne se compose actuellement que de 22 pages, il en a été conservé 70 du second. Je suis cependant arrivé, par l'étude du *Codex Peresianus*, à un résultat que je n'ai pu obtenir malgré de longues et pénibles recherches dans le *Codex Troano*.

Les pages 18 et 19 du manuscrit yucatèque de Paris présentent une sorte de tableau qui doit être l'objet d'un examen synoptique. Ce tableau, placé dans le second compartiment horizontal, est en partie effacé, mais je crois être arrivé à le reconstituer avec certitude. Si je ne me suis trompé, j'y ai trouvé la notation katounique du grand cycle yucatèque, de la manière suivante :

GRAND CYCLE.

| Restitution totale. — [illegible] **10** | Restitution partielle. — [illegible] **8** | [illegible] **6** | [illegible] **4** | [illegible] **2** | Restitution partielle. — [illegible] **13** | Restitution totale. — [illegible] **11** | Restitution partielle. — [illegible] **9** | [illegible] DÉCADE **7** | [illegible] **5** | [illegible] **3** | Restitution partielle. — [illegible] **1** | Restitution totale. — [illegible] **12** |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Tête de *kan* | Tet. *cib.* | Tet *lamat* | T t *ahau* | T t *eb* | T t. *kan* | Tet. *kan* | Tet *cib.* | T t *lamat* | Tet. *ahau* | Te *eb* | Tet. *kan* | T t *cib.* |
| — *lamat* | — *ahau* | — *eb.* | — *kan* | — *cib* | — *lamat.* | — *lamat* | — *ahau* | — [illegible] | — *kan* | — *cib* | — *lamat* | — *cib.* |
| — *eb* | — *kan* | — *cib.* | — *lamat* | — *ahau.* | — *eb.* | — *eb* | — *kan* | — *cib* | — *lamat* | — *ahau* | — *eb* | — *ahau* |
| — *cib.* | — *lamat* | — *ahau.* | — *eb.* | — *kan* | — *cib* | *cib.* | — *lamat* | — *ahau.* | — *eb.* | *kan* | — *cib* | — *kan* |
| — *ahau.* | — *eb.* | — *kan* | — *cib.* | — *lamat* | — *ahau* | — *ahau* | — *eb* | — *kan* | — *cib* | — *lamat* | — *ahau* | — *lamat* |

Cette représentation du cycle, conforme aux données de Landa et de Cogolludo, diffère, au contraire, de celles de Pio Perez auxquelles j'avais cru devoir accorder la préférence (0). Elle est, en outre, d'accord avec le système de la roue cyclique dont nous trouvons l'explication dans ***Relacion de las cosas de Yucatan***. Je sortirais du cadre de ce Mémoire si je discutais, avec tous les détails qu'il comporte, ce grand problème de chronologie yucatèque. Je me bornerai donc à apporter dans le débat, qui ne reposait jusqu'à présent que sur les indications de seconde main des anciens auteurs espagnols, un document purement indien, c'est-à-dire un document original et d'une authenticité incontestable. Il appartient désormais aux critiques de l'américanisme d'en tirer tout le parti désirable.

Manuscrit de Dresde. — Ce précieux document de l'antiquité américaine n'est ici mentionné qu'à titre de mémoire. Je n'ai pas cru devoir me livrer à son égard aux études minutieuses que j'ai consacrées au *Codex Troano* et au *Codex Peresianus*. Le style spécial du manuscrit de Dresde, l'impossiblité de se procurer la copie lithographique de ce document sans acquérir tout entière la lourde et coûteuse collection de Kingsborough, les inexactitudes signalées dans cette reproduction, tout, en un mot, me semblait de nature à rendre une telle entreprise aussi pénible que périlleuse et peut-être même inutile. Je me bornerai donc à quelques courtes observations au sujet des caractères cycliques qui y sont figurés.

Ces caractères sont d'un emploi très fréquent et apparaissent, comme dans les autres manuscrits katouniques, par série de cinq signes, d'ordinaire espacés régulièrement; ils sont accompagnés, dans une foule d'endroits, par de nombreuses notations numériques. Les feuillets 25, 26 et 27 présentent, répétés treize fois, les signes *eb*, *ben*, *caban*, *ezanab*, *ik*, *akbal*, *manik* et *lamat*, c'est-à-dire les signes de jours 9 et 10, 14 et 15, 19 et 20, 4 et 5.

Enfin, je crois avoir reconnu, dans ce manuscrit, la présence de plusieurs des signes de mois qu'on avait cherchés vainement dans le *Codex Troano* et dans le *Codex Peresianus*, entre autres le septième mois *yaxkin* (1), le huitième mois *mol* (2), le treizième mois *mac* (3), etc.

(1) *Codex de Dresde*, dans Kingsborough, *Antiquities of Mexico*, t. III, f. 60.

(2) *Codex de Dresde*, dans Kinsborough, loc. citat., f. 10, 11.
(3) *Codex de Dresde*, loc. citat., f. 60.

Codex Cortesianus. — Nous ignorons encore ce que peut renfermer le *Codex Cortesianus*; mais à en juger par une des deux pages qui me sont connues (1), il doit fournir aussi la représentation du grand cycle yucatèque. Les signes cycliques sont disposés, sur cette page, en quatre lignes horizontales, commençant chacune par l'un des quatre signes initiaux des années. Ces signes sont ensuite tracés sans interruption, et leur série est très probablement continuée de même sur les feuillets suivants du manuscrit; ils présentent, en outre, une grande conformité de tracé avec les images du calendrier dont nous devons la connaissance à l'ouvrage de Diego de Landa (2).

# X

Nous avons maintenant à examiner une des questions les plus graves que soulève le problème du déchiffrement de l'écriture sacrée des anciens Mayas. Je veux parler de la question des lettres alphabétiques dont l'existence nous est annoncée dans l'ouvrage de Diego de Landa.

J'ai cité plus haut le passage si peu développé et si obscur dans lequel l'auteur de la *Relacion* parle de l'alphabet des anciens Mayas. Avant d'entrer dans aucune discussion sur l'écriture hiératique phonétique du Yucatan, je reproduirai les signes que nous fournit Landa comme constituant cet alphabet :

| | Signos. | Valor fonetico. | | Signos. | Valor fonetico. | | Signos. | Valor fonetico. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1. | | a | 10. | | i | 19. | | p |
| 2. | | a | 11. | | *ca* | 20. | | pp |
| 3. | | a | 12. | | *k* | 21. | | *cu* |
| 4. | | b | 13. | | l | 22. | | ku |
| 5. | | b | 14. | | l | 23. | | *x* |
| 6. | | c | 15. | | m | 24. | | *x* |
| 7. | | t | 16. | | n | 25. | | u |
| 8. | | é | 17. | | o | 26. | | u |
| 9. | | h | 18. | | o | 27. | | *z* |

Signos adicionales

a (variante du n° 1).

h (variante).

ha (« eau » ou 'h guttural).

ma (peut-être aussi me ou mo).

ti.

signe d'aspiration.

L'abbé Brasseur, à qui l'on doit la publication de la *Relacion* de Diego de Landa, fait, au sujet de cet alphabet, les observations suivantes .

[illegible] feuillet original du manuscrit de Landa, le signe de *la* [illegible] **P** *est hors de sa place*, et placé en marge, accompagné du signet **^** que je retrouve entre les caractères **o** et **pp**. La ressemblance avec celui que j'avais pris plus haut pour un signe d'aspiration, et au sujet duquel je doute encore, m'avait fait croire à un **o** aspiré (N° 18) et à l'aspiration du caractere n° 25. Je pense cependant qu'il n'en est pas ainsi, ni dans l'un, ni dans l'autre cas.

Il m'a été impossible de reconnaître s'il s'agit au n° 25 d'un **U** *ou d'une autre lettre*, le manuscrit ne permettant pas *de la lire clairement*. Des recherches subséquentes dans des documents écrits à l'aide de ces caractères, en feront retrouver le son, aussi bien que [illegible] des lettres **C, CA, CU, KA** (3), **X** et **X** (*sic*) sur lesquels il y a encore quelques doutes (4)

Tel est le contingent d'indications à l'aide duquel il s'agit de voir dans quelle mesure on peut appliquer l'alphabet de Landa à la lecture des textes hiératiques mayas.

La première question à se poser est, je crois, celle-ci : Cet alphabet répond-il complètement à l'alphabet maya, tel qu'il nous a été enseigné par les principaux auteurs qui ont publié des grammaires de cette langue ?

La langue maya est très-gutturale et possède cinq consonnes particulières qui ne se rencontrent pas dans nos langues (5).

Les grammaires de cette langue (6) nous signalent deux a, mais ne nous en font point connaître la différence; l'alphabet de Landa nous en fournit trois, sans nous dire si ce sont des voyelles différentes ou des équivalents graphiques d'une seule et même voyelle.

Landa trace également deux figures dont la valeur phonétique est **b**; il n'y a qu'un **b** de mentionné dans les grammaires mayas-européennes.

Le **c**, en tant que consonne isolée, est indiqué par un seul signe, mais Landa nous donne deux autres figures pour le **c** suivi des voyelles **a** et **u** (**ca**, **cu**).

Deux **h** sont signalés par les grammairiens; Landa ne nous en fournit qu'un seul dans son écriture hiératique, mais on peut supposer qu'il consi-

(1) J'ai reproduit cette page dans ce travail. Voy. Planche XI.

(2) Ce passage était déjà composé, lorsque j'ai reçu de M. de la Espada, le savant américaniste de Madrid, sur le *Codex Cortesianus*, quelques renseignements qui concordent tout à fait avec mes prévisions.

(3) La syllabe **ka** manque dans l alphabet de Landa reproduit par Brasseur. Le savant abbé a probablement voulu parler de la lettre **k**.

(4) Les doutes exprimés par Brasseur, dans la première période de ses études et avant l'éclosion de sa doctrine sur l'effondrement de l'Atlantide, paraissent avoir disparu, comme par enchantement, de son esprit, lors de la publication de ses travaux sur le *Codex Troano* par la Commission scientifique du Mexique. Il n'est plus question de ses doutes, en effet, dans ses *Etudes sur le système graphique et la langue des Mayas* (Paris, 1869 ; deux vol. in-fol.).

(5) Adelung, *Mithridates*, t. III, partie III, p. 16.

(6) R. P. Fr. Gabriel de San Bonaventura, *Arte de la lengua Maya;* Beltran de Santa-Rosa, *Arte de el idioma Maya* ; P. Fr. Joaquim Ruz, *A Yucatecan Grammar*, translated from the Maya into English, by Joseph Kingdom ; Léon de Rosny, *L'interprétation des anciens textes Mayas* (Paris, 1875 ; in-8°).

dère le second comme devant être noté à l'aide du signe de l'aspiration dont il parle d'une façon si peu claire. L'**h** simple a le son de la *jota* espagnole (1).

En effet, Landa ne fournit point non plus de signe particulier pour le **ch** barré maya, pour le **k** barré, puis pour le **th**. — En revanche, il indique un caractère spécial pour le **p** barré des grammairiens (**pp**).

L'**l** est également représenté par deux signes hiératiques, bien que le phonétisme maya, suivant les grammairiens, n'en fournisse qu'un seul.

Il faut en dire autant de l'**o**, bien qu'on puisse supposer qu'il s'agit d'un **o** long et d'un *o* bref.

La lettre **x** sert à noter en maya le son *ch* français ou *sh* anglais (2). Deux signes sont accompagnés de cette transcription dans la *Relacion*, mais Brasseur n'est pas sûr d'avoir bien lu, pour ces deux signes, la copie du manuscrit de Landa (3). Il a supposé d'abord que le premier **x** répondait à *dj* ou *dz*, et le second **x** à *tch* (4); plus tard, il a donné au premier la valeur de *tch* et au second celle de *ch;* enfin il a cru trouver dans le *Codex Troano*, dans le *Codex de Dresde* et dans les inscriptions de Palenqué un signe répondant au *tch* barré des grammairiens (5). Comment est-il arrivé à découvrir, dans ses essais de déchiffrement la notation de cette nuance de son? le savant abbé a oublié de nous l'apprendre.

Quant à la lettre **ɔ**, qui se rapproche de notre son *dj*, **tz** et **y**, elle n'est représentée par aucun caractère dans l'alphabet de Landa.

On eût pu croire, au moment de la découverte en Espagne de la *Relacion de las Cosas de Yucatan*, qu'à l'aide de l'alphabet hiératique maya renfermé dans ce livre, le déchiffrement des manuscrits et des inscriptions ne présenterait plus de graves difficultés. Les américanistes ont été bien vite désillusionnés à cet égard, et l'audacieux Brasseur de Bourbourg a été le seul qui ait osé, avec un instrument de travail aussi insuffisant, aussi défectueux, se lancer à corps perdu dans l'interprétation des textes sacrés. Il a été sévèrement puni de sa témérité par l'indifférence ou les critiques énergiques du monde savant, à qui ses incroyables fantaisies ont fait méconnaître les services incontestables qu'il a rendus à l'épigraphie yucatèque.

Le fait est que *l'alphabet de Landa n'a pas permis, jusqu'à présent, de lire d'une manière sérieuse un seul mot écrit en caractère hiératique maya.*

Les lettres alphabétiques mayas que nous présente Landa se rencontrent bien, la plupart du moins, de loin en loin dans les trois manuscrits que nous connaissons, mais non point, que je sache, isolées des signes de jours ou d'autres signes inconnus, et jamais dans les conditions de phonétisme absolu dont l'évêque du Yucatan nous fournit un exemple, en citant les mots **ma in ka-ti** « je ne veux pas ».

Nous aurons donc à rechercher si l'alphabet de Landa est réellement l'alphabet hiératique maya, ou bien seulement une partie de cet alphabet, et ensuite dans quelle mesure il faut accepter la valeur qui nous est donnée comme étant celle des signe qu'il renferme.

Si l'on s'en rapportait exclusivement aux indications qui sont mentionnées dans la *Relacion* de Diego de Landa, l'écriture hiératique maya serait, non point une écriture figurative comme celle des anciens Mexicains, non point une écriture figurative et idéographique comme celle des anciens Égyptiens et des Chinois, pas même une écriture syllabique comme celle des Assyriens, des Sumériens ou des Japonais, mais une écriture presque complètement alphabétique et guère moins simple et analytique que celle des Indiens, des Grecs et des Romains. En effet, à part les syllabes **ca, cu, ma, ha, ti**, le P. de Landa ne nous cite, dans son *alphabet*, que des signes de lettres proprement dites, de voyelles et de consonnes isolées de toute voyelle inhérente. Suivant ce missionnaire [glyph] est l'équivalent de notre *b*, [glyph] de notre *l*, [glyph] de notre *n*, et si [glyph] répond à la syllabe *cu*, [glyph] représente le *c* à l'exclusion de toute voyelle inhérente.

Une étude quelque peu attentive de l'alphabet de Landa ne tarde pas à conduire à la conclusion suivante : ou l'alphabet en question ne contient pas les éléments de l'écriture hiératique des manuscrits anciens que nous possédons, ou *cet alphabet nous est donné d'une façon tout à la fois inexacte et incomplète.*

La première de ces deux hypothèses n'est point inadmissible. Il se peut, en effet, que lors de l'établissement des Espagnols, au Yucatan, et par suite de leurs prédications religieuses, les indigènes aient modifié sous leur influence le système antique de leur écriture, comme ils ont modifié le système de leur numération (6) et jusqu'à leurs traditions historiques et religieuses (7); et que, pour rendre plus facile la composition de livres chrétiens, ils aient tiré de leurs anciens caractères les éléments d'un alphabet, qui serait alors celui que nous offre la *Relacion*. On sait que les Espagnols, dès leurs premiers pas au Mexique, ont compris l'utilité qu'il y avait pour eux à faire usage de l'écriture figurative dans leurs rapports avec les indigènes (8); et que pour traduire plus aisément leurs idées et les mots étrangers qu'ils apportaient avec eux, ils n'ont pas hésité à faire subir à cette écriture de

(1) Ruz et Beltran, cités par Francisco Pimentel, *Cuadro descriptivo y comparativo de las lenguas indigenas de Mexico*, t. II, p. 6.

(2) Rosny, *Interprétation des anciens textes Mayas*, p. 14.

(3) Voy. notre Planche XIX qui présente le fac-simile de la page du manuscrit de Diego de Landa où se trouve mentionné le passage relatif à l'écriture yucatèque.

(4) *Relation des choses de Yucatan*, p. 321.

(5) *Etudes sur le système graphique des Mayas*, t. I, p. 204.

(6) Voy. mon *Mémoire sur la numération dans la langue et dans l'écriture sacrée des anciens Mayas*, p. 7.

(7) Les Indiens ont amalgamé le culte catholique avec celui de leurs anciens dieux, et ils adressent à des images chrétiennes, les prières qu'ils eussent adressées jadis à leurs pénates; ils assimilent la passion de Jésus-Christ aux apothéoses sanguinaires de leurs victimes humaines, etc. Voy. Evar. Escalera et Manuel Gonzalez Llana, *Historia y Descripcion de Méjico*, Madrid, 1864, p. 287.

(8) Fernand Cortez eut connaissance du système de l'écriture figurative mexicaine dès l'année 1519, c'est-à-dire dès son arrivée sur le sol de la Nouvelle-Espagne (Robertson, *Histoire de l'Amérique*, trad. Suard et Morellet, t. II, p. 153), et il ne tarda pas à en faire usage dans l'interêt de ses ambitieux desseins.

Le P. Motolinia écrit, en 1537, que pendant un carême, se trou-

profondes modifications (1). Rien de plus naturel qu'il en ait été de même dans la région isthmique.

La seconde hypothèse relative à l'inexactitude de l'alphabet de Landa, à moins que l'on admette la première, devient évidente par l'étude des manuscrits katouniques que nous possédons. C'est à peine, si dans tous ces manuscrits, on peut trouver trois ou quatre groupes où figurent exclusivement des signes expliqués dans la *Relacion ;* et si l'on cherche à lire ces groupes, *d'après les indications de Landa, on ne parvient à former aucun mot connu de la langue maya*, je dirais presque aucun mot ayant une physionomie tant soit peu yucatèque. En revanche, on y rencontre une foule de groupes composés de caractères qui demeurent pour nous absolument inconnus. Doit-on supposer que ces caractères inconnus sont des variantes des lettres de l'alphabet de Landa, ou des représentations de lettres omises dans cet alphabet? Nous verrons tout à l'heure ce qu'il faut penser à cet égard.

En attendant, remarquons que l'examen des manuscrits hiératiques ne permet guère de se maintenir sur le terrain de l'alphabétisme des caractères mayas, comme il faudrait le faire, si l'on s'en rapportait à l'évêque de Mérida. Un exemple, entre beaucoup d'autres, suffira pour faire comprendre ma pensée :

Dans divers passages du *Codex Troano*, nous trouvons des signes isolés qui, d'après Landa, représenteraient des consonnes, notamment *b* (2), *m* (??) (3), etc. Or, ces signes ne sauraient être des consonnes abstraites qui ne peuvent être lues, mais tout au moins des syllabes composées de consonnes et de voyelles.

Les quelques cas de syllabisme de l'écriture katounique, indiqués par Landa, *ca, ku, cu, ha, ti*, ne sont donc pas les seuls que l'on puisse rencontrer dans cette écriture, et nous sommes autorisés à considérer les katouns phonétiques comme des signes syllabiques, et non point comme des signes purement alphabétiques, ainsi que la *Relacion* l'avait fait supposer jusqu'à présent aux américanistes.

Toutefois, je ne crois pas que l'on soit dans le vrai en admettant le syllabisme de tous les signes katouniques, ou le système mixte exposé par Landa; et je pense qu'il faut chercher à découvrir quelques nouvelles particularités de cette écriture hiératique avant d'en tenter le déchiffrement.

CONCLUSION.

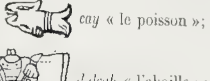
La longue expérience que j'ai acquise en étudiant les systèmes d'écritures de la Chine, du Japon, de l'Égypte, de l'Assyrie et du Mexique, et l'examen minutieux que j'ai fait des textes katouniques connus, textes dont j'ai relevé sur des cartes toutes les formules et l'inventaire des signes qu'ils renferment, m'a conduit à poser les conclusions suivantes au sujet de l'écriture hiératique yucatèque (4). Cette écriture se compose :

1° De *signes figuratifs*, exprimant l'objet dont ils fournissent la représentation plus ou moins exacte, plus ou moins abrégée.

2° De *signes idéographiques*, exprimant certains mots ou certaines idées dérivées et conventionnelles. A ces signes, il faut probablement ajouter des katouns à sens combinés, c'est-à-dire dont la signification provient de l'association de plusieurs idées représentées d'une manière figurative.

3° De *signes phonétiques*, indiquant un son dérivant de celui de l'image qu'ils représentent.

Signes figuratifs. — Les signes figuratifs sont des images pures et simples des objets qu'ils représentent dans l'écriture hiéroglyphique. Ces images sont quelque peu altérées dans l'écriture hiératique, où elles prennent une forme abrégée, et d'un tracé relativement rapide et facile. Exemple :



*cay* « le poisson »;

*[illegible]* « l'abeille »;

*kak* « le feu »;

*xicin* « l'oreille »;

*uxcil* « le vautour »;

*tzem* « la mamelle ».

Signes idéographiques. — Les signes idéographiques dont la signification a pu être découverte jusqu'à ce jour, sont à peu près exclusivement des signes de

vant a Chololan, grand pueblo aux environs de la cité des Anges, il vint tant d'Indiens lui demander a se confesser, qu'il ne consentit à admettre à son tribunal que ceux qui lui apporteraient « leurs péchés par écrit et en images » (Fr. Toribio Motolinia, *Historia de los Indios de Nueva-España*, dans Joaquin Garcia Icazbalceta, *Colleccion de Documentos para la Historia de Mexico*, t. I, p. 122). Voy. également sur l'emploi de la peinture mexicaine par les Espagnols, Torquemada, *Monarchia indiana*, liv. XIX, ch. 1, 2, 13, et pass.; Gonzaga, *De origine seraphicæ religionis*, p. 1221 ; Sahagun, *Histor. universal de la cosas de Nueva-España*, dans Kingsborough, *Antiquities of Mexico*, t. VII ; et les remarques critiques de M. Madier de Montjau, dans l'*Annuaire de la Société Americaine de France*, 1875, p. 125 et pass.

(1) On peut citer, parmi les exemples de modifications de l'écriture figurative mexicaine, le *pater* fragmentaire de la Bibliothèque métropolitaine de Mexico. (Aubin, *Essai sur la langue Mexicaine*, dans les *Archives de la Société Américaine de France*, nouv. sér., t. I, p. 349.

(2) *Codex Troano*, 14 *c*, 10 *a*.

(3) *Codex Troano*.

(4) L'impression de cet *Essai*, dont la composition typographique était a peu près terminée vers la fin de 1879, a été interrompue au milieu de l'année suivante. Ayant appris que le *Codex Cortesianus* avait été acquis par le gouvernement Espagnol, j'ai pensé que mon devoir était d'en prendre connaissance avant d'achever le présent travail. Je rendrai compte, dans plusieurs publications successives, des faits nouveaux que j'ai recueillis en étudiant le précieux document déposé au Musée Archéologique de Madrid; mais j'ai pensé que ces faits ne pouvaient trouver place ici sans modifier considerablement le plan primitif de mon travail, et j'ai résolu de l'achever en n'introduisant que de légers changements dans ma rédaction primitive.

numération. J'ai eu l'occasion de les mentionner à plusieurs reprises dans le présent essai et dans une notice spéciale que j'ai consacrée à la manière de compter dans la langue et dans l'écriture des anciens Mayas (1). On peut également ranger dans cette classe les signes suivants :

« eau », cité par Landa, mais qui n'a pas été rencontré dans les manuscrits connus:

*ma* « négation ».

« marche, chemin » (trace du pied.)

Signes phonétiques. — J'ai exposé les raisons qui m'obligent à ne pas admettre, dans l'*ancienne* (2) écriture katounique, l'existence de lettres purement alphabétiques, telles que celles dont nous devons la liste à Diego de Landa. En revanche, je considère comme un fait certain que bon nombre de caractères yucatèques, figuratifs ou idéographiques, pouvaient être employés comme signes phonétiques. Par exemple :

*ikilcab* « une abeille »;

*zatzah* « détruire »;

*yaxcab* « l'aurore ».

Il me reste à signaler encore deux particularités, que je crois avoir reconnues dans le système de l'écriture katounique. Je veux parler des *déterminatifs spécifiques* et de la *polyphonie* propre à un certain nombre de caractères figuratifs ou idéographiques.

Déterminatifs spécifiques. — J'ai signalé un passage de la *Relacion* de Landa, qui m'a semblé avoir une importance toute particulière, mais dont l'obscurité est très regrettable. Il s'agit de l'endroit où il nous traite de la « partie jointe ». Cette « partie jointe » fait allusion, suivant moi, aux déterminatifs spécifiques destinés à faire connaître à quelle classe d'objets se rattachent les mots notés en signes phonétiques (3), et notamment ceux qui, par suite des homophones ou pour d'autres raisons, pourraient laisser l'esprit dans une certaine incertitude sur leur signification.

En faisant l'inventaire des signes et des groupes de signes renfermés dans les textes hiératiques mayas, j'ai acquis la preuve de l'existence de ces déterminatifs spécifiques.

Nous trouvons, par exemple, dans le *Codex Troano*, au feuillet 24*, compartiment *c*, une image (4) représentant un personnage frappant un tronc d'arbre avec un instrument tranchant de la forme suivante . Cette image est surmontée de la légende explicative dans laquelle le déterminatif « instrument tranchant » (5) est trop clairement reproduit pour qu'il puisse y avoir la moindre incertitude sur son rôle graphique. Dans le même manuscrit, au feuillet 22*, compartiment *d*, au-dessus d'un groupe présentant un personnage placé en face d'un animal dans l'attitude de la vénération, je trouve la légende où le déterminatif n'est pas moins facile à reconnaître.

Polyphonie. — On désigne sous le nom de « caractères polyphones » des signes figuratifs ou idéographiques qui peuvent être lus ou prononcés de plusieurs manières différentes. La polyphonie existe dans divers systèmes d'écritures connus, notamment dans l'antique écriture cunéiforme et dans l'écriture actuellement employée chez les Japonais. Si nous faisions usage d'images pour écrire, nous pourrions avoir de la sorte un tracé plus ou moins exact, plus ou moins conventionnel qui représenterait l'idée de « cheval », et, suivant le cas, ce tracé serait lu « cheval, coursier, cavale, poulain, étalon », etc. Le signe katounique , par exemple, se lisait *ymic* quand il désignait le signe initial du calendrier yucatèque; mais lorsqu'il représentait « une mamelle », il répondait au mot *tzem* de la langue parlée; , lu *caban*, comme « nom de jour », se prononçait *cab*, dans des mots, tels que *cab* « la terre », *yaxcab* « l'aurore », *ikilcab* « l'abeille », *nemazcab* « la hache », etc.

On comprend qu'avec un aussi petit nombre d'indications premières, en l'absence de tout texte bilingue, en face des plus déplorables incertitudes qui environnent ce que nous pouvons savoir de

(1) Dans les *Mémoires du Congrès international des Américanistes*, première session, Nancy, 1875, t. II.

(2) Je me propose de démontrer, dans un mémoire spécial, que l'alphabet de Diego de Landa, qu'un savant americaniste, M. le Dr Ph. Valentini, a qualifié de « fabrication espagnole » (*The Landa Alphabet, a Spanish fabrication*, dans les *Proceedings of the American Antiquarian Society*, Worcester, Mass., 1880), et dont il conteste l'authenticité avec une sévérité extrême, était bien réellement un alphabet en usage; mais que cet alphabet, inventé pour l'enseignement des principes du christianisme aux Indiens, représentait un système graphique tout différent de celui de l'*ancienne* écriture katounique. J'établirai enfin que cette écriture chrétienne maya a été imitée de l'écriture hiératique, afin d'être facilement apprise par les indigènes du Yucatan et afin de posséder à leurs yeux quelque chose du caractère sacré des signes katouniques dont faisaient usage leurs ancêtres; et qu'elle a été transformée en une écriture en partie alphabétique pour se rapprocher du système européen et rendre aussi aisée que possible la transcription des termes religieux que les missionnaires de l'Evangile préféraient noter phonétiquement plutôt que par un équivalent approximatif en les traduisant en langue maya. — 28 mai 1882.

(3) Des déterminatifs de ce genre ont été constatés dans toutes les écritures figuratives et idéographiques. En écriture hiéroglyphique égyptienne, est le déterminatif des « arbres », celui des « édifices », celui des « pays étrangers », celui des « choses mauvaises ou malfaisantes », etc.; en écriture cunéiforme, est le déterminatif des pays, celui des « villes ». Les clefs chinoises peuvent être également considérées comme des déterminatifs spécifiques pour les « femmes », pour les « oiseaux », pour les « plantes », etc., etc.

(4) Voyez notre Planche VII, fig. 15.

(5) Le déterminatif katounique est l'analogue de l'égyptien , de l'assyrien et du chinois .

la valeur des images renfermées dans les inscriptions et dans les manuscrits yucatèques, les essais d'interprétation des mots notés en signes hiératiques soient de beaucoup plus périlleux que l'ont été les premières tentatives de déchiffrement des écritures inconnues de l'antique Égypte et de l'Assyrie. Dans le courant des longues et pénibles recherches que j'ai entreprises, depuis plusieurs années, pour l'étude de l'écriture hiératique de l'Amérique Centrale, j'ai rencontré une foule de groupes qui m'ont paru de nature à être interprétés, mais les moyens de contrôle m'ont toujours semblé insuffisants. J'ai renoncé, par ce motif, à donner ici des tentatives de lectures qu'il ne m'était pas possible de considérer comme définitivement acquises à la science paléographique. Ces tentatives, pour lesquelles je réclamerai l'examen le plus sévère des savants autorisés, trouveront mieux leur place dans des notices spéciales que je me propose de faire paraître successivement. Je terminerai donc cet *Essai*, en renouvelant l'expression d'une doctrine soutenue dans tout le cours de ce mémoire, à savoir que, sauf le cas où on découvrirait de nouveaux instruments de travail, la seule méthode qui puisse amener à des résultats durables, est celle qui consiste à se préoccuper exclusivement d'augmenter la série des signes et des variantes de signes connus, sans se laisser aller à la tentation prématurée de lire des noms propres ou de traduire des phrases entières. Cette méthode est, je l'avoue, d'une lenteur peu encourageante ; mais il vaut mieux, je pense, enrichir l'érudition d'un petit nombre de faits sûrs et certains, quelque insignifiants qu'ils puissent paraître, que de se donner le vain plaisir de publier pompeusement des résultats considérables en apparence, mais condamnés à disparaître devant les premières revendications de la critique.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE J. TREMBLAY, 5, RUE DE L'ÉPERON

ESSAI

SUR LE DECHIFFREMENT

D

# L'ÉCRITURE HIÉRATIQUE

## DE L'AMÉRIQUE CENTRALE

PLANCHES



MONUMENT HIÉROGLYPHIQUE DU YUCATAN






Imp Lemercier et Cie Paris

FIGURES D'ANIMAUX

extraites des manuscrits hiératiques du Yucatan




(Codex Troano)



1



2



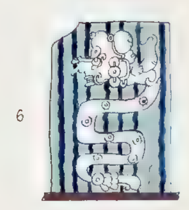
3



4



5



6



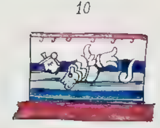
7



8



9



10



11

Rosny autogr.

Impr. Lemercier

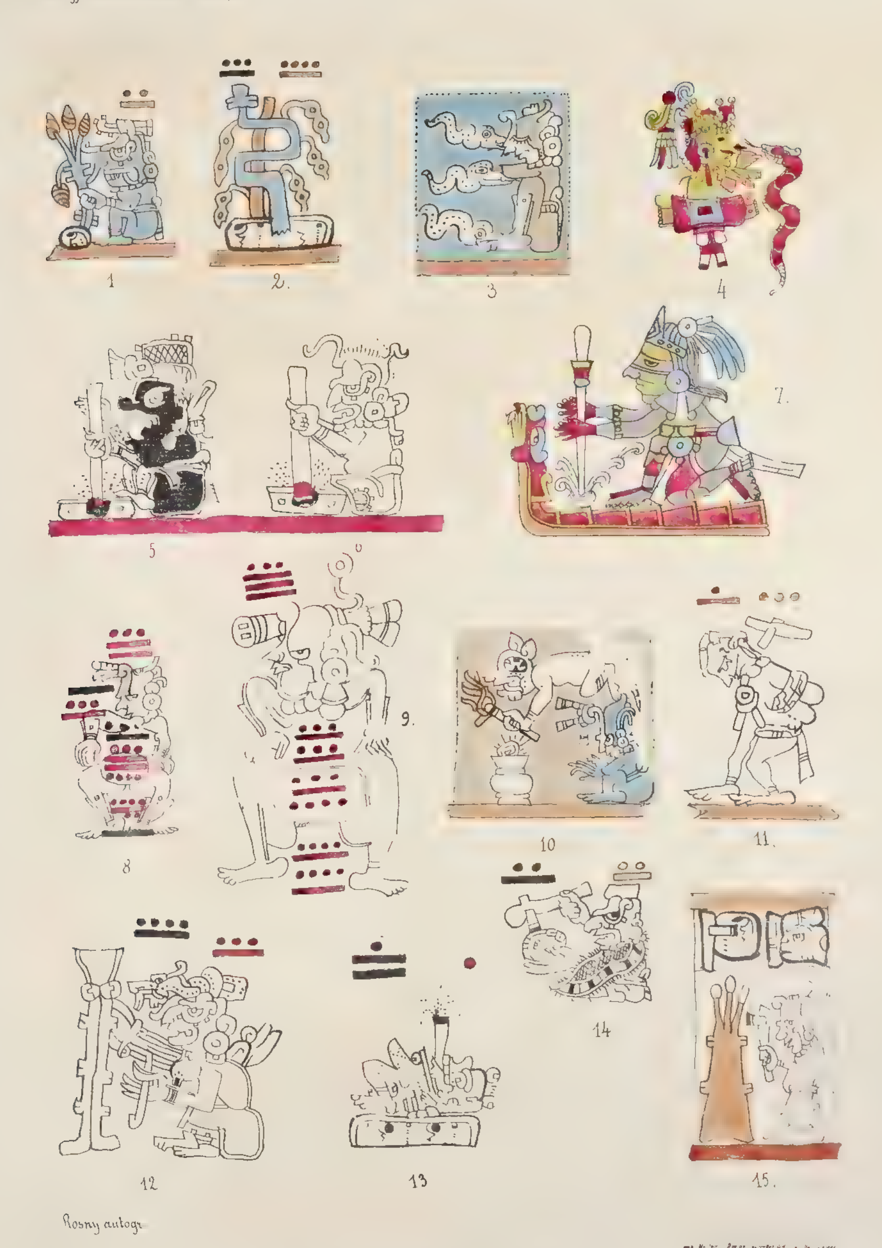
Fig. 1 à 11, extraites du Codex de Dresde.



Codex Vaticanus 3738, 10



Le Codex Vaticanus, 94




Rosny autogr.

# Représentations diverses.



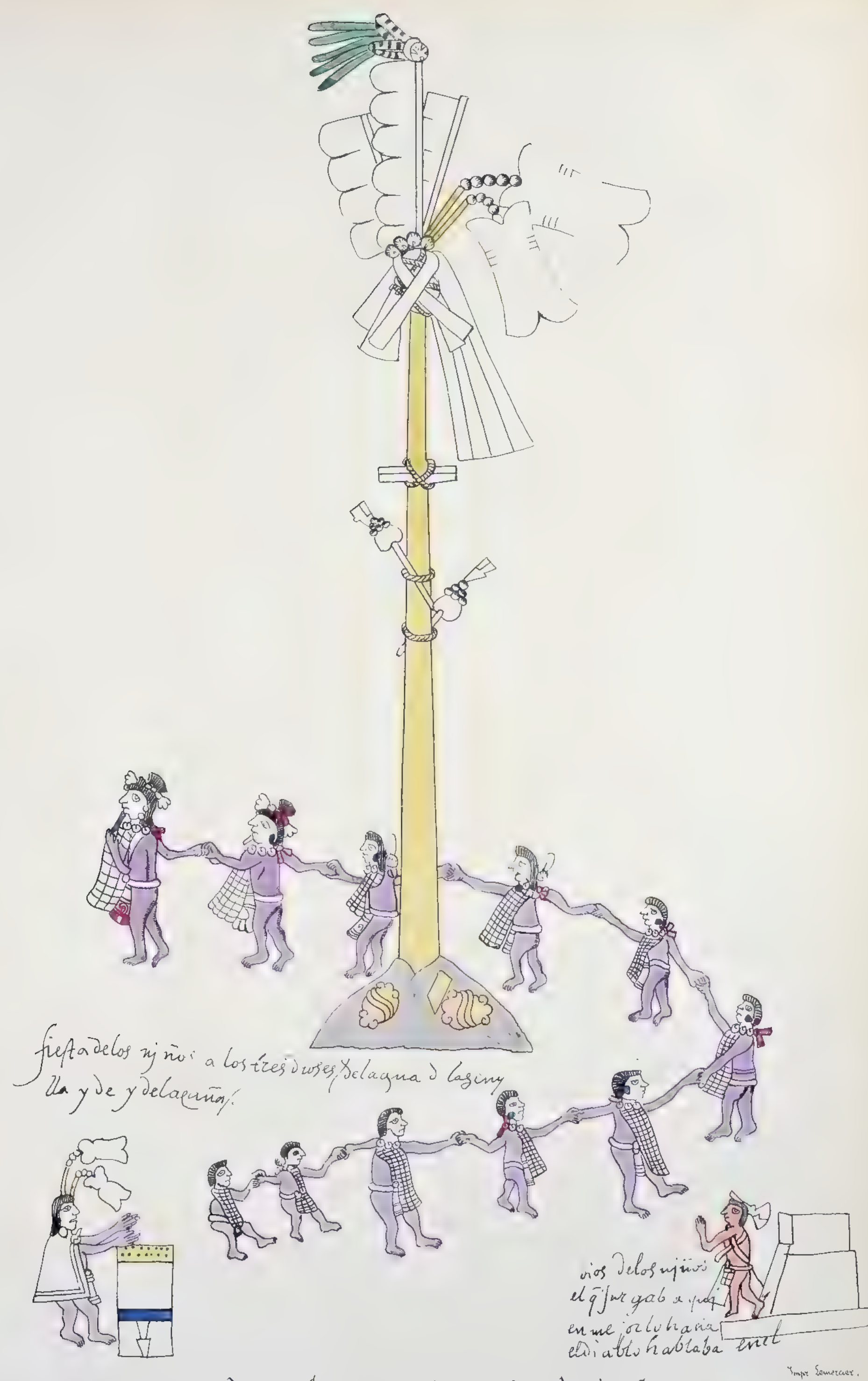
Manuscrit hiératique maya

CODEX PERESIANUS



Rosny autogr. Lith. Lemercier

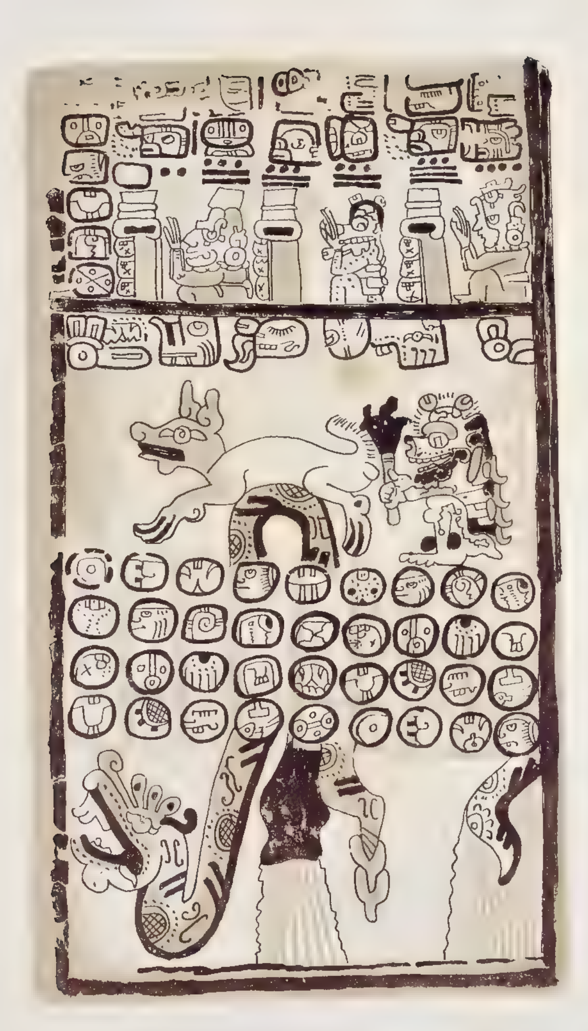
Manuscrit Américain, dit ·Codex·Indiæ·Meridionalis·




Rosny lith.  Impr. Lemercier.

# Le manuscrit mexicain du Corps Législatif.

Peinture didactique. — La fête des enfants.



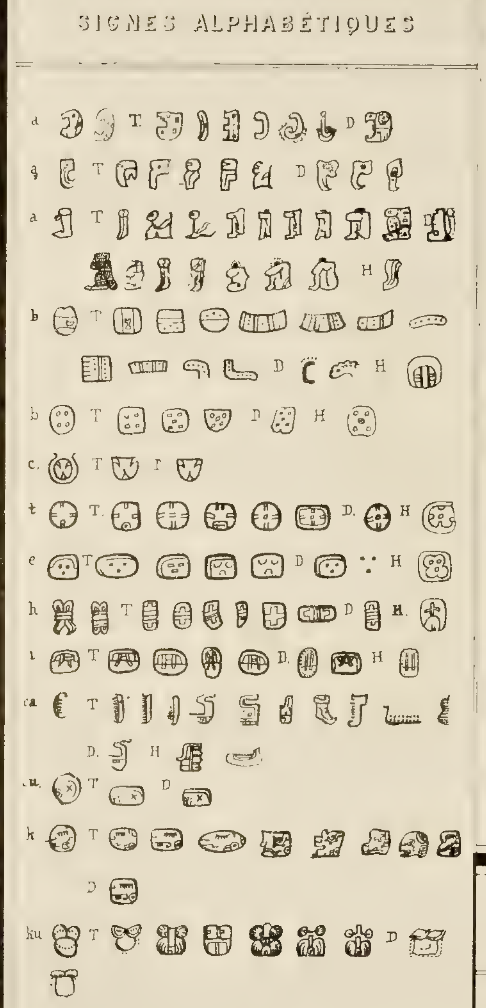
Manuscrit hiératique maya dit

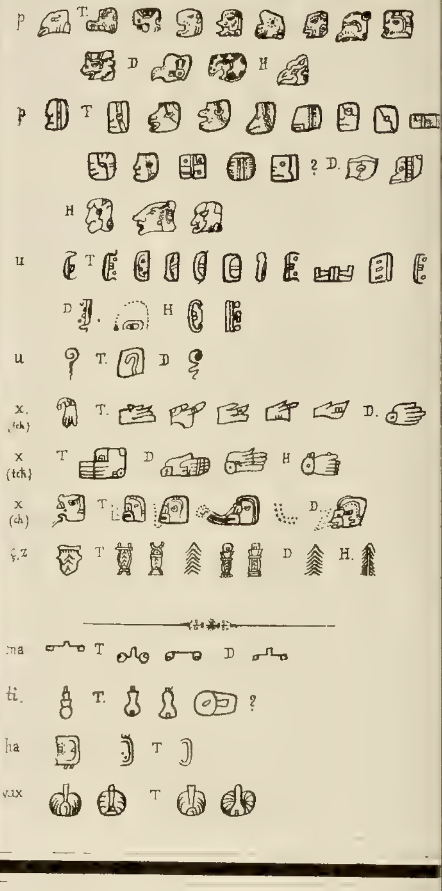
CODEX CORTESIANUS



ANTIQUITÉS MEXICAINES ET YUCATÈQUES

## SIGNES ALPHABÉTIQUES

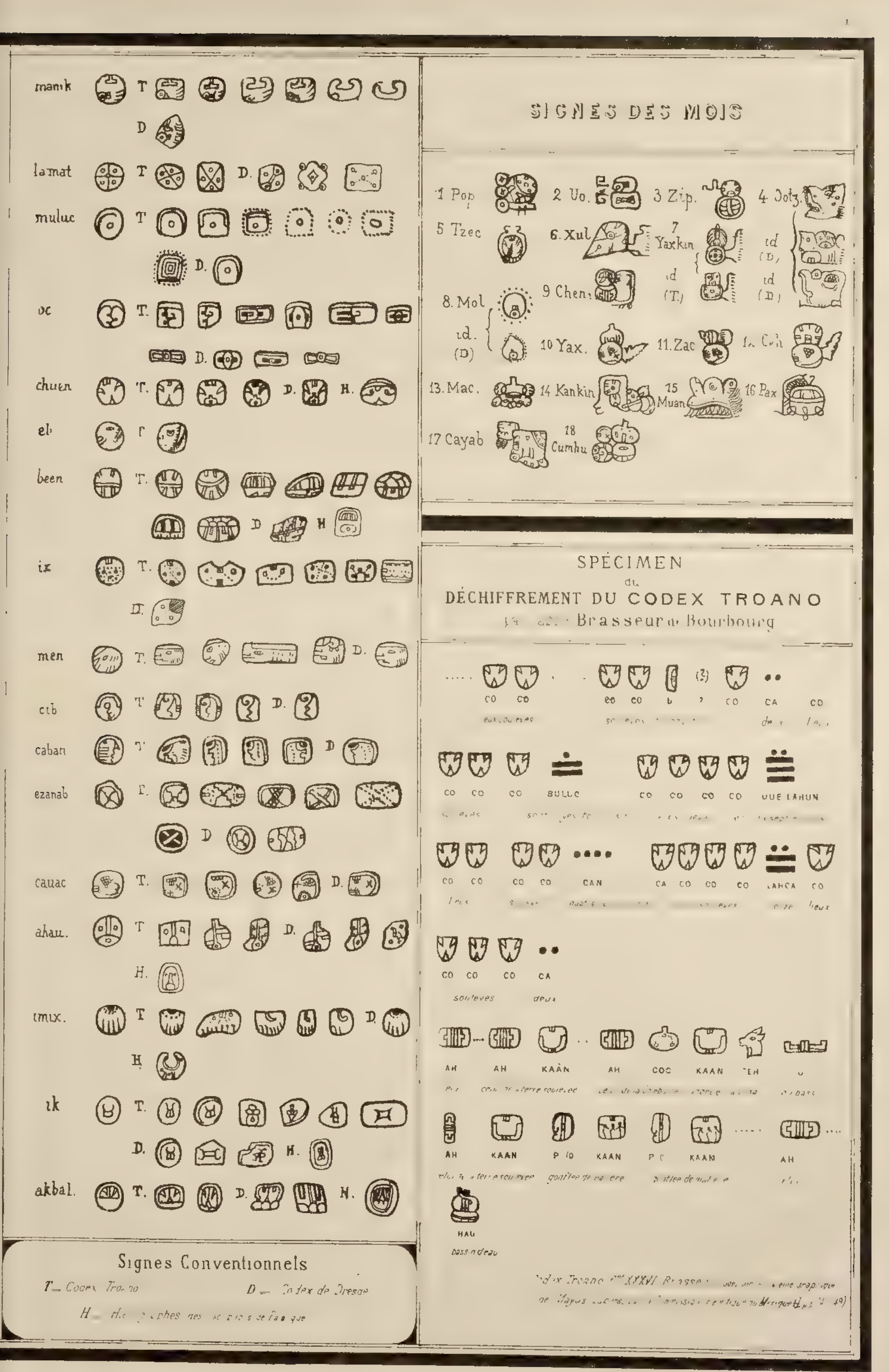


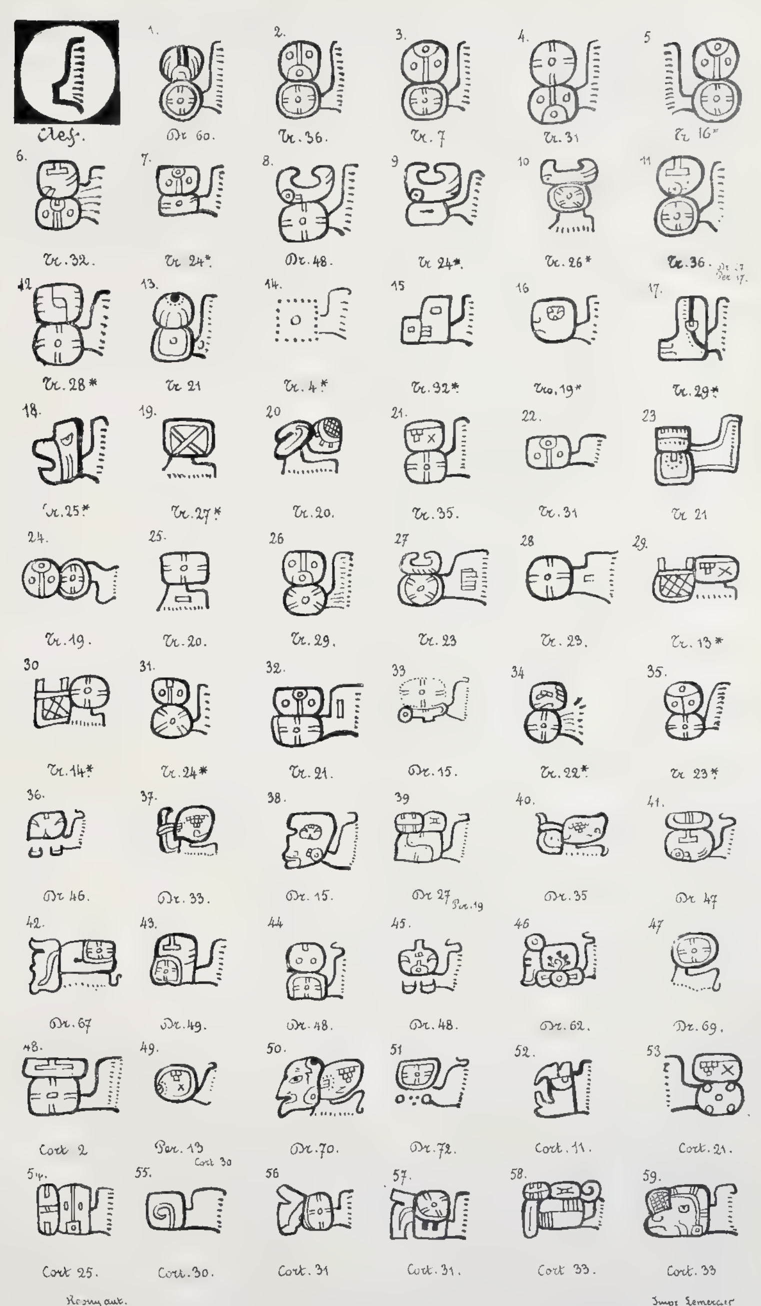

## SIGNES DES JOURS



TABLEAU DES CARACTERES PHONÉTIQUES MAYAS




DAPRES DIÉGO DE LANDA ET BRASSEUR DE BOURBOURG.

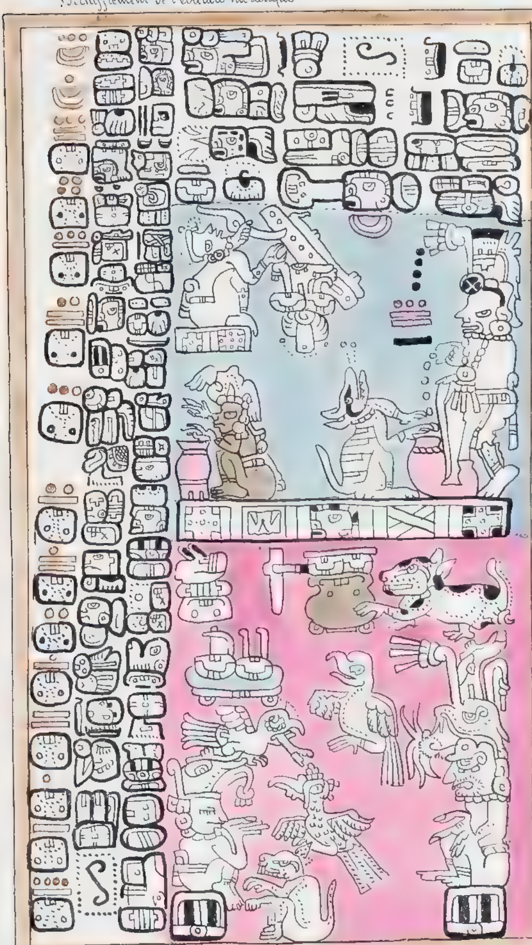



Rosny aut.

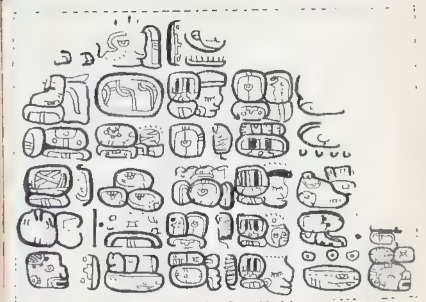
Impr Lemercier

Système de classement des groupes katouniques.

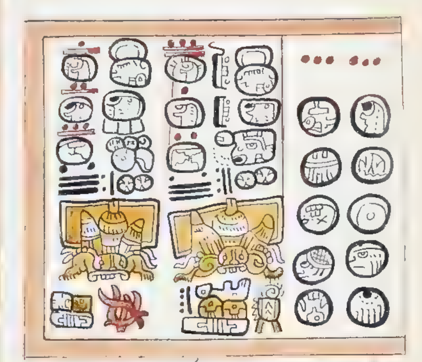




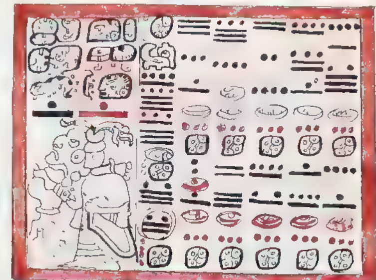
Codex Troano. – Tableau du Nord.



Codex Peresianus Texte du f.et 18

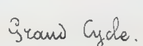


Codex Troano Fragment du texte des Abeilles.



Codex de Dresde – Fragment de f.et chiffre (43)

Grand Cycle.



f.et 18. Extrait du Codex Peresianus f.et 19. (Roy Essai, p. 51.)

Rosny autogr. Impr. Lemercier et Cie

# Fragments de textes Katouniques.



Manuscrit hiératique maya

CODEX TROANO

—

*Fac-simile du feuillet XXXV*



*Rosny chromolith.* *Imp. Lemercier*

*Peinture didactique Mexicaine*

LE TONALAMATL.

ıran en el templo dos idolos dedicados a dos destos carate
teres. Al primero conforme á la cuenta desde la cruz de
la raya redonda arriba contenida adoravan, y hazian
servicios, y sacrificios para remedio de las plagas de sus xx
años, y a los x. años que faltavan de los xx del primero no
hazian con él mas de quemarle encienso, y reverenciarle
complidos los xx. años del primero comencavan á seguir
se por los hados del segundo, y a hazerle sus sacrificios, y
quitado aquel idolo primero ponian otro para venerarle
otros x años. Verbi gratia. Dizen los Indios que acaba
ron de llegar los Españoles a la cibdad de Merida el año
de la Natividad del señor de [illegible] DXLI que era en punto
el primero año de la era de Buluc Aban que es el que
esta en la casa donde esta la cruz, y llegaron el mesmo
mes de Pop que es el primero mes de su año. Si no vini
eran Españoles adoraran ellos el idolo de Bulucaban hasta
el año de LI que son diez años, y al año decimo pusieran
otro idolo a Bolonaban y honrarale, siguiendose por los pro
nosticos de Bulucaban hasta el año de LXI, y entonces qui
taran le del templo, y pusieran a Vucaban idolo, y siguie
ran se por los pronosticos de Bolonaban otros x. años, y assi da
van a todos buelta. de manera que veneravan a estos sus
Katunes xx años, y los x se regian por sus supersticiones
y engaños, las quales eran tantas y tan bastantes para en
gañar a gente simple que admira aunque no a los que saben
de las cosas naturales, y la experiencia que dellas el demo
nio tiene

Vsavan tambien esta gente de ciertos carateres o letras con
las quales escrivian en sus libros sus cosas antiguas, y
sus sciencias, y con ellas, y figuras, y algunas señales en
las figuras entendian sus cosas, y las davan a entender, y
enseñavan. Hallamosles grande numero de libros destas
sus letras, y porque no tenian cosa, en que no oviesse super
sticion y ~~engaño~~ falsedades del demonio se los quemamos
todos, lo qual a maravilla sentian, y les dava
pena. De sus letras porne aqui un A, b, c, que no permi
te su pesadumbre mas porque usan para todas las aspi
raciones de las letras de un carater, y despues al puntar

de

de las partes otro, y assi viene a hazer in infinitum como
se podra ver en el siguiente exemplo. Le, quiere dezir laço
y caçar con el, para escrivirle con sus carateres aviendo
les nosotros hecho entender que son dos letras lo escrivian
ellos con tres poniendo a la aspiracion de la l, la vocal e,
que antes de si trae, y en esto no hierran aunque usense si
quisieren ellos de su curiosidad. Exemplo. e l e le
despues al cabo le pegan la parte junta. Ha. que quiere dezir
agua porque la hache tiene a. h. ante de si lo ponen ellos al
principio con a. y al cabo desta manera a ha Tambien
lo escriven a partes, pero de la una y otra manera yo
no pusiera aqui ni tratara dello sino por dar cuenta entera
de las cosas desta gente. Ma in kati quiere dezir no quiero. ellos
lo escriven a partes desta manera. ma i n ka ti

Siguese su a, b, c. a a a b b

c t e h i ca k l l

p

m n o o pp cu ku x x ku

u z

De las letras que aqui faltan carece esta lengua
y tiene otras añadidas de la nuestra para otras
cosas que las ha menester, y ya no usan para nada destos
sus carateres especialmente la gente moça que an aprendido
los nuestros

# TABLE DES MATIÈRES

# TABLE DES PLANCHES



---

ERRATA.

Les planches indiquées dans le texte sous les numéros XX et XXII doivent être numérotées IX et X.

FIN DES TABLES.

PARIS. — IMPRIMERIE J. TREMBLAY, 5, RUE DE L'ÉPERON

